





À QUI DE DROIT

## DU MÊME AUTEUR

*Valfierno*, Fayard, 2008.

*Living*, Buchet/Chastel, 2013.

*La Faim*, Buchet/Chastel, 2015.

MARTÍN CAPARRÓS

---

# À QUI DE DROIT

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *A quien corresponda*  
© Martín Caparrós, Barcelone, 2008  
Casanovas & Lynch

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2017

ISBN : 978-2-283-02827-8

CORPS CHRÉTIEN

CARLOS MONTANA



« Les valeurs chrétiennes sont menacées par une idéologie qui les agresse et que le peuple récite. Notre pays possède une idéologie traditionnelle et, lorsque quelqu'un prétend lui imposer des idées différentes et venues de l'étranger, la Nation réagit comme un organisme dont les anticorps attaquent les germes, ce qui engendre de la violence. Dans pareil cas, on ne devra respecter le droit qu'autant qu'on le pourra. »

MONSEIGNEUR PIO LAGHI,  
nonce apostolique, Buenos Aires, 1977

« L'histoire est cette discipline où l'on ne peut jamais commencer par le début. »

JACOB BURCKHARDT, historien, Bâle, 1877

Ce récit devrait être pure fiction.  
Ce serait fantastique.



## 1.

La mort était sur toutes les chaînes. La mort débarqua de la manière dont débarquent ces choses-là, au journal de vingt heures, sans le moindre préavis, avec l'outrecuidance de ceux qui se savent dans leur bon droit ; ce n'était certes pas la nouvelle principale puisque, ce soir-là, le président avait signé un accord pour augmenter les pensions de retraite d'un virgule sept pour cent, mais elle devança néanmoins deux braquages à main armée avec blessés, le transfert d'un buteur de pointe de l'équipe championne, l'explosion d'une bombe ayant fait des dizaines de victimes quelque part au Moyen-Orient, l'échec d'un nouveau vaccin contre le sida.

Le père Augusto Fiorello n'aurait jamais imaginé une telle publicité : s'il avait discuté un jour avec quelqu'un des circonstances de sa mort – et si ce quelqu'un n'avait pas été son confesseur, Monseigneur Mallea, à qui il narrait sans passion, dans un langage codifié par des siècles de phraséologie chrétienne, les plus intimes détails de sa vie comme s'ils concernaient quelqu'un d'autre –, il se serait sans doute contenté de lui confier son aspiration à une agonie paisible qui lui permette de se confesser une dernière fois, de recevoir l'extrême-onction et de mourir dans la paix du Seigneur. En

supposant que le père Augusto ait pu engager une conversation de cette teneur, et que celle-ci ait été inhabituellement franche ou trop arrosée d'un de ces vins foulés au pied que le père affectionnait, il aurait parlé de sa crainte de mourir privé de cette dignité chrétienne que lui imposaient tant d'années de sacerdoce : sa crainte de ne pouvoir compter sur toutes ses années de préparation pour mourir comme il se devait ; il aurait passé sous silence qu'il avait alors raté un élément capital. Et peut-être même que, extrême effet du vin ou comble de la proximité, le père Augusto aurait parlé de toutes ces morts dont son ministère l'avait obligé à être le témoin. Il aurait dit comme il s'était bien souvent senti inutile devant des moribonds qu'il n'avait pu reconforter de ses prières, de ses mains, de ses promesses ; il ne serait pas entré dans les détails, mais il aurait parlé d'un homme qui lui criait de ne pas le laisser seul, de le laisser seul une fois pour toutes, un homme qui avait peur de rester seul, et il aurait raconté comment il lui avait dit et redit que le Seigneur ne le laisserait jamais seul, qu'au contraire, il l'attendait, qu'auprès de Lui, il ne serait jamais seul, mais que l'homme hurlait de plus en plus, qu'il y avait dans ses cris de moins en moins de mots et de plus en plus d'effroi. Et il aurait été effrayé par la résurgence de cette scène, si bien que, même dans son esprit, tandis qu'il relatait les faits – en omettant leur lieu –, il l'aurait remaniée pour la rendre tolérable : encore un souvenir qu'il préférait oublier. Ou, pour vite changer de terrain, il aurait parlé de cette femme qui le regardait en silence, débordant de haine, comme si ce fût lui qui était en train de la tuer, cette femme qui lui serrait la main et qui avait fini par lui demander si Dieu était vraiment obligé de lui infliger cela. Ou de ce gamin de quinze, seize ans qui mourait sans comprendre

ce qui lui arrivait, et comment lui, le père Augusto, dans un moment de doute et de désarroi, avait repensé à cette femme : était-Il obligé de lui infliger cela ? Ce n'était pas une conversation facile : si le père Augusto l'avait eue, il se serait dit qu'il parlait trop. Et pourtant, il aurait à coup sûr gardé tant de choses pour lui.

Quoi qu'il en soit, le père Augusto n'aurait jamais pu imaginer que cette mort dont il avait peut-être discuté – ou peut-être pas – serait si publique.

Il est curieux d'observer comment certains événements – certaines personnes – qui semblaient destinés à ne pas dépasser les limites étroites d'un village comme Tres Perdices peuvent, sans que rien ne les y prédispose, devenir soudain des histoires nationales. La principale raison de cette incongruité demeure, que cela nous plaise ou non, la violence d'une mort qui ne survient ni au bon moment ni au bon endroit.

Nul n'aurait pu affirmer que la mort du père Augusto Fiorello n'était pas survenue au bon moment : à soixante-huit ans, il était convaincu depuis des années que le Seigneur l'appellerait incessamment – ce dont il ne Lui tenait pas spécialement rigueur : il considérait qu'Il en avait parfaitement le droit et il s'étonnait parfois qu'Il ne l'ait pas encore fait. Nul n'aurait affirmé non plus qu'elle était survenue au mauvais endroit : quel lieu plus approprié que sa modeste demeure, la maisonnette de trois pièces adossée à l'église qu'il administrait depuis tant d'années, au bout de Tres Perdices, là où le village s'arrêtait autrefois et où une grappe de cahutes à moitié construites formait à présent les faubourgs pauvres d'une localité qui n'avait pas été conçue pour avoir des

## À QUI DE DROIT

faubourgs ? La question n'était donc ni le moment ni le lieu. Ce qui n'entrait dans aucun calcul, c'était la violence des coups de couteau.

## 2.

Ce qui m'inquiétait le plus, dans l'histoire, c'était qu'il découvre à quel point j'attendais ces déjeuners. Nous nous retrouvions toutes les deux ou trois semaines, parfois plus. C'était toujours moi qui l'appelais, ce qui ne m'a jamais dérangé : Juanjo étant un homme supposément très occupé – Juanjo était un homme très occupé –, devoir l'appeler ne me rabaisait pas. Je respectais les délais – j'ai toujours attendu au moins quinze jours entre notre dernière rencontre et mon coup de fil suivant – et il me disait rarement qu'il était déjà pris : le système fonctionnait. Nous n'avions besoin de négocier ni le moment ni le lieu : nous nous retrouvions toujours à la même heure et dans le même bistrot.

– T'as l'air en forme, dis donc.

– C'est bon, Juan, t'as pas besoin de me mentir.

Le serveur nous a demandé si nous voulions la même chose que d'habitude et nous lui avons répondu oui, bien sûr : une escalope napolitaine avec des frites pour Juanjo – soulignant comme chaque fois qu'ici au moins ils savaient faire les napolitaines comme au bon vieux temps – et un steak papillon avec une salade mixte à peine assaisonnée

d'un filet d'huile pour moi. Comme d'habitude, nous occupions la dernière table adossée au mur côté fenêtres.

– Mais non, crétin, pourquoi je te mentirais. Sérieusement, je pensais que...

Il s'est interrompu. Je n'ai pas voulu l'interroger sur ce qu'il pensait – pour ne pas l'embarrasser –, alors je lui ai demandé s'il était satisfait de sa loi sur les loyers qui venait d'être votée. Juanjo m'a regardé d'un air surpris : alors comme ça ces choses-là t'intéressent, maintenant.

– Pourquoi ? Quelles choses sont censées m'intéresser ?

– Je ne sais pas, mais tu passes ton temps à râler contre la politicaillerie, comme tu dis. Ah, Rouquin, quel dommage.

Peut-être était-il dommage que je méprise les activités auxquelles Juanjo consacrait sa vie ; ou peut-être – plus probablement – que je gâche la mienne en ne m'y consacrant pas ou même en ne profitant pas des bénéfices que j'aurais pu en tirer. Ne voulant pas le savoir, je me suis tu : je ne remplissais pas ma part du contrat. Depuis toujours – depuis que nous avons entamé cette routine quinze ou vingt ans plus tôt –, nos rencontres reposaient sur l'affrontement, le pugilat civilisé de deux personnes qui croyaient pouvoir se dire n'importe quoi sans se fâcher ; ce midi-là, pour je ne sais quelle raison, je m'efforçais de contourner l'obstacle : comme si j'avais peur que le mécanisme se détraque. Ou comme si j'étais résolu à le briser une fois pour toutes. Juanjo revenait en revanche aux sujets habituels.

– Sérieusement, Carlos, pourquoi tu n'arrêterais pas tes conneries pour venir travailler avec nous ? T'es un des gars les plus doués que je connaisse, tu pourrais faire beaucoup de choses ; en tout cas, je ne supporte pas que tu regardes passer ta vie sans rien foutre.

– Je regarde passer ma vie ? Je dirais plutôt qu'elle est déjà passée.

– Arrête tes conneries, Rouquin, tu peux encore te battre. Sérieusement, à plus forte raison maintenant, viens bosser avec nous, t'auras une motivation supplémentaire pour te battre. T'as oublié ce que ça faisait de se sentir utile, d'avoir une raison d'être ? Ça te ferait un bien fou.

C'était sa proposition rituelle : il ne s'écoulait jamais plus de deux déjeuners sans qu'il ne me la serve. Je suppose qu'il pensait m'aider, donner un coup de main à un ami – à plus forte raison maintenant, comme il disait. Ou peut-être avait-il réellement besoin de pouvoir se fier à quelqu'un : cela ne devait pas lui arriver souvent, dernièrement. En général, je faisais l'idiot, j'esquivais la réponse par des risettes ou une pirouette verbale. Jusqu'à ce jour-là.

– Avec vous au gouvernement ? T'es fou. Jamais je ne travaillerais pour ton gouvernement.

– Arrête tes conneries, Rouquin. Ils y sont tous, rejoignons toi aussi. C'est comme à notre époque en plus pénard, et il y a des choses à faire...

– Non, jamais je ne ferais une chose pareille. Et encore moins maintenant.

– Pourquoi ?

M'a demandé Juanjo, juste avant de comprendre – mais il ne voulait pas poursuivre sur cette voie. Il s'est obstiné à me demander de travailler avec eux, cela en valait la peine, on pouvait faire des choses. Tout à coup je me suis dit que cela le dérangeait peut-être que je reste à l'extérieur : que je conserve le droit de critiquer, de le juger. Qu'il serait rassuré de me voir à l'intérieur, dans le même borbier : une façon de me réduire au silence.

– Ça vaut le coup, Rouquin, sérieusement. On n'aurait jamais imaginé avoir une seconde chance...

Je le saurais un jour : peut-être n'avais-je pas supporté qu'il parle d'une seconde chance ; peut-être était-ce le ton de sa voix, un geste, son nœud de cravate, la manière dont il avait regardé son escalope. Toujours est-il que la réponse m'échappa.

– Quelle seconde chance, Juan ? Celle d'avoir des conneries sur les disparus plein la bouche tout en continuant à faire exactement comme les autres ? De parler des héros morts pour justifier qu'on soit toujours en vie et qu'on ne fasse foutrement rien de ce que les morts voulaient faire ? De se servir des années soixante-dix pour escamoter ce qu'on ne peut ni ne veut faire aujourd'hui ?

Juanjo me regardait, sa bouche pleine de pain grande ouverte. Je ne pouvais plus m'arrêter.

– Ils passent leur vie à pérorer sur les années soixante-dix au lieu de s'occuper du présent, du futur. Ils utilisent ce passé pour se glorifier : faut pas croire, les mecs, nous ne sommes pas ce qu'on croit, nous ne sommes pas nous, nous sommes ce que nous étions il y a trente ans, nous sommes les autres, ceux qui sont morts il y a trente ans et qui n'ont pas eu comme nous la possibilité de devenir autres.

Je ne voulais pas être aussi cassant : le protocole de nos rencontres tolérait que l'on dise n'importe quoi, pourvu que l'on garde une distance ironique, un certain détachement. J'étais en train de perdre cela sans trop savoir pourquoi. Pour y remédier, j'ai essayé de m'inclure dans le naufrage.

– Tu ne penses pas qu'on n'a plus le droit de faire quoi que ce soit ?

Juanjo avait des joues rasées de près et un double menton qui dépassait abondamment du col de sa chemise impeccable dont un pli frôlait le nœud trop lâche de sa cravate rouge. Il arrangeait les quelques poils qui lui restaient sur le caillou de manière à recouvrir une bonne partie de son crâne. Quand – comme à présent – je le regardais sans le reconnaître, je m’efforçais de me rappeler ma propre image dans le miroir de la salle de bain.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– C’est simple. Excuse-moi d’être un peu dur, mais, comment parviens-tu à ne pas te considérer comme un parfait raté ?

On est de la merde : je ne pouvais m’empêcher de me répéter qu’on était de la merde. Qu’on était de la merde qui passait sa vie à se dire qu’on était de la merde. Qu’on était de la merde qui avait porté jusqu’au seuil de l’indicible les mille et une manières de dire qu’on est de la merde, qui en avait fait un art, qui le chantait, le peignait, le récitait – et on se croyait très doués parce que soi-disant personne ne pouvait le faire aussi bien que nous. Qu’on était de la merde qui se croyait maligne, – une merde maligne – parce qu’on passait notre temps à dire qu’on était de la merde.

On est si lâches : on croit que la parole nous rachète. On suppose qu’il suffit de dire certaines choses pour se hisser au-dessus d’elles. Il y a un nid-de-poule sur le macadam et un panneau dit attention, chaussée déformée ; la chaussée demeure déformée, mais nul ne peut nous reprocher de ne pas avoir prévenu. Le pays s’effondre chaque jour un peu plus et les films livres chansons œuvres d’art le relatent ; le pays continue de s’écrouler, mais sa dégringolade est bien racontée

et on nous admire pour cela. Les mots, dis-je : ils pullulent. Comme l'a écrit le poète : les poètes n'ont plus de couilles au climax de l'amour ; / qu'à cela ne tienne, ils gribouillent un poème / pour la postérité. On dispose d'une clique de poètes, d'une bande de fanfarons ratés. On n'a jamais rien su faire, mais on a pris un soin extraordinaire à le formuler – parfois même avec une certaine élégance. Il ne faut jamais en manquer : nul ne sait se vautrer dans la défaite avec autant d'élégance que nous autres, Argentins.

C'est curieux : on a toujours été ainsi, il me semble qu'on a toujours été ainsi, et pourtant il fut un temps où l'on se croyait doués pour autre chose que la défaite. On a toujours été des fanfarons mélancoliques portés sur le tango, mais on se prenait parfois à penser qu'on était en train de faire des choses bien. Un pays bien, a-t-on presque cru : on était en train de bâtir un bon pays. Oui, on y a même cru, c'est ça, le plus curieux : on s'est imaginé qu'on avait tout pour réussir, qu'on avait juste besoin de temps et d'un petit effort pour y parvenir, mais que c'était inscrit dans notre histoire comme si cela avait déjà eu lieu. C'était une drôle d'époque : à notre talent pour la défaite – pour en faire un art – se mêlait l'idée contradictoire qu'on allait au-devant de grandes victoires. C'était comme si, en ce temps-là, on n'osait pas aller au bout de ce que l'on était : de ce que l'on est. Par la suite, ça nous a passé : on a perdu, on a coulé tout au fond et la contradiction a fini par se dissiper. Ce fut notre victoire : on s'est entièrement consacrés à échouer, sans failles, et on a atteint aujourd'hui la plénitude de notre être-nous : de la merde.

– Je suis sérieux : comment fais-tu pour ne pas te considérer comme un parfait raté ?

Juanjo m'a regardé avec intérêt, se figurant que je faisais mon numéro habituel. Il a hésité : il m'a semblé qu'il avait une réponse au bord des lèvres, mais il a voulu en savoir un peu plus avant de la lancer sur le champ de bataille. Ma question continuait à voletter entre nous, exaltée par le silence. Il m'a demandé d'être plus explicite.

– Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit. Peut-être pas : il me semble qu'avec le bordel qui règne en ce moment, j'ai enfin compris. Je t'assure, c'était comme une révélation, un de ces trucs qui te sautent aux yeux sans que tu saches pourquoi tu as été aussi long à la détente.

Le serveur nous a apporté nos plats, un pichet de rouge de la maison, du soda et des glaçons. Il devait avoir notre âge – il avait toujours été là. On échangeait parfois quelques propos sur l'actualité avec lui : le football, le gouvernement, le temps, le football. Qui sait ce qu'il faisait à l'époque. Un jour, je me suis dit qu'il avait une tête à avoir été flic et j'ai rigolé : c'était un réflexe rescapé du passé, un genre de remarque qui ne me seyait plus. Juanjo me regardait en silence, attendant que je lui parle de ma grande découverte ; moi aussi j'ai ménagé un silence.

– Vas-y, Rouquin, raconte.

– Tu sais quoi ? Je viens de me souvenir du Tucumano. Tu te souviens du Tucu ? Ce militant qui était en fac de droit et qui ne s'est jamais présenté à un examen ? Celui qui sortait avec Marita, de médecine.

– Il me semble que oui, mais je n'en suis pas sûr... Un gars peigné à la gomina ?

Ce n'était pas lui. Ma relation avec Juanjo était bâtie sur ce genre de malentendus. De fait, quand on se voyait, il arrivait fatalement un moment où je me demandais pourquoi

je continuais à le voir : pourquoi je tenais tant à le voir. On s'était rencontrés par hasard à la fin des années quatre-vingt et on avait bâti notre amitié en feignant d'avoir été très proches durant nos années de militance, comme si on avait partagé les moments les plus durs – et que les avatars de l'histoire nous avaient séparés à une période mais que, heureusement, on s'était retrouvés. On faisait tous les deux semblant d'y croire – moi, en tout cas, je faisais semblant d'y croire la plupart du temps : je me laissais porter. Mais je savais que c'était faux : en réalité, nous avons construit notre amitié sur des souvenirs que nous n'évoquions quasiment jamais. Nous avions l'un comme l'autre la mémoire du décor, du climat de l'époque, de quelques personnes : nous n'avions pas trop de mal à nous intégrer dans ces décors, à faire comme si nous avions toujours été très proches. Je me suis souvent demandé pourquoi. J'avais cessé de voir les gens de cette époque : je suppose qu'à partir d'un certain moment, j'ai eu besoin de nos rencontres pour renouer avec ce passé. Ou pour m'en moquer. Ou pour renouer avec ce passé tout en m'en moquant. En revanche, grâce à son métier d'avocat et à son ascension politique, Juanjo était resté connecté avec ces années-là ; j'imagine que je lui permettais de les retrouver sans l'interférence de ses grenouillages actuels : sans que ses souvenirs soient entachés des alliances et des avantages qu'ils pouvaient lui procurer.

– Alors, Carlos, tu finis ce que tu étais en train de me dire ?

– Au fond, et je te demande pardon de te poser une question aussi évidente : que dirais-tu de notre fameuse génération si tu devais la résumer en une phrase ?

– Ah, c'était donc ça. C'est toujours compliqué, en une phrase...

Juanjo temporisait. J'essayais de ne pas le regarder pour ne pas lui mettre la pression : pour ne pas qu'il sente la corde se serrer autour de son cou.

– Écoute, pour faire bref, je dirais que c'est une génération qui a tout donné, qui a perdu ses meilleurs membres en chemin, et qui peut enfin réaliser en partie ce qu'elle s'était proposé...

– C'est une façon de l'envisager, oui. Au fait : qu'est-ce qu'elle s'était proposée ?

– Tu vas m'imposer un dialogue socratique ?

– Vas-y, dis-moi : qu'est-ce qu'on se proposait ?

– Ça va de soi : construire une société meilleure.

– Une société meilleure ?

– Fais pas chier, Carlos, tu le sais aussi bien que moi : une société sans exploités ni exploités, quelque chose comme le socialisme, même s'il est devenu délicat de parler de socialisme. Enfin, un pays plus juste, plus égalitaire, non ?

Juanjo a bu une gorgée de vin avec du soda et a regardé son verre comme s'il venait tout juste de remarquer son contenu : une boisson qui ne lui seyait plus. Je lui ai souri.

– Et nous avons réussi ?

– Fais pas chier.

– Nous n'avons pas réussi ?

Peut-être ne fallait-il pas le lui dire : peut-être fallait-il continuer à réfléchir dans mon coin, au lieu d'entrer comme un éléphant dans le magasin de sa mémoire. Quel droit avais-je d'entrer comme un éléphant dans le magasin de sa mémoire ? Si on se retrouvait à intervalles plus ou moins réguliers, n'était-ce pas qu'on partageait, qu'on prétendait partager cette mémoire ? Bien souvent, les jours qui suivaient ce déjeuner,

je me disais que j'aurais dû me taire. Mais j'avais déjà tu trop de choses pendant trop longtemps.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Le steak ne vous a pas plu ?

– Si, chef, ne vous inquiétez pas, c'était très bon.

Le serveur s'est retiré avec son sourire professionnel – à moins qu'il ne fût vraiment inquiet : je n'ai jamais su faire la différence entre le simulacre de l'inquiétude et l'inquiétude réelle. À supposer que ce soient deux choses distinctes : celui qui feint de s'inquiéter est d'une certaine manière déjà inquiet.

– Alors comme ça, nous n'avons pas réussi ?

– Tu sais très bien que non, Carlos, c'est évident. Où veux-tu en venir ?

– Nulle part, je ne veux en venir nulle part.

Juanjo a soufflé : tu t'amuses ? Je lui ai dit que je m'amusais moins qu'il ne le croyait et il m'a semblé que je ne pouvais plus retarder le lancement de ma torpille.

– Non seulement nous n'avons pas réussi, mais il s'est produit tout le contraire.

J'ai marqué une pause pour l'inviter à parler. Juanjo a préféré se taire.

– Il y a quarante ans, quand on en avait quinze ou vingt et qu'on s'est lancés dans la politique, l'Argentine était un pays plutôt prospère. On le sait tous, mais dernièrement j'ai vérifié certains chiffres pour voir si on ne se trompait pas, si ce n'était pas encore un souvenir fabriqué. Ça ne l'est pas : on avait un faible taux de chômage, les inégalités n'étaient pas aussi marquées, il y avait de la pauvreté mais pas de la misère, les écoles et les hôpitaux publics fonctionnaient, les retraites étaient correctes, il y avait même un avenir. Ce n'était plus le pays tout-puissant du début du siècle, mais il se portait encore bien. On avait une industrie conséquente, on fabriquait des

voitures, des frigos, des avions ; on avait des trains qui allaient un peu partout, une flotte marchande, les meilleures maisons d'édition de langue espagnole... Bien sûr qu'il y avait des industriels et des propriétaires terriens pleins aux as, et des ouvriers, et des paysans pauvres, bien sûr qu'il y avait des différences scandaleuses, des injustices monstrueuses, mais, bon an mal an, la plupart des Argentins vivaient assez bien.

J'aurais aimé le dire calmement, comme on énumère des faits irréfutables ; je dois reconnaître que je me suis emporté. J'ai tâché de me refréner.

– C'est alors qu'est entrée en piste notre fameuse génération pour décréter que ce pays était un désastre. On avait raison, bien sûr : il n'est pas juste que quelqu'un possède mille fois plus de richesses qu'un autre. Bien sûr, on a trouvé des raisons de justifier nos discours, comme on peut justifier à peu près n'importe quoi en se creusant un minimum la tête. On l'a très convenablement expliqué et, comme le pays était désastreux, il fallait qu'on le change radicalement...

– C'est quoi, cette histoire ? Le Petit Chaperon rouge ? Tu serais pas en train d'omettre un certain nombre de détails ?

– Oui, bien sûr. Par exemple l'esprit de l'époque. C'est vrai, on ne faisait rien d'original : cette idée selon laquelle il fallait inventer un autre monde faisait le tour du monde, surtout du tiers-monde. Ceux qui ne croyaient pas en un futur socialiste étaient des cons qui ne méritaient pas d'être considérés comme des hommes. Je sais, Juanjo, je ne dis pas qu'on ait inventé quoi que ce soit. On n'a même pas été fichus d'inventer quelque chose.

– Et les injustices, la révolution libératrice, l'exil de Perón, la répression, les coups d'État, les dictatures... On ne se battait pas pour le goût de se battre. On a commencé à se battre

parce qu'ils ne nous ont pas laissé d'autre choix. T'as déjà oublié ou quoi ?

– Non, Juanjo, comment veux-tu que j'oublie ça. Je suis vieux, mais pas encore gâteux. Ou plutôt : mort, mais pas encore gâteux. Je sais tout ça et bien d'autres choses : notre projet était bien ficelé, on a démontré que l'Argentine était redevenue une colonie, comme au temps des Espagnols, comme tous les autres pays de la région. Tu te souviens des mots d'ordre : oui à la patrie, non à la colonie, libération ou dépendance, et tout ce boniment soulant. Cela dit, c'était intelligent : on nous avait appris à l'école que nos grands hommes nous avaient libérés des Espagnols avant de fonder la patrie en se battant à mains nues : Belgrano, Castelli, Güemes, San Martín. Si on arrivait à démontrer que la patrie était redevenue une colonie, se battre les armes à la main devenait non seulement légitime mais quasiment obligatoire.

Juanjo a respiré un peu trop bruyamment. Il n'avait pas fumé depuis plusieurs jours – sa énième tentative pour arrêter – et il semblait à deux doigts de succomber au vice. J'ai imaginé sa lutte intérieure : en plus de dégoter des arguments pour me répondre – pour démonter mes propos –, il lui fallait trouver des raisons pour ne pas quémander une cigarette au serveur. Il a rétorqué sur un ton aigre, agacé, les joues écarlates.

– Épargne-moi tes leçons d'histoire, Carlos. Où veux-tu en venir avec cette tirade ?

– Tu sais très bien où je veux en venir. T'es un type intelligent, tu comprends très bien ce que je dis. C'est pour ça que tu te braques, ça se voit. Mais examinons les choses point par point ; on a voulu refaire ce pays qui nous était intolérable. On a fixé les objectifs et les moyens qui nous semblaient les plus appropriés. On a mis notre vie en péril pour y arriver ;

vraiment, on s'est engagés à fond, avec générosité, on a fait de notre mieux. Et maintenant, après tout ce temps, tous ces camarades morts, obligés de partir, dont la vie a été foutue, l'Argentine est dans un état bien plus déplorable qu'à l'époque. Bien plus déplorable, mon pote, un désastre. Peut-on imaginer un échec plus retentissant ?

Juanjo ne m'a pas répondu. Je ne sais pas s'il pensait à sa cigarette ou à ma démonstration : quoi qu'il en soit, aucun des deux sujets n'avait l'air de le rasséréner.

– Sérieusement, Juanjo, réfléchis. Maintenant on n'arrête pas de pleurer sur l'état du pays. S'il en est là, n'est-ce pas la preuve qu'on a échoué et pas eux ? Je ne dis pas qu'on l'ait rendu comme ça ; simplement, alors qu'il était meilleur qu'à présent, on a voulu l'améliorer et le résultat, c'est qu'on a créé les conditions pour qu'ils le rendent dix fois pire.

L'idée m'a traversé qu'on continuait à se voir parce qu'on pouvait encore dire nous et eux en sachant – en supposant savoir – de quoi on parlait : rien ne rapproche davantage les êtres que de posséder un nous et un eux. Juanjo a levé la tête, m'a regardé. Il fallait que je plante le dernier clou de mon exposé alors j'ai pris le temps de réfléchir à une formulation pas trop ronflante. J'ai eu l'impression de ne pas l'avoir trouvée.

– En résumé : je voudrais éviter d'être ronflant, mais je ne trouve pas de meilleure formulation : nous sommes la génération la plus ratée de cette longue succession de ratages qui constitue l'histoire argentine.

Un grand blanc s'en est suivi. Juanjo me regardait, il a failli parler, mais il s'est ravisé. J'avais dit tout ce que j'avais à dire – et même un peu plus. Le silence a duré plusieurs minutes :

## À QUI DE DROIT

pour la première fois depuis toutes ces années de paroles, on s'est tus.

– Sérieusement, c'est ce que tu penses ?

M'a-t-il demandé au bout d'un moment. Je n'ai pas compris qu'il préparait sa vengeance.

– Cela fait trente ans que je n'avais pas pensé aussi sérieusement.

Lui ai-je dit, et il a prolongé encore un peu le silence pour souligner ce qu'il s'apprêtait à me dire :

– Et t'es-tu demandé ce que dirait Estela si elle t'entendait ?

### 3.

Disons qu'elle n'a pas pu supporter ce qu'on appelle lator-ture. Lator-ture est une façon abordable de le désigner : une attention à l'égard du lecteur ou de l'interlocuteur, une forme de déférence ou de lâcheté – une pleutrerie. Appeler cela lator-ture escamote toute description : cela ne reflète pas un corps en vie attaché par les poignets à une corde qui pend du plafond tandis que peu à peu les bras s'étirent, se désarticulent, se disloquent dans l'effort de soutenir ce corps que plus rien ne soutient, dont seuls ses ennemis ont besoin ; cela ne reflète pas un corps en vie attaché qu'une main saisit par la nuque pour lui enfoncer la tête sous l'eau, de l'eau truffée d'ordures merde insectes pour qu'il voie comment on peut transformer l'air en eau, le souffle en asphyxie, la vie en instant, comment on peut changer le monde en un instant, composer en un instant un monde où ce corps ne peut plus être ce qu'il était ; cela ne reflète pas un corps en vie attaché par les pieds et les mains à un lit en fer, nu, extrêmement nu, les bras étirés écartés, les jambes étirées écartées, écartelé, plus qu'écartelé, recevant des décharges implacables fracassantes intenable dans les oreilles lèvres yeux cou gencives tétons seins ventre bourses gland vagin et il voudrait se tordre mais il n'y arrive

même pas, si ligoté, si écartelé, et il se tord sans se tordre ; cela ne reflète pas un corps en vie attaché extrêmement nu forcé par des mains et des bras d'autres corps à se mettre à quatre pattes, tête plaquée au sol, écrasée contre le sol par une chaussure ou godillot, les mains attachées dans le dos, les jambes repliées séparées et les fesses en l'air, le cul en l'air pour qu'on lui enfonce le bâton le couteau la bouteille qui fait de l'intérieur de ce corps une zone accessible aux assauts, un endroit extérieur : qui met dehors sans défense ce qui était dedans, défendu : qui retourne le corps. Appeler cela latorture ne dit pas que ce corps appartient à un homme une femme qui sont là, prisonniers de ce corps, otages de ce corps, nus de ce corps en train d'en souffrir en hurlant, tordus dans ce corps, reclus dans un corps qu'ils voudraient oublier, abandonner, perdre – oublier, oublier, oublier – désespérés d'être un corps qui se transforme en pure douleur, en ennemi, en source d'une souffrance qu'ils n'auraient jamais pu imaginer : enfoncés dans la terreur de ce que jamais. Appeler cela latorture ne reflète pas surtout – ne reflète pas du tout – cette manière extrême de transformer le corps en un corps chrétien : l'ennemi, le chemin qui mène à la damnation. Appeler cela latorture dit encore moins qu'autour de ce corps se tiennent deux, trois, cinq hommes – toujours des hommes, pas des femmes – habillés, archi-habillés, qui manient les câbles, frappent avec leurs mains, frappent avec des instruments, brûlent attachent introduisent enfoncent arrachent crient menacent, chuchotent des menaces, crient des questions, chuchotent des questions, crient et chuchotent des insultes méprisantes, t'es personne t'existes pas on s'en fout de toi t'es mort connard et on te l'a pas dit, qui dirigent l'application du courant électrique les coups arrachages menaces questions insultes, qui apprennent à l'homme

la femme du corps ligoté au lit en fer suspendu par les bras empalé enfoncé secoué qu'ils sont désormais les maîtres de son corps jusqu'à des limites que cet homme cette femme ne s'étaient jamais figurées, qu'ils sont les maîtres de ce corps et par conséquent de la vie et la mort de l'occupant de ce corps, de l'ancien maître de ce corps, qu'ils peuvent vraiment faire de lui ou d'elle ce qui leur passe par leur putain de tête : ce qu'ils veulent. Absolument, entièrement ce qu'ils veulent : le pouvoir. Appeler cela latorture ne reflète pas – ne permet même pas d'entrevoir, dans toute sa splendeur rageuse – la plus grande démonstration de pouvoir dont est capable un homme sur un corps : un pouvoir tel qu'il ne peut s'exercer que sur un corps étranger.

t'es personne t'existes pas on s'en fout de toi, t'es morte  
connasse et on te l'a pas dit

Disons qu'Estela n'a pas réussi à supporter latorture. Cela ne me surprend pas. En réalité, ce sont ceux qui ont réussi qui m'étonnent : ceux dont on suppose qu'ils ont réussi. La force, la fierté, l'entêtement, l'inconscience de quelqu'un qui, ligoté suspendu empalé électrocuté tordu, forcé de constater que son corps est devenu sa prison son ennemi la plus horrible menace – un corps chrétien –, au lieu de faire ce qu'on lui conseille pour recouvrer un minimum de maîtrise – un minimum d'intimité, d'identité, de trêve pour son corps –, trouve encore le moyen de suivre la ligne de conduite qu'il s'était proposée. Je veux dire : quelqu'un qui, confronté au plus impensable, à cette scène hors de toutes limites, à cette situation qu'il n'a pas pu imaginer quand il a essayé de prévoir

comment il se comporterait si elle se produisait, reste sur ses positions et arrive à se taire.

Disons qu'elle n'a pas trouvé le moyen de le faire – comme je ne l'aurais sans doute pas trouvé non plus – et que, suivant une certaine logique – dans une situation qui défie toute logique, qui s'installe volontairement, intentionnellement hors du champ de la logique –, elle a cédé. On était restés ensemble pendant des années et je croyais la connaître : j'imagine qu'elle a essayé de penser aussi loin qu'elle a pu – et cela n'a pas dû aller bien loin – que rien de ce qui lui arrivait n'était vrai ; essayé d'imaginer que c'était une erreur, un malentendu, un cauchemar piètrement raconté et que, rattrapée par cette réalité extrême, réalisée, effroyablement réalisée, prisonnière d'un corps qui n'était plus le sien, elle n'a pas pu tenir le coup et elle a capitulé. Je ne sais pas exactement en quoi a pu consister cette capitulation, cet abandon. Mais je croyais la connaître : Estela avait dû tâtonner, essayer d'abord de jauger combien elle devait balancer pour que latorture cesse – pour souffler un peu, pour qu'on l'oublie un moment dans un coin où son corps cesserait d'être une menace ou un ennemi et deviendrait un proche malade qu'il faut soigner en souffrant de le voir en pareil état, une douleur tenace mais pas un cri vivant. Elle avait un alibi indiscutable : si latorture ne cessait pas, la peur que son fils – notre fils – en subisse les conséquences. À cette terrible croisée des chemins, il a dû être plus facile pour elle de penser qu'elle le faisait pour lui plus que pour elle-même.

mais je sais, en tout cas, que c'est son amour qu'elle a sauvé

Peut-être a-t-elle remarqué chez un de ses tortionnaires une inflexion de voix qui l'a incitée à penser que cet homme

– sûrement un père de famille – ne serait pas complètement imperméable aux tremblements d’une femme enceinte. Peut-être a-t-elle pensé qu’en leur livrant certains noms elle leur fournirait une excuse pour arrêter la torture sans qu’ils aient l’impression d’avoir faibli : peut-être le nom de quelqu’un qu’elle croyait à l’abri – enfui, déjà arrêté, mort, hors de danger de tomber à cause de ses déclarations –, peut-être une planque qu’elle supposait abandonnée ; peut-être un autre subterfuge que j’ignore. Je sais en tout cas que, même dans cette situation extrême, son amour pour moi a survécu. J’en suis absolument certain : pendant quelques heures – je l’apprendrais plus tard, je l’ignorais alors –, j’ai été à sa merci : des heures où, refusant de comprendre ce qui lui était arrivé ou testant peut-être sa résistance, la testant ou peut-être me mettant en péril pour en quelque sorte l’accompagner, j’ai emprunté un chemin que j’avais déjà pris avec elle, je me suis rendu à un point de rendez-vous qu’elle connaissait, je suis passé par la maison où nous avons vécu près d’un an ensemble. Je sais – c’est à peu près tout ce que je sais – qu’elle a résisté à la tentation de me livrer : que c’est donc son amour qui m’a sauvé la vie. (Même s’il est difficile d’affirmer de façon aussi catégorique : « C’est son amour qui m’a sauvé la vie. » J’ai aussi été sauvé par mon retard de quelques minutes à notre rendez-vous à l’angle de la rue où on l’a arrêtée, par exemple. Et pour avoir eu la présence d’esprit, en voyant l’opération, de tourner une rue avant sans hésiter et de continuer comme si de rien n’était – et tant d’autres facteurs m’ont sauvé la vie : sélectionner une cause parmi des milliers d’autres est on ne peut plus subjectif.)

Elle a dû leur donner alors quelques noms sans grand intérêt, qui ont dû lui valoir quelques heures de répit. Jusqu’à ce que les soldats envoyés chercher les nouvelles proies rentrent

bredouilles parce que ces noms-là ne leur avaient servi à rien, et qu'ils reviennent donc à la charge. Estela a dû comprendre alors que l'acharnement avec lequel ils s'en prenaient à elle la deuxième fois était directement proportionnel à leur sentiment de s'être fait avoir – et que rien ne serait plus imprudent que de recommencer. Admettons que c'est à ce moment-là qu'elle ait compris qu'elle ne pouvait plus s'amuser à temporiser : elle devait prendre une décision définitive. La période de sécurité que l'organisation recommandait à ses membres en cas de détention était déjà écoulée : le temps nécessaire pour que les camarades les plus proches se trouvent une planque plus sûre. Le risque encouru par ceux qui étaient en liberté avait diminué, a dû estimer Estela ; celui qu'elle encourait elle s'était en revanche accru. Elle demeurait à la merci de ces messieurs qui transformaient son corps en son ennemi – et celui de son fils, notre fils à venir, mort sans être passé par la vie. Estela aurait bien sûr pu penser qu'en de pareilles circonstances le mieux pour le bébé était de ne pas naître ; je ne crois pas – je la connaissais – qu'elle ait accepté cette idée. Les châtiments – électricité, immersion, arrachements ? – reprenaient. Estela a alors compris que l'unique manière d'éviter que la situation n'emprunte un chemin sans retour était d'emprunter un chemin sans retour : leur montrer qu'elle avait capitulé. Estela connaissait la maison où l'on stockait certaines armes ; cette maison tomba entre les mains de l'armée trois jours après elle.

à la merci de ces messieurs qui transformaient son corps en son ennemi, et celui de son fils notre fils mort sans être passé

Cette maison était une cible alléchante. Non que l'armée en eût besoin : à cette époque, ils avaient presque entièrement

détruit notre organisation, mais ils tenaient à continuer à nous frapper pour se justifier ; ce qui leur permettait en outre de confirmer que leur prisonnière était fiable ou en d'autres mots : qu'ils l'avaient matée. Au point que, à ce stade, ils auraient peut-être songé à la laisser vivre encore un peu : au moins jusqu'à son accouchement. (Estela l'aurait compris plus ou moins vite : les militaires argentins prisaient ces enfants blancs, issus d'individus certes déviants mais socialement et racialement convenables, qu'ils pouvaient offrir sans avoir à en rougir à leurs amis stériles. Estela aurait compris que cet enfant qui, lors de latorture avait été son point faible et peut-être son alibi, lui permettait à présent de rester en vie – pendant encore quelques semaines. Elle a dû attendre l'accouchement tout en sachant que cette vie nouvelle mettait un terme à la sienne : que le cycle de la vie s'était dévoyé.)

Elle a dû accoucher. Allez savoir comment, dans quelles circonstances elle a dû accoucher : j'ai toujours préféré ne pas y penser. J'ai peiné à apprendre à ne pas y penser : au début, je n'arrivais pas à penser à autre chose. Notre fils – ce devait être un fils – avait dû être donné : son rôle à elle était terminé. À moins que, durant ces mois de répit, Estela ait réussi à répondre à leurs objectifs institutionnels : démontrer son allégeance, sa soumission, au point qu'ils décident de la maintenir en vie. À présent nous savons ce que ces hommes et ces femmes ont dû apprendre jour après jour, au prix de la pire des détresses : qu'au cours de leurs derniers mois d'efforts pour sauver leur patrie du démon, certains militaires avaient décidé de garder quelques diabolotins en vie pour affirmer leur pouvoir d'une manière différente, encore plus absolue : non seulement ils pouvaient donner la mort mais aussi la vie, non seulement ils pouvaient détruire leurs ennemis mais

aussi les transformer en d'autres personnes, en amis : rien ne résistait à leur pouvoir de transformation. Pour se justifier aussi dans quelque recoin de leurs consciences affligées : nous ne tuions pas pour le plaisir de tuer, mais parce que nous n'avions pas le choix ; nous pouvons désormais leur laisser la vie sauve. Pour s'assurer enfin que quelqu'un raconterait leurs prouesses et qu'elles serviraient d'exemple et d'avertissement : voilà ce qui arrive à ceux qui remettent en question notre puissance, la place qui revient à chacun.

autrement dit, Estela était toujours en vie, elle a été en vie durant toutes ces années, elle a joui, elle a souffert

Disons qu'Estela l'avait peut-être compris et tenté. Il y avait de nombreuses manières de le faire : la plus immédiate – pour une femme – consistait à entamer une relation sexuelle – amoureuse ? – avec un de ses nouveaux maîtres. On a beaucoup écrit là-dessus : beaucoup de bêtises. Mais, depuis le début, je me suis pris à imaginer qu'elle s'était engagée dans cette voie. Estela – j'étais bien placé pour le savoir – avait ce qu'il fallait pour séduire n'importe qui. Je n'ai pas voulu imaginer les détails : je ne supportais pas d'imaginer ces détails-là – même si plus d'une fois je me suis surpris à les imaginer avec précision et à me poser des questions que je ne voulais pas entendre. J'ai supposé que cela lui avait permis de survivre et l'avait obligée – obligée ? – à s'inventer une autre vie : cela l'aurait amenée à penser que la femme qui avait eu recours à ces stratagèmes n'était plus elle, mais une autre, qu'elle ne voulait pas – ou ne pouvait pas ? – redevenir celle qu'elle avait été, demandant à son nouvel homme de lui offrir – en cadeau de mariage ? – une identité complètement nouvelle. Elle serait

## À QUI DE DROIT

donc allée vivre, admettons, quelque part dans le monde avec un autre homme, avec – qui sait – son nouvel homme, fermement décidée à ne pas redevenir celle qu'elle n'avait pu être jusqu'au bout, comme elle se l'était imaginé. C'est pourquoi, ai-je supposé, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. C'était une possibilité : celle qui me faisait le plus mal et qui me rassurait le plus. Elle présentait ses avantages : Estela était toujours en vie, elle a été en vie durant toutes ces années, elle a joui, souffert, vieilli peu à peu, regardé des films français, retrouvé la foi en leur dieu, oublié sa propre histoire, puis s'en est ressouvenue, a mangé du chocolat blanc aéré – ou peut-être est-elle vraiment devenue une autre. Cette éventualité me soulageait, même si j'ai préféré ne pas imaginer sa vie auprès de ce nouvel homme, cette nouvelle personne, ce pays ou ce quartier que je ne lui connaîtrais jamais. Ces images auraient pu m'obséder ; j'ai appris à les esquiver. C'était une possibilité périlleuse mais, j'insiste, celle que je préférais : en plus de lui laisser la vie sauve, elle ne faisait pas de moi cette merde, ce raté qui n'avait su mourir pour elle, pour la cause. Elle me soulageait parce que je pouvais alors me dire qu'elle avait en quelque sorte agi comme moi.

Mais comment le savoir.



#### 4.

J'ai d'abord été surpris qu'il me fasse appeler par sa secrétaire – « son assistante personnelle », a-t-elle précisé. Surpris ensuite qu'il me presse – « Monsieur le Ministre vous prie de passer à son bureau au plus vite », sans bistrot ni déjeuner à la clé, sans respecter les délais de rigueur : totalement en dehors du cadre auquel nous nous étions tenus pendant de si nombreuses années. J'ai été surpris, enfin, que la secrétaire accepte l'heure que je lui proposais, le lendemain en milieu d'après-midi – « je vais me débrouiller pour vous caler dans le planning de monsieur le Ministre ». Encore qu'un certain nombre de ces surprises se dissipaient à présent, tandis que je l'attendais bien au chaud.

Dans l'antichambre du bureau de Juanjo, il y avait des portraits qui étaient peut-être ceux de ses prédécesseurs, un grand tapis sombre et une boiserie d'avant les naufrages. Assise dans une petite pièce attenante, la secrétaire avait cessé de me regarder : je suppose que mon allure l'avait déçue, je ne devais m'apparenter en rien à quelqu'un que son chef aurait besoin de consulter de toute urgence. Je sais que je ne séduis plus : pendant longtemps, j'ai su ou j'ai su croire que si ; aujourd'hui,

j'aimerais seulement savoir quand et pourquoi ce n'est plus le cas – si toutefois cela l'a été un jour.

– Viens, Carlos, suis-moi.

M'a dit Juanjo, chemise impeccable, boutons de manchette, cravate, planté devant la porte de son fastueux bureau. Allez, allez, viens : comme s'il était très pressé et que j'étais long à la détente, lui faisant perdre son temps. J'ai renoncé à lui rappeler que c'était lui qui m'avait fait venir sans m'expliquer pourquoi – et qu'il m'avait ensuite fait attendre dans un fauteuil en velours bleu élimé.

– Tu n'étais jamais venu ici ?

– Non, pour quoi faire ?

– Ben, je ne sais pas, je ne te fais pas suivre. Oui, j'imaginai bien que tu n'étais jamais venu.

A dit Juanjo, puis il s'est tu, attendant que je lui donne mon avis sur son décor. Je n'ai rien dit. Cela me faisait drôle de le voir assis dans ce fauteuil en cuir derrière son vénérable bureau, le drapeau de la patrie dans un coin, celui de la province dans l'autre, le portrait de San Martín en uniforme et la photo du président derrière. Mais il paraissait parfaitement intégré : ses ongles manucurés, surtout.

– Je ne veux pas abuser de ton temps, Rouquin. Ça doit te surprendre que je t'aie fait venir ici.

Ça me surprenait, en effet : depuis la veille, je me demandais ce qu'il me voulait. Peut-être me faire une proposition de travail plus concrète : passer des insinuations et des remarques à la volée à une offre précise. Curieusement, cette supposition m'a réjoui et je me suis même demandé si je ne l'accepterais pas. J'ai fini par décider que non, que ce serait une excellente occasion de lui montrer la fermeté de mes principes.

– Le fait est que j’avais une épine dans le pied. Je dois d’abord te présenter mes plus plates excuses. Sérieusement, je te demande de tout cœur de m’excuser : ce que je t’ai dit à propos d’Estela était une vacherie impardonnable.

A-t-il dit avant de prendre un air affligé : c’était raté, ça paraissait forcé. J’ai tenté de lui sourire pour le rassurer : je n’y suis pas arrivé non plus. Sortis de nos rôles habituels, on pataugeait. Il a fini par reprendre le sien : avant que j’aie pu ouvrir la bouche, il a levé sa main dodue pour m’arrêter en me priant de ne pas lui en dire davantage, toute la faute lui revenait, il l’assumait et il s’était creusé la tête à chercher une manière de se faire pardonner et de me dédommager, il en avait trouvé une.

– Grâce à notre politique des droits de l’homme, on dispose maintenant de beaucoup d’informations. J’ai mis un type là-dessus, il m’a appelé hier pour me dire qu’il avait déniché quelqu’un qui l’avait connue dans la trappe.

Je n’ai pas tout de suite compris où il voulait en venir – je me suis évertué à ne pas comprendre. Juanjo s’en est aperçu.

– Quelqu’un qui peut te raconter des choses à propos du séjour d’Estela dans cet endroit, Rouquin, il peut t’aider à reconstituer son histoire petit à petit.

Juanjo savait que je n’avais jamais voulu « reconstituer son histoire » : je le lui avais dit à maintes reprises. C’était tout lui, ça : pour se rassurer, pour avoir l’impression de payer pour sa soi-disant brutalité, il me faisait un cadeau que je n’avais jamais souhaité. J’ai été à deux doigts de le lui dire ; je me suis rendu compte que je ne pouvais pas : refuser une telle chance de savoir comment était morte ou n’était pas morte ma femme – ma femme ? – revenait à m’avouer lâche ou

traître. Ce que j'étais sans doute, mais je n'ai pas trouvé la manière de le lui dire.

– Un de nos collaborateurs, Giovannini, va t'appeler pour organiser le rendez-vous. Si tu préfères, si ça te rassure, il peut t'accompagner. C'est peut-être mieux, non ?

– Non.

– Qu'est-ce qui se passe, Rouquin ? Tu m'en veux encore pour ce que je t'ai dit ?

C'était loin d'être l'unique version des faits : il y en avait beaucoup d'autres. L'adresse où étaient planquées les armes avait peut-être été livrée par un autre militant, ce qui ouvrait un large éventail de possibilités. La plus banale était en même temps la plus tragique : que, dans cette situation terrifiante, Estela n'ait pas voulu – pas su, pas pu – devenir une autre. Qu'elle soit restée fidèle à ses premières convictions – ses premières idées du monde et d'elle-même, latorture n'ayant pas réussi à la transformer – et qu'elle se soit réfugiée dans la fierté de suivre la bonne voie : le silence. Qu'elle ait refusé avec dédain – et pourquoi pas avec tristesse – les possibilités d'atténuer l'aliénation de son corps comme ses tortionnaires – ceux qui l'aliénaient – lui proposaient ou feignaient de lui proposer et qu'au bout de quelques heures ou quelques jours de vains efforts ces hommes aient fini par la tuer. Qu'elle ait révélé la planque des armes un peu tard, quand c'était devenu inutile. Ou qu'elle se soit trompée d'adresse : qu'égarée par tant de souffrance, elle n'ait pas réussi à s'en souvenir. Ou, bien sûr, qu'elle l'ait révélée et que ses maîtres aient décrété que cela ne la préservait en rien du destin commun à la plupart de ses camarades – et qu'ils l'aient tuée quelques heures après. Quelques jours ou quelques semaines ou quelques mois

après : le temps n'était pas leur problème, à ce moment-là. Le temps jouait clairement en leur faveur car ils avaient gagné : les gagnants gagnent avant tout la possibilité de ne pas se soucier du temps. Les perdants la perdent. Je n'ai pas voulu imaginer ces attentes : je n'ai pas voulu imaginer Estela dans cette attente. Mais l'erreur avait pu venir d'eux : tombés dans le panneau de la gloriolo, à force de balader leurs sujets sur la ligne ténue qui sépare la vie de la mort, ils auraient dérapé de quelques volts, de quelques secondes d'immersion, de quelques centimètres de pénétration ou d'arrachement : ils l'auraient trucidée par mégarde, apportant leur contribution aux statistiques sur les ratages inhérents à toute profession à risque.

Les probabilités étaient bien sûr innombrables : aucun fait – aucune histoire, aucun corps – ne les a contredites ni corroborées pendant toutes ces années, et je n'ai pas non plus creusé la question. À un moment, je me souviens – passé quelques mois, par une nuit très humide, alors que j'étais déjà en fuite, réfugié dans le calme relatif d'une nouvelle distance –, j'ai définitivement décidé de ne pas le savoir : savoir, ai-je pensé alors, n'était que confirmer des hypothèses horribles. Savoir ne pouvait en aucun cas signifier autre chose que me confronter à une nouvelle sorte d'abomination – j'ai donc préféré l'ignorer.

L'odeur, cette odeur.

Comme si j'étais parti pour un long voyage et que pendant ce temps mon père était mort, à une époque où les moyens de communication n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Comme s'il s'était écoulé quatre jours avant qu'on me retrouve pour m'annoncer la mort de mon père. Durant ces quatre

jours, pour moi, mon père aurait encore été en vie : j'aurais continué à me le rappeler, l'éviter, le plaindre, le craindre comme quand il était en vie : il aurait été parfaitement vivant pour moi. Je sais qu'il n'aurait pas été vivant pour lui-même – qu'il n'aurait pas été vivant tout court, il n'aurait pas bougé, pas respiré ni pensé ni mangé ni espéré vivre encore ni oublié la mort durant ces quatre jours. Je le sais, c'est indéniable ; mais, pour moi, il aurait encore été en vie.

Il est peut-être vrai que tout a commencé avec cette odeur.

Un certain Giovannini m'a appelé deux jours plus tard.

– Vous êtes Carlos ? Vous ne savez pas le mal que j'ai eu à vous joindre. Le ministre ne m'a pas donné votre numéro de portable... Dites, tant qu'on y est, vous pourriez me le donner pour la prochaine fois ?

– Je n'en ai pas.

– Ah bon, bon, désolé. Eh bien, je voulais vous proposer un rendez-vous avec Velarde demain soir à six heures, au café El Cisne situé au croisement des avenues Belgrano et San Martín.

– Avec Velarde ?

– Oui, vous savez, l'homme dont vous a parlé le ministre.

J'attendais cet appel depuis deux jours – j'espérais à la fois qu'il n'arrive pas et qu'il arrive : j'attendais sans savoir quoi. Deux jours à gamberger sur cette histoire que j'avais laissée derrière moi – que je supposais avoir laissée derrière moi –, si loin derrière. Qui ressurgissait maintenant, si près de la fin, impérieuse : me privant de prétextes pour détourner le regard. Après ces deux jours, j'avais été incapable de lui dire non, Giovannini, je vous remercie, mais dites au ministre que je ne pourrai pas rencontrer cet homme, dites-lui que c'est

impossible. Je lui avais dit oui, d'accord, à El Cisne, tout en le priant de s'éclipser dès mon arrivée, de me laisser seul avec ce fameux Velarde.

– Rien de personnel, n'en prenez pas ombrage. C'est que ça me rend un peu nerveux, alors je préférerais m'entretenir en tête à tête avec lui, voilà tout. Mais je vous remercie infiniment de ce que vous faites, croyez-moi.

– Vous êtes sûr ? Ce n'est peut-être pas conseillé.

– Oui, Giovannini, j'en suis sûr. Ne vous inquiétez pas, vraiment, merci.

J'ai voulu croire que c'était le Mal. J'ai voulu croire que ce n'était pas un cadeau, un guet-apens de Juanjo, mais le Mal. Ou plutôt : j'ignore si je voulais le croire, mais il m'était pénible de croire autre chose et je préférais depuis longtemps croire des choses qui ne m'étaient pas trop pénibles. J'avais déjà passé toutes ces années – et on sait de quelles années je parle sans avoir besoin de préciser : il est humiliant de constater que ces quelques années de ma vie se démarquent si nettement des autres, qu'il me suffit de dire ces années, il est triste de voir comment ces quelques années la définissent encore – je disais donc : j'ai passé toutes ces années à croire des choses auxquelles il devient impossible de croire aujourd'hui. Alors je préférais croire ce qui me paraissait le plus crédible ou, en d'autres termes, le plus évident : que quand j'avais su que j'avais le Mal en moi j'avais décidé de ne plus tergiverser.

Disons que j'ai fini par me résigner à savoir.

Velarde était excessivement maigre : comme s'il ne voulait pas camoufler son squelette. Je me méfie de ces gens-là ; je n'ai pas aimé non plus ses efforts pour me paraître sympathique.

C'est lui qui était censé me rendre service en venant me raconter une histoire que je cherchais supposément à connaître depuis des années. Velarde ressemblait à un agent d'assurances à l'ancienne : blazer bleu avec écusson sur la poche, chemise bleu ciel à col blanc, cravate discrète. Et avec ça, un cou de poulet, une pomme d'Adam qui allait et venait.

– Non, tout le plaisir est pour moi. Dès que Giovannini m'a dit que tu voulais me voir, je lui ai dit que j'étais à ta disposition.

Le tutoiement m'a semblé un peu hâtif, mais je n'ai rien dit : un de ces moments de décalage où je me sentais très éloigné de la culture dominante ou, dit plus simplement, vieux. Après tout, son tutoiement avait une certaine logique : s'il avait été détenu dans la même trappe qu'Estela, on partageait d'emblée la condition d'anciens camarades – ou du moins d'anciennes victimes – de ces années-là.

– Voilà, je tiens d'abord à te dire que si cela te gêne de parler de ça, ou si pour une raison x ou y cela t'emmerde, je t'en prie, ne le fais pas. Je ne voudrais pas te compliquer la vie, vraiment.

J'espérais peut-être encore qu'il me dise oui, merci, en effet, je ne peux pas, je n'en peux plus d'épiloguer sur cette époque, réveiller ces souvenirs douloureux pour faire plaisir à un inconnu comme toi est au-dessus de mes forces. Que revivre l'horreur était devenu pour lui une activité quasi professionnelle et qu'il redoutait sa banalisation, la transformation de l'horreur en farce : un enchaînement de lieux communs. Qu'il y avait une injustice intolérable à devoir se remémorer encore et encore, inlassablement, des années et des années durant, cette époque. Qu'il ne voulait pas se résigner et se rendre lui aussi à l'évidence que cette saison d'effroi et de détresse était

ce qui lui était arrivé de plus important – mémorable – dans la vie. Mais Velarde a posé sa main sur mon avant-bras pour me rassurer.

– Absolument pas. Je te dois bien ça. À toi, à vous tous : je vous dois mon témoignage. Et puis ça me fait du bien d'en parler, ne t'inquiète pas. Ça me coûte, mais ça me fait un bien fou.

À la table située à ma gauche, deux dames échappées d'un autre film prenaient le thé, les joues tartinées d'une épaisse couche de poudre. Elles m'ont paru très âgées – puis j'ai fini par m'apercevoir que je l'étais autant qu'elles. À ma droite, un père mère deux enfants touristes jouaient aux cartes pour tromper l'ennui ; dernièrement, la ville regorgeait d'étrangers venus faire du shopping pour profiter du taux de change avantageux tout en visitant quelques musées et en assistant à quelque spectacle dit culturel pour s'acheter une bonne conscience. À travers la fenêtre située à ma droite, je pouvais voir un de ces panneaux qui envahissaient les rues : « Un Autre Pays Est Possible. » Velarde commença par me dire qu'il aurait beau vivre mille ans, il n'oublierait jamais l'horreur de l'Aconcagua, une des pires trappes du pays : j'ai eu le sentiment que c'était une phrase qu'il récitait par cœur – j'avais entendu suffisamment de récits, de descriptions minutieuses de cette horreur. Je me suis encore dit que l'Argentine était peuplée de gens désireux de s'informer sur ces ténèbres avec une précision bien supérieure à celle qu'ils consacraient, par exemple, à se renseigner sur le travail de leur frère, le programme des futurs gouvernements, les clauses de leur contrat de location. Et qu'ils tiraient certainement profit du supplément de conscience civique et de

sensibilité humaine que leur conférait l'écoute de ces récits. Je n'étais pas de ceux-là – ce qui quelquefois me donnait le sentiment d'être un déserteur ; ensuite, je me suis rassuré en me disant que j'avais besoin de connaître les grands traits politiques et non pas les détails sanguinolents. Je ne sais pas si je suis parvenu à m'autoconvaincre.

– Comment vous dire ? C'était un endroit dont Dieu devait avoir honte. Personne n'en sortait indemne, personne. Ni les coupables ni les innocents, ni les victimes ni les bourreaux.

Les vieilles peinturlurées avaient cessé de parler et, mine de rien, nous écoutaient effrontément : deux nouvelles victimes du glamour de l'abomination. La famille de touristes, en revanche, continuait de taper le carton sur la table en Formica grisâtre. Velarde m'a confié qu'il n'était jamais parvenu à un recensement exact, mais qu'il estimait qu'on avait tué plus de deux cents personnes à l'Aconcagua : affreux, m'a-t-il dit, vraiment affreux, non ?

– Oui, bien sûr. Pardonne-moi de te poser la question, mais, comment as-tu fait pour t'en tirer ?

– Je vais te le raconter, attends. Je suis prêt à tout te raconter, ne t'en fais pas. Mais donne-moi un peu de temps.

Il avait raison : je n'avais pas le droit de le presser. J'ai commandé un deuxième café ; Velarde ne voulait plus rien. Une grosse chevalière dorée ornait sa main décharnée – et il perdait peu à peu ses manières de courtier en assurances. El Cisne était bondé ; bizarrement, je n'entendais pas le bruit.

– Je suis sérieux : ces cris, ces visages, je ne les oublierai jamais. Il y avait un gamin de quinze, seize ans qui avait tout le temps l'air étonné, surpris, comme s'il se demandait ce qu'il fichait là et qu'il ne trouvait personne à qui poser la question. Il me faisait parfois penser à ma petite sœur le jour

où on l'a emmenée pour la première fois dans le train fantôme et qu'elle a eu peur, elle a pleuré tout du long et ensuite, à la sortie, elle a demandé plusieurs fois à mes parents pourquoi ils l'avaient emmenée dans un endroit aussi horrible. Elle leur faisait confiance et ils avaient déconné, tu comprends ?

Je n'avais plus envie de l'écouter : j'étais assis là pour qu'il me parle d'Estela, pas de ses cauchemars. Mais je ne trouvais pas le moyen de l'arrêter.

– Ce gamin m'ôtait le sommeil, vraiment. Parfois il me demandait de l'eau et je lui en apportais en cachette. Mais ils continuaient quand même à le massacrer sans que je puisse rien faire.

– Ben oui, qu'est-ce que tu aurais pu faire ?

– Non, ne crois pas ça, parfois je pouvais intervenir. Tel que tu me vois là, j'ai sauvé quelques personnes.

– Comment ça, t'as sauvé quelques personnes ?

– Si, je t'assure. Tu ne me crois pas ?

– Non, non, ce n'est pas ça, mais je ne comprends pas comment t'as fait. C'est déjà assez bizarre que tu t'en sois tiré, alors si en plus t'as sauvé d'autres gens.

– Attends, excuse-moi. Giovannini ne t'a pas expliqué ?

– Si. Enfin, je crois : j'étais censé rencontrer un ancien de l'Aconcagua qui pouvait m'apprendre quelque chose au sujet de ma femme.

Velarde – son corps maigre, son cou grêle, sa pomme d'Adam qui allait et venait – frottait ses mains moites : ça te dérange si je fume ? Non, je t'en prie. Velarde a hélé le serveur, lui a commandé un gin avec deux glaçons et a commencé à me raconter son histoire : il était le fils d'un contremaître d'usine – sévère, enthousiaste, péroniste – qui avait réussi au prix de grands efforts à donner une éducation à ses trois

enfants et qui avait convaincu son cadet d'entrer à l'école de sous-officiers pour profiter de la sécurité et des privilèges liés à une carrière militaire. Velarde l'avait écouté – comme presque toujours, m'a-t-il dit en souriant pour souligner le presque – et il était sorti brigadier-chef d'infanterie en 1968, en plein régime militaire. Ses premières affectations, m'a-t-il dit, furent très dures : une caserne au milieu de la jungle de Salta, un poste au nord de Neuquén, au pied de la cordillère. La suite n'était que trop évidente, mais je ne voulais toujours pas la voir : j'ai imaginé qu'il me raconterait comment, des années après, ses propres camarades de régiment avaient découvert son militantisme et l'avaient arrêté, torturé et enfin pardonné au nom de leurs années de service militaire. Il s'attardait sur des détails, il louvoyait. Velarde a descendu une demi-bouteille de gin d'un trait. Le va-et-vient de sa pomme d'Adam m'incommodait. Ou était-ce la manière dont il me regardait, d'un œil presque implorant ?

Velarde était un soldat dévoué et, m'a-t-il dit, discipliné : j'étais capable d'exécuter n'importe quel ordre, n'importe lequel, y compris les plus cons, a-t-il précisé comme pour préparer la suite : j'étais un bon produit de toute cette éducation, tu sais, on te formate pour ça. Mais sa carrière stagnait ; en 1975, un de ses chefs à Neuquén l'a fait venir de Buenos Aires parce qu'il avait un travail parfait pour lui : un poste confidentiel, il lui a dit – confidentiel, m'a répété Velarde d'un air que je n'ai pas su interpréter –, un poste où il pourrait démontrer sa vocation pour le service et son dévouement patriotique, où il pourrait prendre du galon rapidement – une fois que tout serait fini, il lui a dit, au retour à la normale – et toucher aussi un bon revenu complémentaire. Velarde n'a même pas cherché à savoir de quoi il s'agissait : il lui a semblé

que poser une question était déjà affaiblir son engagement, et il a répondu avec grand plaisir, mon capitaine, à vos ordres pour vous servir, vous et notre patrie.

Mais tout a commencé avec l'odeur. Enfin, je ne sais pas si tout a vraiment commencé avec l'odeur, mais la première chose dont je me souviens, c'est l'odeur : cette nuit où j'ai flairé cette odeur de pourriture et me suis rendu compte, au bout de quelques minutes d'inspection, qu'elle émanait de mon corps.

J'avais cessé de le regarder en face ; je regardais ses mains, les miennes sur le Formica grisâtre, la verrière de El Cisne, l'Autre Pays Possible, la rue au-delà. Soudain j'ai compris et je n'ai pas voulu en entendre davantage : je n'avais aucune envie d'entendre la suite attendue de son récit, les opérations, les enlèvements, les assassinats racontés sur le ton contrit de celui qui essaie de vous faire croire que tout cela n'a été qu'une simple méprise.

– Bon, excuse-moi, tu ne pourrais pas plutôt me parler de l'Aconcagua ?

– Je te demande un peu de patience. Pour pouvoir te parler de ça, il faut que tu saches qui je suis, tu comprends ?

Je ne voulais pas savoir qui il était. Je détestais savoir qui il était. Et je ne comprenais pas pourquoi j'étais toujours assis devant lui – un répresseur, un tortionnaire, un assassin, me répétais-je –, pourquoi je continuais à l'écouter, à le traiter comme une personne normale. Surtout, je ne comprenais pas pourquoi je ne le regardais pas avec toute la haine du monde, pourquoi je ne lui concoctais pas ou du moins ne lui imaginais pas un destin horrible : une vengeance.

– J’ai fait toute sorte de conneries. Oui, c’est vrai, pas la peine que je te les raconte. Tu ne veux pas les entendre, je comprends. Mais il y a une chose que je veux te dire. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça à toi, mais je veux que tu le saches. Les premières fois, c’était dur. C’est dur de voir que tu as le pouvoir de faire n’importe quoi, que tu peux enfoncer un bâton d’un mètre dans le cul d’un type sans que personne n’y trouve rien à redire. C’est compliqué, sérieusement, c’est très bizarre de savoir que toutes ces choses que les autres paient très cher, tu peux les faire à l’aise, impunément. Ça rend fou, t’as l’impression d’être un *king*, un privilégié, un type au-dessus du lot et c’est là que tu risques de te barrer en couille, de te prendre vraiment pour un *king*, de perdre complètement la boule. T’as plus l’impression d’être toi, rien n’est plus comme avant. Mais ça, c’est les premiers jours, les premières fois. Après, tu t’habitues, et ces mêmes choses qui te paraissaient bizarres, qui paraissent délirantes à n’importe qui, deviennent normales pour toi, c’est ton quotidien, et tu commences à le faire comme si tu t’acquittais d’une formalité. C’est facile : on te donne un ordre, tu l’exécutes. Tu fais ce qu’on te dit et tu le fais bien, peinarde. Je ne devrais pas te dire ça, mais tu sais quoi ? Ça a été l’époque la plus peinarde de ma vie, pour ne pas dire la plus heureuse : je faisais ce qu’on me disait de faire, je respectais mes engagements, on me payait pour ça, on était content de moi, tout allait bien, et en plus j’avais la sensation d’être en train de faire quelque chose d’important. Pas comme dans la plupart des boulots qui sont juste un gagne-pain, non, c’était un travail différent, qui allait sauver le pays du chaos, du désastre. En ça, on se ressemblait, vous et nous : vous aussi, vous aviez cette sensation, pas vrai ? Oui, tu vas me dire que

c'est pas pareil, que nous, on faisait des trucs horribles, mais vous aussi, parfois, vous faisiez pareil, et tu sais très bien que passé les premières fois, on ne réfléchit même plus : ça devient ta routine. Et je t'assure que suivre des ordres, c'était du pain bénit : si on m'envoyait faire tel truc, j'allais faire tel truc, s'il fallait faire ceci ou cela à tel type, il avait droit à ceci ou cela.

Je le regardais – à présent je le regardais vraiment, honteux, curieux – sans savoir comment me comporter. Je devais réagir, mais j'ignorais comment. Peut-être me lever et partir ; peut-être lui livrer le fond de ma pensée – de ma pensée ? – sur sa conduite et sur ses histoires ; peut-être me lever et hurler à la cantonade que ce monsieur était un tortionnaire. J'ai songé un instant à la colombe ensorcelée par la danse du serpent : une image défraîchie, nunuche, inappropriée. Velarde ne voulait pas me manger. Et moi, à vrai dire, je ne savais pas ce que je voulais.

– Oui, franchement, j'étais en paix. J'aurais peut-être pu continuer comme ça et va savoir ce que je serais devenu, peut-être que maintenant je serais riche, en train d'élever des moutons au Zimbabwe, qui sait.

J'avais la drôle de sensation d'être en train de prendre congé. Je regardais les gens et je me disais qu'ils allaient mourir, que je ne les reverrais plus : je les regardais comme on regarde pour la dernière fois. Mais ce qui m'a conduit à aller consulter, c'était l'odeur. J'avais commis cette erreur : aller voir un médecin, effrayé, agacé par la persistance de l'odeur.

Velarde a continué à me parler, parler, parler ; l'idée m'a traversé l'esprit que me parler était une manière de me torturer :

tu as besoin de moi, tu veux que je te dise quelque chose que tu veux savoir, alors écoute-moi, connard, supporte que je te raconte comment je tuais les petits gars comme toi. Soudain il m'a semblé que j'étais en train de trouver des forces et des raisons pour lui renverser la table sur la tête, hurler, le rouer de coups de pied sur la figure jusqu'à le réduire en bouillie. Jusqu'au moment où il m'a dit qu'il n'avait jamais compris ce qui lui était arrivé après que cette femme avait débarqué.

– Je n'ai jamais compris, je suis sérieux, pourquoi cette femme a tout foutu en l'air.

– Qui ça ? Estela ?

Ma réaction a été trop vive ; je l'ai aussitôt regrettée. Non, m'a-t-il dit, non, une femme dont je n'ai même pu le nom. Une grande femme qu'on appelait la Russe, qui avait une tête de juive et qui ne ressemblait ni à sa mère ni à aucune de ses petites amies ni à personne qu'il eût connu. Non – il y avait réfléchi à maintes reprises –, elle ne lui rappelait pas un être cher. Non, ce n'était ni une tendre ni une petite chose frêle et sans défense, c'était une femme dure, convaincue : une irrécupérable qui passait son temps à tous les injurier sous la capuche qui recouvrait son visage. Je me suis plu à imaginer la scène avec délectation : une bande d'enfoirés maîtres du monde, maîtres de la vie et de la mort de leurs prisonniers infichus de faire taire cette dame qui les défiait. Ou plutôt qu'ils voulaient, pour quelque raison – fierté ? lassitude ? – faire taire par d'autres moyens : lui imposer le silence, la faire obtempérer.

– Tu peux pas savoir, on a tout essayé. Elle nous mettait les nerfs à vif, elle nous rendait fous. Mais il n'y avait pas moyen. Finalement, on m'a ordonné de lui faire la piqûre pour l'envoyer dans le fleuve. C'était logique, c'était ce à quoi

elle nous avait obligés. Et je ne comprends pas pourquoi elle m'a fait cet effet. Je ne sais pas, je te dis la vérité, je n'ai toujours pas compris.

À partir de cette nuit-là, a dit Velarde, tout est parti en vrille. Ça ne s'est pas écroulé d'un coup, non, il a dit : petit à petit, sans presque qu'il s'en rende compte, ce qu'il avait l'habitude de faire est devenu de plus en plus étrange, étranger et finalement impossible.

– On me disait de partir en intervention pour attraper quelqu'un, un boulot facile, sans risques, et j'avais peur, je me disais qu'on allait me tuer. Mais bon, ça encore, c'était surmontable. Le plus grave, c'était quand je devais appliquer la gégène à quelqu'un, par exemple, quand je devais soutenir une information, ma main tremblait ; j'avais l'impression d'être dans la tête de l'autre, de comprendre sa douleur, sa terreur, tu peux pas savoir, je finissais en miettes. C'est très dur, la torture.

Les dames peinturlurées n'existaient pas, la famille de touristes n'existait pas, El Cisne n'existait pas. Un Autre Pays non plus : je ne voyais plus que le visage en sueur de Velarde, le va-et-vient de sa pomme d'Adam et, tout autour, une sorte de halo noir qui évoquait l'image cliché – genre film de série B – d'une salle de torture. Il est des lieux, des situations qu'on n'arrive à penser qu'en termes de série B.

– C'est vraiment dur, la torture. Je suis sérieux.

Disait le tortionnaire. Moi, je n'arrivais pas à penser : surtout, je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi je continuais à l'écouter. Il eût été facile de me dire que c'était pour me renseigner à propos d'Estela : facile et digne d'une série B. J'avais passé beaucoup d'années à ne rien vouloir savoir : mon envie soudaine – mon besoin ? – de savoir ne justifiait pas que

je reste assis là en face d'un tortionnaire, d'un pauvre idiot. C'était, ai-je supposé, parce que je n'arrivais pas à le haïr : je ne trouvais pas le moyen de le haïr pour ce qu'il avait fait trente ans plus tôt. Et cela me donnait l'impression d'être une ordure.

– Tu ne peux pas savoir tout ce que j'ai enduré pendant toutes ces années.

Velarde me parlait de sa repentance, de comment sa vie avait été difficile à partir de ce moment-là, avec des images qui lui trottaient constamment dans la tête, l'autoflagellation interminable, l'envie de se suicider par intermittence, et la seule chose qui le sauvait, c'était de raconter son histoire à ceux qui le méritaient, à ceux qui en avaient besoin – pour avoir la sensation que ça servait au moins à quelque chose.

– Et toi, je voulais te l'expliquer. Giovannini m'a dit que même si ta femme avait disparu, t'étais un gars intelligent, compréhensif, j'ai pensé que tu pouvais me comprendre.

Soudain, j'ai vu clair dans son jeu : c'était, une fois de plus, le vieux truc catholique de la confession – sauf que je ne voulais pas être son prêtre. Ni rien du tout.

– Excuse-moi, mais si tu as besoin de te confesser, va voir un cureton. Je n'en suis pas un : je suis le mari d'une femme que t'as contribué à tuer.

Velarde a fait semblant de ne pas avoir entendu ces derniers mots. Et moi, je me suis étonné de les avoir dits : une femme, tuer.

– Oui, un curé. Au début, j'ai pensé qu'un curé pourrait m'aider. Au début, quand j'étais pris de doutes, j'allais parler à l'aumônier de l'unité. Il m'a dit d'arrêter mes bêtises, parce que mon devoir était de servir la patrie comme la patrie me l'ordonnait. La deuxième ou troisième fois que je suis allé

le voir, il m'a dit que si je continuais mes conneries, il allait devoir en référer à mon supérieur. Un bel enfoiré, ce curé.

– T'as entendu ce que je t'ai dit, Velarde ? Je t'ai dit que j'étais le mari d'une femme que t'as tuée.

– Non, pas moi, tu te trompes.

M'a-t-il dit, et qu'Estela était arrivée à l'Aconcagua alors qu'il était déjà en plein délabrement, quand il essayait d'éviter tout ce qui l'obligeait à la violence. Et que, même si tant de gens passaient par cette trappe – il m'a dit : même si tant de gens passaient –, il se souvenait d'elle : grande, bien roulée – m'a-t-il dit –, cheveux châtain coupés court, j'aimais bien son sourire.

– Oui, elle avait un joli sourire.

J'allais lui demander de quel droit il me parlait du sourire que lui et ses amis avaient effacé à jamais, mais je me suis retenu ; avant de m'enquérir de plus de détails, j'avais une question urgente.

– Et le bébé ?

– Quel bébé ?

– Comment ça, quel bébé ? L'enfant d'Estela. Mon enfant.

– Mais non, elle est arrivée toute seule, elle n'avait pas d'enfant.

– Elle était enceinte au moment de son arrestation.

– Comment ?

A fait Velarde, puis il l'a aussitôt regretté. S'est ensuivi un silence ponctué d'étranges grimaces. Il avait compris qu'il était grillé ; j'ai compris que j'avais passé une heure à écouter l'histoire d'un tortionnaire qui m'avait utilisé pour poursuivre son opération de nettoyage et qui ne savait même pas qui était Estela. Velarde m'a jeté un regard de chien battu : comme

ses victimes devaient parfois le regarder pour implorer sa clémence.

– Excuse-moi, je crois que je me mélange les pinces. Tu peux pas savoir, c'était un tel bordel pendant toutes ces années, que parfois ça m'arrive, je m'y retrouve plus, je me mélange. Tu peux pas savoir ce que c'est de vivre comme ça.

J'ai regardé un instant le plafond. Il me semblait que lui coller un pain dans la figure, faire un esclandre n'avait guère de sens. J'étais surtout très fatigué. Velarde m'a dit de ne pas lui en vouloir, il avait fait de son mieux, malgré tous ses efforts, il s'était trompé. Et pour montrer sa bonne volonté, il allait me parler de deux personnes qui pouvaient peut-être m'aider. Il y avait le major – il était major à l'époque, il m'a dit, je ne sais pas quel grade il a aujourd'hui – Urriolabeitia, qui tenait le registre, un type consciencieux qui notait tout. L'autre, c'était l'aumônier : cet enfoiré-là était au courant de tout.

– On lui racontait tout, il aimait bien poser des questions, savoir, il demandait des détails. Et il avait une mémoire d'éléphant, il se souvenait de tout. En plus, maintenant que j'y pense, il traînait autour des femmes enceintes. Je n'en suis pas sûr, mais je crois que c'était lui qui donnait les bébés... Je ne sais pas, je n'en suis pas sûr. Mais pour savoir, il savait tout, le curé.

Je me taisais. Velarde aussi, comme s'il attendait que je le questionne au sujet du curé. Je n'avais aucune raison de le faire. Il ne s'est pas avoué vaincu : oui, j'aimerais en savoir davantage sur ce curé, ce qu'il était devenu, c'était un type vraiment ahurissant, un grand enfoiré. Le père Fiorini, il s'appelait, ou Fiorello, je ne m'en souviens plus. Oui, Fiorello, il me semble : le père Justo Fiorello. Lui, il pourrait te donner l'information que tu cherches.

## À QUI DE DROIT

Il était clair qu'il n'avait plus rien à me dire : que la farce était terminée et n'avait mené à rien. Il ne m'avait fourni aucune information, je ne lui avais pas donné l'absolution souhaitée. Je me suis levé en silence pour regagner la porte ; mon infime vengeance consista à l'obliger à me payer mon café.

Je sais que, n'était le Mal, je n'aurais pas écouté ce type aussi longtemps. Le médecin m'avait dit désolé, vous souffrez d'un mal dont on ne sait pas grand-chose. Comment ça, un mal, docteur ? Eh bien, c'est une maladie rare, comment vous dire, une affection étrange, avait-il dit, et il avait continué de parler. Quelques heures plus tard, devant un verre de vin, chez moi, quand j'avais déroulé dans ma tête ces phrases qui ont infléchi le cours de mon existence, j'avais fini de comprendre qu'il venait de me dire que j'étais condamné. Pourtant, à ce moment-là, tandis que le médecin essayait de prendre sa plus belle voix de vieux beau pour me rassurer, pour édulcorer en quelque sorte la nouvelle insupportable qu'il avait à m'annoncer, je ne pouvais penser autrement : « le Mal ». Il m'avait dit que j'étais porteur d'un mal : il m'avait dit que le Mal était enfin en moi.

J'étais enfin guéri.



## 5.

Mme Frías prétend que jamais de sa vie – elle dit : « jamais de toute ma vie » – elle n’a rencontré quelqu’un d’aussi parfait que le père Augusto. Non pas bon, aimable, dévoué, charitable, chaleureux, non : parfait.

– Jamais, de toute ma vie, je n’ai rencontré quelqu’un aussi parfait que le père Augusto.

Dit Elba Frías, née Leguizamón, en essuyant ses mains sur le tablier qu’elle porte en permanence sur une jupe sans doute plus propre que ce dernier. Mme Frías n’était pas une des fidèles les plus assidues à l’église ; elle s’excuse en disant qu’elle a neuf enfants et que, même si les aînés sont grands – ce sont déjà des hommes, dit-elle –, elle doit encore s’occuper des quatre petites, sans compter les tâches ménagères et les *empanadas* qu’elle prépare tous les jours pour que sa belle-fille aille les vendre aux commerçants du marché. Mme Frías dit qu’elle trouve parfois un moment pour s’échapper à l’église – « parce que sans ça, quelle consolation il me reste » – et que le dimanche, sauf s’il pleuvait des cordes, elle se débrouillait pour y emmener les enfants : qu’écouter la messe du père Augusto était un de ses moments préférés parce qu’on sentait qu’il parlait avec le cœur, contrairement aux autres. Il me

touchait, dit-elle, j'avais l'impression qu'il s'adressait à moi personnellement. C'est pourquoi, dit-elle, c'était un curé parfait, je vous assure.

– Vous savez, ces gens qui vous disent pile ce que vous avez besoin d'entendre ?

L'opinion de Mme Frías ne serait pas pertinente – il est clair que ses opinions n'ont jamais été à proprement parler « pertinentes » – si elle ne synthétisait pas de manière directe, sans fioritures, ce que la plupart des habitants de Tres Perdices pensaient du père Augusto : que c'était un curé qu'on leur enviait, une des rares richesses de leur village. C'est pourquoi, rabâchent-ils à longueur de journée – comme un poncif, une litanie apprise par cœur –, ils ne comprennent pas pourquoi il lui est arrivé ça.

Ce serait une sottise – pas une tarte à la crème, comme on dit : une vraie sottise – d'affirmer qu'il ne se passe jamais rien dans les villages comme Tres Perdices. Il se passe toute sorte de choses, à Tres Perdices – et tout finit par passer.

– Je suis le seul à savoir quelque chose de son passé.

Dit M. Raúl Abrassi, propriétaire de l'épicerie-débit de boissons juste en face de la gare ferroviaire – où aucun train ne s'est arrêté depuis des années. M. Abrassi prend un air de circonstance, les paupières baissées, les lèvres à peine entrouvertes, mais on note une certaine fierté dans sa voix : tout le monde jacasse, alors que le seul à avoir une certaine autorité pour en parler, ici, c'est moi, venez m'écouter.

– Mais je ne vous dirai rien, parce qu'un ami, même mort, reste un ami.

Beaucoup – à partir de combien peut-on parler de beaucoup, dans un village comme Tres Perdices ? – avaient entendu le père Augusto soutenir qu'un curé ne devait pas être une personne, avec son passé, ses besoins, ses faiblesses ; pour ses fidèles, il devait être l'incarnation de la foi, la source à laquelle s'abreuver et l'ombre à laquelle s'abriter. Et que nul ne pouvait y arriver s'il portait le poids de son passé : c'est pourquoi les prêtres devaient abandonner le leur avant chaque messe, chaque baptême, chaque extrême-onction, pour devenir des êtres à la fois au-dessus et en dessous des autres hommes. Il ajoutait « en dessous » pour éviter le péché d'orgueil : il allait de soi qu'il voulait dire « au-dessus », disaient ceux qui l'avaient entendu.

Le père Augusto était dans sa soixante-huitième année – et il était bien abîmé. C'était un homme maigre, presque malingre, aux mains et au visage constellés de taches de vieillesse, à la peau du cou pendouillant comme un jabot de coq ; il avait des cheveux blancs et clairsemés sur son crâne également parsemé de taches, des lèvres fines, un nez crochu, de petits yeux bleus opacifiés par les années et néanmoins vifs, pénétrants. Le père Augusto se rasait tous les matins, mais quelque chose sur son visage évoquait la négligence ; sa démarche vacillait, même lorsqu'il n'avait pas bu – surtout lorsqu'il avait bu.

– Je vous le confirme : ce village n'a jamais connu un homme aussi bon. Si vous en doutez, interrogez les gens, vous verrez.

La liste de ceux qui veulent chanter les louanges du père Augusto recoupe presque celle des habitants du village. En ces jours d'émoi et de nervosité, la nouvelle ayant rompu

la routine de Tres Perdices – et tandis que nombreux sont ceux qui se félicitent, honteux, muets, d’avoir été tirés de leur léthargie –, l’activité principale des villageois consiste très clairement à dégoïser à qui mieux mieux sur le prêtre. Tout le monde veut bien sûr parler de sa mort ; tout le monde amorce bien sûr sa tirade par un souvenir affable : l’infirmière González, responsable du dispensaire de premiers soins, se rappelle qu’avant son arrivée ses patients étaient certes bien soignés, mais ils manquaient de soutien moral ; qu’ensuite, quand il y a eu pénurie de tout, même de gaze, le père venait passer des soirées entières – et parfois même des nuits – à tenir la main à un malade, un accidenté. Mme Julia, qui habite dans un des nouveaux baraquements, dans le secteur le plus pauvre du village, se rappelle combien de fois le père Augusto a poussé jusqu’à chez eux – jusqu’à chez moi, elle dit, le père n’avait pas peur d’entrer chez moi, lui, au moins – pour leur apporter une marmite remplie de ragoût, un paquet d’herbes à maté, des bonbons pour les petits : c’était un saint homme, dit-elle, on voyait bien que la pauvreté ne le rebutait pas. Le commissaire Giulotti – pour des raisons évidentes, le commissaire est celui que tout le monde écoute le plus attentivement et le plus nerveusement, mais il est, pour les mêmes raisons, le plus réticent – se souvient qu’il était toujours à leur service, les encourageait au travail lors de la messe annuelle qu’il leur offrait pour la fête de la police, puis il se tait, il ne mentionne même pas le soulagement qu’il ressentait après lui avoir confessé quelques peccadilles. Même Bruno, dit Adela, coiffeuse et mère de celui-ci, même lui, il a pleuré quand je lui ai dit qu’il ne pourrait pas retourner au catéchisme avec M. le curé : même un petit de l’âge de Bruno, voyez-vous ?

- Vraiment, on ne vous a pas raconté ce qui s'est passé durant la messe il y a une dizaine de jours ?
- Non, pensez-vous ! On ne m'a rien raconté.
- C'est insensé !
- Bon, alors, allez-y, racontez, lâchez-moi le morceau.
- Ben non, si on ne vous l'a pas raconté...

Le prêtre était arrivé à Tres Perdices en août 1983, pour remplacer un curé robuste aux sourcils roux âgé d'une quarantaine d'années, qui n'avait pas su honorer son apostolat. Les mauvaises langues disaient alors qu'il n'avait pas été muté, contrairement à la version officielle, mais qu'il avait raccroché sa soutane pour aller se mettre à la colle avec une veuve de la ville ; quelqu'un avait même affirmé qu'il n'avait raccroché rien du tout, mais que sa hiérarchie l'avait envoyé dans une église en pleine cordillère pour le punir. Selon une autre rumeur qui n'avait jamais vraiment pris, il avait dû s'enfuir parce qu'il était impliqué dans des affaires louches. Personne n'expliquait ce que recouvraient ces « affaires louches » : ce n'était sans doute pas nécessaire. Il n'empêche que rares furent ceux qui prêtèrent foi à cette explication : tous avaient entendu parler de ses rendez-vous avec une veuve dans un salon de thé de la ville. Quoi qu'il en soit, le père Augusto bénéficiait depuis le début de l'avantage d'occuper une place pendant très longtemps occupée par la mauvaise personne. Mais il ne s'en contenta pas : d'emblée, il se comporta comme si, pour lui, la paroisse de Tres Perdices était le centre du monde.

À son arrivée, le père Augusto avait encore des cheveux et plusieurs kilos en trop – et le village n'était pas encore

raccordé au réseau électrique. Il était gros et il mangeait sans discontinuer ; au début, certains habitants le prirent un peu à la rigolade. Ce village, comme tant d'autres, était le résultat de la voie ferrée : une gare que les Anglais avaient plantée au milieu de nulle part à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui, pour cette raison même, avait attiré quelques immigrés basques et piémontais pour y installer qui une boulangerie, qui une boucherie ou une épicerie. D'abord, ils fournissaient les campagnes alentour ; avec le temps, d'autres habitants vinrent se joindre à ces pionniers et le village inaugura sa première école, son dispensaire, son bureau de poste.

À son arrivée, Tres Perdices était déjà un village de près de mille habitants qui voyait avec frayeur s'agrandir la ville au point de menacer de l'engloutir. Tres Perdices se défendait comme il pouvait : d'abord, un collectif de notables tenta de s'opposer à la construction d'une route goudronnée qui l'aurait laissé à une demi-heure du centre-ville. Ils disaient – et personne à Tres Perdices n'en doutait – qu'ils ne pouvaient rien attendre de bon d'une pareille fusion. À l'arrivée des premiers étrangers – les pauvres qui s'installèrent près de l'église du père Augusto –, certains vendirent leur maison et s'en allèrent ; d'autres s'arrangèrent pour faire le vide autour d'eux. Ce fut M. le curé qui dut leur sonner les cloches et leur rappeler que la charité chrétienne condamnait ces actes d'orgueil. Ce ne fut pas – contrairement à ce que l'on dit – l'unique raison qui valut au père Augusto la gratitude inconditionnelle des miséreux.

– Le pauvre, alors qu'il les a tellement défendus. Je suis sûr que c'est l'un d'entre eux qui a fait le coup.

– Comment ? Vous n'êtes pas encore au courant ?

## 6.

La fille qui me suçait avait un piercing dans la bouche – cela faisait mal. La fille qui me suçait ne me suçait pas systématiquement, mais elle n'avait aucun mal à trouver des raisons de le faire. Parfois, quand elle me voyait particulièrement découragé, elle me suçait parce qu'elle pensait que ça m'aiderait à me débarrasser de mes plus sombres pensées, comme quand on va une fleur à la main à la rencontre d'une fiancée à laquelle on n'est plus vraiment attaché ; parfois, quand il lui semblait me voir content et que je lui annonçais, par exemple, que j'allais l'emmener au cinéma du centre commercial de l'avenue, elle me suçait pour contribuer à ma joie ou, peut-être, pour faire en sorte que l'on n'y aille pas, pour me contredire – pour me montrer qu'elle ne se rebiffait pas seulement quand je faisais des choses qui lui déplaisaient : qu'elle n'était pas non plus disposée à m'écouter quand je lui proposais une activité qui aurait dû lui plaire. Elle me suçait aussi dans d'autres circonstances, bien sûr – quand elle avait l'impression d'être en colère contre moi et qu'elle voulait le cacher, quand elle se sentait trop supérieure et qu'elle avait besoin de s'agenouiller à mes pieds pour se rassurer, quand on s'ennuyait tellement ensemble

et qu'on se sentait si distants l'un de l'autre qu'elle s'efforçait de me montrer qu'elle n'avait nul besoin d'intimité pour me sucer : que me sucer ne signifiait pas grand-chose pour elle –, mais je ne me rappelle pas qu'elle m'ait jamais sucé pour rien, sans que je puisse y déceler un sens particulier. Comme quasiment tout ce qu'elle faisait, me sucer était une manière de m'adresser un message.

Cela donnait du piment à notre affaire. Autrement, je ne tenais pas particulièrement à ce qu'elle me suce – même si elle était convaincue du contraire –, je n'avais juste pas le courage de le lui dire. Je n'en avais pas le courage ou, peut-être, je savais que cela m'aurait obligé à lui expliquer pourquoi. Alors je la laissais me sucer : il était plus facile de la laisser croire que cela me plaisait que de le lui expliquer – au risque qu'elle ne comprenne pas ; et moi non plus.

Mais, au-delà de ces détails, j'étais impressionné par son anneau dans la bouche – sur la lèvre inférieure. Valeria était très fière de son habileté à sucer – à me sucer, en tout cas. Je veux dire : pour elle, sucer une bite n'était pas une activité anodine, contingente : pour autant que je pouvais la décoder – la décoder ? –, c'était un acte constitutif de l'image qu'elle avait d'elle-même. Elle s'était pourtant affublée de ce piercing ; elle m'étrillait, me râpait, me marquait, me malmenait la bite avec, et chaque fois que je sentais la froideur de son anneau sur mon gland – peut-être pas chaque fois, mais souvent –, je repensais à la tristesse de sa génération : une génération qui a besoin de saboter ces moments d'exaltation charnelle par le frottement d'un bout de métal.

Je savais en outre – c'était sûr – que ma bite sentait mauvais et avait très mauvais goût.

Elle était de cette génération triste qui a besoin de saboter ces moments d'harmonie charnelle par le frottement d'un bout de métal. C'était la première chose qui me venait à l'esprit lorsque je pensais à eux : un troupeau d'excités malheureux qui n'avaient jamais connu l'excitation de changer le monde, qui ne savaient rien de l'omnipotence, qui avaient appris à aimer avec modération, si peu entraînés à attendre que, même au moment du plaisir le plus convoité, ils interposaient le frottement de ce bout de métal – comme si, même dans cette transe, ils se résignaient à accepter l'imperfection de toute chose. Puis je me disais que c'était peut-être une génération plus complexe, plus sophistiquée que la nôtre ; une génération qui avait trouvé la manière de combiner plaisir et douleur : d'orchestrer l'impureté. Nous, nous croyions pouvoir obtenir des valeurs parfaites, absolues : le plaisir tout entier, sans taches. Le plaisir de déterminer le cours de l'histoire, bien sûr, ou celui de défaire ce que nos parents avaient fait, était entier, mais le plaisir qu'on attribuait au sexe ne l'était pas moins, en tant que l'expression de l'amour entre des camarades qui s'aiment pour construire ensemble un couple différent dans un monde idéal, l'homme nouveau – qui incluait d'une certaine manière la femme nouvelle. C'étaient des bêtises : la forme la plus plaisante de la bêtise, la plus bête du plaisir. Eux, ils savent en revanche que la pureté n'existe pas et ils s'efforcent de s'en débrouiller : faire que cette impureté, cette incomplétude ne soit plus une erreur mais un mode de vie. Leur astuce consiste à savoir qu'ils sont imparfaits – comme quasi tout le monde l'a toujours su. Au bout du compte, il s'avérerait que nous étions les naïfs qui avaient essayé de l'oublier : voilà le bilan. Nous étions des anges qui avaient voulu être des

dieux, nous étions tombés comme tombent les dieux : dans un bref fracas tonitruant. Certains ont survécu, mais ils sont rares. Je devrais chercher à comprendre un jour pourquoi et comment survivent les dieux. Nous n'avons pas pensé à y penser, trop certains que ce n'était pas nécessaire. Elle le savait et me suçait avec son anneau dans la bouche, m'étrillait avec ce bout de métal pour me dire de ne pas me prendre trop au sérieux. Son message était plus intelligent ; sans doute moins grandiose, mais beaucoup plus intelligent.

Elle était assez intelligente.

En plus, j'étais sûr que cet anneau ne concordait pas avec son âge : que c'était une manière – une manière de plus – d'obéir à ce précepte de sa génération qui consiste à essayer de toujours paraître plus jeune : croire que vieillir équivaut à ne plus être la seule chose à laquelle ils aspirent.

– T'as un problème, Carlos ? Tu te sens bien ?

Valeria m'a demandé si j'avais un problème, si je me sentais bien et m'a regardé d'un air inquiet. Plutôt : Valeria m'a demandé si j'avais un problème, si je me sentais bien, et elle a gesticulé de manière à me faire comprendre que cela l'inquiétait. Je l'aurais bien tuée sans y penser à deux fois, n'était que tuer quelqu'un doit être une besogne compliquée.

On tue si facilement, dans les films. On tue si facilement, dans les histoires. En ce temps-là, certains camarades parlaient de tuer comme si c'était facile, mais je les soupçonnais de n'avoir jamais tué ; moi, en tout cas, cela m'a toujours paru compliqué : un travail manuel très compliqué. Même si la balle entre vite, déchire vite, achève vite la personne sans

autre effort qu'une légère pression de l'index sur un bout de métal, le tueur est obligé de prendre un tas de décisions en un temps record : compliqué. Quoi qu'il en soit, c'étaient des bêtises : je n'allais pas tuer Valeria, je n'avais aucune raison de le faire et encore moins parce qu'elle prenait un air inquiet et me demandait si j'avais un problème.

Même s'il était clair que, entre tout ce qui m'horripilait chez elle, rien ne m'horripilait autant, rien ne m'offensait autant que sa pitié.

- T'as un problème, Carlos ? Tu te sens bien ?
- Non, rien de spécial. Comme d'habitude, rien.
- Comme d'habitude ?
- Non, rien. Je voulais dire : rien.

Elle venait le jeudi, tous les jeudis, parce que c'était le jour de *jovis*, elle me disait : le jour de jouvence. Je savais que chaque jeudi – des dizaines et des dizaines et des dizaines de jeudis –, elle attendait que je lui demande ce qu'elle faisait les autres jours de la semaine. Non pas quel genre d'activités elle avait – ça, je le savais ou, du moins, je savais ce qu'elle disait faire – : ce qu'elle espérait, c'était que je lui demande avec quel ou quels hommes elle couchait, quelles autres bites elle suçait, quelles autres bouches, si elle partageait ses nuits avec quelqu'un, si cela la rendait heureuse ou triste. Je n'ai évidemment jamais cédé à la tentation – l'humiliation ? – de lui poser la moindre question. Je ne me demandais même pas à moi-même pourquoi je continuais à la voir ou alors pourquoi elle, elle continuait à me voir.

Il m'est arrivé de penser que la raison de sa persévérance était évidente : Valeria était erronée. Erronée n'était peut-être pas le

terme : elle était trompeuse. Valeria – elle s'appelait Valeria, se présentait comme Vale – était, à première vue, une jolie fille. Rien de pire qu'une promesse non tenue : quand un examen plus approfondi vous montre que vous vous êtes trompé, que vous vous êtes fait avoir. Et même que la fille que vous avez regardée a profité depuis le début de votre confiance et de votre bonne foi pour vous duper dans les grandes largeurs. Valeria avait des narines épatées, très épatées comme un cheval qui souffle ou un cochon qui flaire une mauvaise odeur ou un vieux qui a peur : deux trous qui ne s'harmonisaient pas avec le reste de son visage, qui le gâchaient, le transformaient en une arnaque, une erreur. Après la deuxième, troisième, quatrième rencontre, Valeria devenait ces narines épatées qui détonnaient complètement avec son visage ovale, ses cheveux noirs légèrement ondulés, ses lèvres fines, son cou trop long et ses tout petits yeux enfoncés dans la chair ; Valeria était maigre, voire osseuse, et pourtant elle avait de grosses jambes presque droites, des genoux mangés par la chair, des chevilles mangées par la chair. Les chairs de Valeria semblaient mal placées, comme si elles cherchaient encore – contre toute raison – leur place dans son corps.

On ne pouvait certes pas dire de Valeria qu'elle était franchement laide : rien en elle ne suscitait l'effroi ni l'étonnement que peut provoquer la laideur ; elle produisait – peut-être encore pire – une absence de sensation, le calme plat. Cela étant, j'ai passé une drôle de soirée lorsque j'ai réalisé que sa supercherie consistait de toute évidence à revenir chaque jeudi. J'y ai réfléchi quelques minutes, puis j'ai réalisé une chose encore plus flagrante : j'étais bien pire.

Pire : si elle s'obstinait à me sucer la bite – à moi, tous les jeudis –, c'était bien qu'il y avait un truc chez elle qui clochait.

J'étais – je suis, mais plus pour longtemps – un vieux sans le moindre attrait. Ou alors un tout mince : quelque chose en moi suggérait – fallacieusement, trompeusement – que j'avais été, dans ma jeunesse, ce que l'on appelle un mec intéressant. Cela dit, même si l'on tombait dans ce panneau, il ne restait rien de ce passé : j'étais depuis longtemps un vieux sans le moindre attrait. Parfois, lorsque je me regardais dans la glace, je me demandais comment j'étais devenu ce que je voyais ; parfois, lorsque je pensais à Valeria, je l'oubliais, mais après ce moment d'inconscience de mon propre état, les raisons possibles de ses visites m'effrayaient. Peut-être était-elle mue par une forme de miséricorde : je ferai à ce vieux ce que personne ne serait prêt à lui faire, je serai la consolation de ses derniers jours. Ou la prétention de me rendre dépendant d'elle, d'avoir le contrôle sur moi – se figurait-elle peut-être – en se rendant indispensable, en faisant en sorte que j'aie besoin d'elle comme on avait rarement eu besoin d'elle ; ou l'orgueil de supposer qu'elle pouvait réussir à rendre pendant quelques minutes à mon corps diminué l'impétuosité qu'il avait dû avoir dans un passé très lointain ; ou l'intérêt à effleurer un épisode de l'histoire qui, à n'en pas douter – à en juger par ses questions incessantes –, l'attirait particulièrement, persuadée que le commerce charnel était le prix à payer pour avoir accès à un résidu de cette histoire, en l'occurrence moi ; ou la perversion pure et simple de mélanger sa chair brouillonne à une chair en voie de décomposition, pour ainsi dire fichue, ou qui sait quels souvenirs d'un père qui n'en avait pas été un, ou qui l'avait trop été, ou peut-être même l'effet prolongé d'un hasard que sa volonté défaillante

ne savait ou ne pouvait corriger. Toutes ces raisons étaient tristes.

– Que se passerait-il si je ne venais pas un jeudi ?

– Rien.

– Comment ça, rien ?

– Rien. Je t’attendrais quelques heures, puis je me dirais que tu as enfin compris.

– T’es un con.

Nous savions tous les deux que nous mentionnons : elle ne cesserait pas de venir et, moi, je ne pouvais pas me débarrasser d’elle à si bon compte. En réalité, j’étais le seul à mentir : un jour, elle cesserait de venir, certainement sans crier gare, et ses raisons seraient évidentes. En attendant, je préférais oublier que j’avais essayé de comprendre pourquoi elle continuait de venir et je feignais – à mes propres yeux, je feignais – vouloir l’ignorer. Toute réponse me rabaisait plus que je n’étais prêt à le supporter. C’est le problème, avec les réponses.

– Vous étiez vraiment prêts à faire n’importe quoi pour gagner ?

– Que veux-tu dire par n’importe quoi ?

– Je sais pas, n’importe quoi : tuer quelqu’un, par exemple.

– Écoute, pour commencer, il n’était pas question de « gagner », comme tu dis. Il ne s’agissait ni de gagner ni de perdre, voilà une idée totalement contemporaine, étrangère à cette époque-là. Il ne s’agissait pas de gagner : ce qu’on voulait, c’était changer le monde.

– Mais pour ça, vous deviez gagner.

– Je te dis que la question n’était pas de gagner. Si tu ne t’enlèves pas cette manière de penser de la tête, tu n’y

comprendras jamais rien. Et puis d'abord, est-ce que tu tiens vraiment à comprendre ?

- Bien sûr, pourquoi je te le demanderais, sinon ?
- J'en sais rien. J'entrevois plusieurs raisons à ça, mais je ne pense pas que ça vaille la peine d'en parler.

Nos discussions portaient sur un sujet récurrent et se déroulaient selon le même schéma : elle me posait des questions sur le militantisme des années soixante-dix – « sur cette histoire idiote que vous vous obstinez à faire passer pour héroïque » – et je ne lui répondais pas grand-chose, trois fois rien. Ses questions dénotaient à la fois de la curiosité et du mépris, comme si son intérêt pour cette histoire consistait à trouver des raisons de démontrer que cela avait été profondément idiot. Le pire, c'était qu'elle m'obligeait à me mettre sur la défensive et je finissais par revendiquer des méthodes et des actes que j'aurais condamnés face à n'importe qui d'autre – en tout cas face à moi-même, c'est certain.

- Non, ça n'en vaut pas la peine, c'est sûr. Je t'ai demandé si vous étiez prêts à faire n'importe quoi, disons pour changer le monde.

- Comme quoi ?
- Je te l'ai déjà dit : tuer quelqu'un, par exemple.
- Ah oui, tuer. C'est une obsession. On dirait que tout ce qui t'intéresse, c'est de savoir si on était prêts à tuer.
- Parce que tu trouves que c'était un détail ?
- Non, c'est juste que c'est hors sujet. Tuer n'était pas une fin en soi ; c'était éventuellement un moyen.
- Mais un moyen accepté.

– Oui, mais sans joie, je ne sais pas comment te l’expliquer : c’était un passage obligé, sûrement le plus pesant de tous. Personne ne voulait tuer qui que ce soit, il ne s’agissait pas de ça ; parfois on n’avait pas le choix, on acceptait de le faire. J’ai connu des gens qui avaient plus peur de tuer que de se faire tuer.

– Ah, c’étaient de vrais héros, ceux-là.

Quand on abordait ces sujets, Vale ne me regardait pas : elle examinait ses ongles de manière appuyée, comme pour me faire bien remarquer qu’elle ne voulait pas me regarder. Il me semblait la comprendre et ce que je comprenais m’attristait : moi aussi, j’avais été d’une certaine manière – de cette même manière – un jeune rebelle, mais ma rébellion allait bien au-delà de me regarder les ongles en me payant la tête d’un vieux. Peut-être que tout ne tient qu’à ça : le paradigme d’une époque et, par conséquent, le type de rébellion qu’il permet ou génère. Moi, à cette époque, je n’avais pas envie de me moquer des vieux : je voulais défaire tout ce qui avait été fait, réinventer un monde nouveau. Ça doit être dur, pour ces gamins, de ne trouver d’autre issue que le sarcasme.

– Si je comprends, vous tuiez sans le vouloir, par sens du sacrifice, mais les autres, en face, vous tuaient par pure méchanceté. Quand vous tuiez, vous étiez des héros ; quand vous mourriez aussi, alors que ceux qui vous tuaient étaient l’incarnation du mal. Tu n’y as jamais réfléchi ?

– Réfléchi à quoi ?

– À ce que je suis en train de te dire.

– T’es en train de me dire quelque chose ? Tu ne serais pas plutôt en train de te délecter de l’idée que tu peux faire marcher un vieux con ?

– Ah, Carlos. Tu penses que je serais ici, avec toi, si je te prenais pour un vieux con ?

– Permets-moi de ne pas répondre à cette provocation.

– Fais comme tu veux, mais pourrais-tu répondre à ma question.

– Tu m’as posé une question ?

Ce n’étaient pas des discussions : c’étaient des parties d’escrime – avec des sabres rouillés. Peut-être Valeria avait-elle raison – nous présumions que nos morts étaient très différentes des leurs –, mais je n’avais aucune envie de le lui dire. Elle, si.

– Voyons : vous, quand vous mourriez, vous étiez en train de donner votre vie pour la révolution et, si je ne m’abuse, selon Che Guevara, il n’est pas de meilleur homme que celui qui donne sa vie pour la cause. Ça, c’est la base. Mais je suis intriguée par l’idée que tuer puisse aussi être un sacrifice. Pour vous, tout était sacrifice, alors ?

– Non, je n’ai jamais dit ça.

Et je n’ai pas précisé que la citation n’était pas de Guevara mais de saint Jean, lequel n’avait pas de cause mais des amis.

– Il me semble que oui. Ça me paraît évident.

J’ai préféré ne pas lui dire que le plus difficile, ce n’était pas de donner sa vie pour la révolution – ou plutôt : mettre sa vie au service de la révolution – ; le plus dur, c’était de constater que cette révolution pour laquelle nous voulions donner notre vie, ce n’était pas des drapeaux marchant au vent ni des gorges criant par milliers, ni même le combat héroïque de vieux fusils contre des mitrailleuses dans la jungle, mais toutes ces heures d’ennui et de réunions, ces

attentes crispées, interminables, la monotonie de ces contrôles et de ces démarches innombrables, de temps en temps, très rarement, nous nous livrions à une activité qui ressemblait un bref instant à cette révolution que nous avions lue, rêvée, choisie pour lui offrir nos vies.

– Le problème, c'est que tu es aveuglée par la mort. Ce que tu ne piges pas, c'est que le plus important, pour nous, c'était la vie, la mienne, la nôtre, celle de millions de gens. Ces vies étaient si importantes qu'on était prêts à les sacrifier pour leur rendre leur vraie valeur. Tu comprends ça ? En plus on était des gens très joyeux, très attachés à la vie. Ne va pas nous imaginer comme une bande de suicidaires obsédés par la mort. Au contraire : on était des bons vivants, on profitait de la vie, avec une intensité que tu ne peux pas comprendre. Tu ne sais pas ce que c'était de vivre avec ces idéaux, ces espoirs : tu ne le sauras jamais, tu n'as aucune chance de rien connaître de vaguement similaire. Voilà le problème. Je te l'ai déjà dit à plusieurs reprises : ce que tu n'arrives pas à comprendre, c'est l'excitation de penser que tu es sur le point de changer le monde. C'est là toute la différence.

– Oui, bien sûr, d'ailleurs il n'y a qu'à voir comment vous avez changé le monde.

– Ce que tu peux être con. On sait bien que non, mais je te répète que la question n'était pas de gagner ou de perdre. Bien sûr qu'on voulait gagner, mais l'essentiel, c'était de savoir qu'on faisait ce qu'on s'était proposé, qu'on était cohérents avec nos idées jusqu'aux ultimes conséquences.

– Donc, c'était une sorte d'ego trip où l'essentiel, c'était d'être cohérents avec vous-mêmes ? Et tout le baratin sur l'homme nouveau changer le monde construire le socialisme

étaient des effets collatéraux de cette quête narcissique de la cohérence personnelle ?

Parfois, quand la discussion s'enflammait, sa voix montait dans les aigus : insupportable.

– Tu te rends compte du degré de connerie de ce que tu dis ?

– Non, honnêtement, non. Avoue plutôt que t'es à court d'arguments.

Disait-elle et soulignait-elle : elle cessait de regarder ses ongles et levait la tête d'un air de triomphe invraisemblable : la tête, les narines offertes au vent inexistant – au vent d'une histoire qui avait cessé de souffler, disons : au calme plat.

Comment expliquer ces choses à quelqu'un qui n'était même pas né à cette époque et qui, à tous points de vue, était un produit de la culture générée par cette défaite ? Comment lui faire comprendre – lui faire comprendre – ce que moi-même je ne comprenais pas bien ? Toute mon incompréhension, mes embarras, mes ruptures vis-à-vis des idées que j'avais défendues en ces années-là participaient d'une disposition affective : je pouvais en discuter avec les personnes concernées – à commencer par moi-même. Nous aussi, nous nous moquions de ces histoires, mais nous en moquer entre nous, qui avons le droit de le faire – parce que ces histoires étaient les nôtres –, cela ne revenait pas au même que de supporter les quolibets d'un parfait étranger. Les railleries extérieures étaient aussi agaçantes que révélatrices : ces discussions avec Valeria m'obligeaient à chercher des explications qui me semblaient a priori superflues, sur des questions que j'estimais encore aller de soi : cela m'ouvrait les yeux sur le fait que j'étais dans un système de convictions là où je croyais n'avoir que des doutes. Ces

discussions avec Valeria me révélaiient que moi, le plus critique des camarades de l'époque – des résidus de l'époque –, j'étais encore l'un d'entre eux – et cela me terrifiait. Vale – les discussions avec elle – me remettait en quelque sorte à ma place.

– Oui, tu me l'as déjà dit mille fois : gagner ou perdre n'était pas ce qui comptait. Mais il se trouve que vous avez perdu. Tu n'as pas envie de te venger ?

– Ce n'est pas non plus que nous ayons perdu. C'est le pays qui a perdu, disons nous tous. Comment ferait un pays pour se venger ?

– Dis pas n'importe quoi, Carlos. C'est vous qui avez perdu, laisse le pays en dehors de ça. Vous avez perdu comme à la guerre, pour le dire autrement. T'es tellement foutu, tellement vaincu que tu n'as même plus le cœur à te venger ?

Mais je crois que ça m'excitait de la voir si virulente, si sûre d'elle. J'aimais – avant tout – qu'elle soit capable d'affirmations aussi tranchées, d'une dureté aussi invraisemblable. Je n'en étais plus capable, quant à moi : j'avais beaucoup pratiqué cela et je l'avais payé trop cher. J'ai essayé de lui expliquer que le problème n'était pas seulement la défaite : c'était, avant tout, la disparition des idées pour lesquelles on se battait. Qu'à présent, ceux qui glorifient ces années-là veulent en recycler les idées et les revendre transformées en postulats généraux – la justice, l'égalité, la démocratie, les fameux droits de l'homme –, alors que nous, nous ne nous battions pas pour cela : nous nous battions parce que nous étions convaincus que le socialisme – la disparition des riches, le pouvoir aux ouvriers, tout pour tous – avait juste besoin d'un petit coup de pouce pour s'imposer, que c'était une question de jours,

## À QUI DE DROIT

tout au plus de quelques années. Nous étions convaincus de voir poindre l'aube : il faisait nuit et nous nous badigeonnions les bras de crème solaire.

Ensuite, nous avons perdu : notre défaite avait été spectaculaire. Le combat n'avait pas continué autrement, sur d'autres fronts, d'autres horizons : il n'y avait plus de bataille, le socialisme était une erreur historique, le futur était un désert. Nous nous étions tellement trompés que nous avons définitivement renoncé aux affirmations absolues. C'est pourquoi, les premières fois que j'ai entendu Valeria me jeter son assurance à la figure – son assurance à me contredire, à me donner l'impression d'être un vieux croûton complètement à côté de la plaque –, j'ai découvert qu'il existait déjà un modèle de substitution : que nous n'étions plus les derniers convaincus, qu'il y en avait d'autres, convaincus de quelque chose de radicalement différent. J'ai voulu savoir de quoi. Puis je me suis dit que cela m'était égal.

– Carlos, pour la cinq-centième fois je te demande : t'es tellement foutu, tellement vaincu que tu n'as même plus le cœur à te venger ?



## 7.

Si je suis arrivé en retard, ce jour-là, ce n'est peut-être pas pour avoir traîné sans le faire exprès. J'ai peut-être temporisé – étiré, perdu, ignoré le temps, temporisé – pour rater ce rendez-vous. Peut-être, mais je n'en suis pas sûr.

Je me demandais si ce serait comme autrefois : si la peur serait la même. J'essayais de me rappeler comment elle était à l'époque : cette manière de marcher le long d'une rue dans un état de tension extrême, en sachant que la moindre distraction pouvait nous être fatale : une peur de cette sorte. J'essayais de me rappeler comment je me débrouillais pour vivre une vie si radicalement différente de celle que tout le monde considérerait comme normale – de celle que, moi-même, je considérerais à présent comme normale –, sans cette sensation ; convaincu que c'était la manière ordinaire de vivre. Je veux dire : une vie où on risquait de mourir chaque jour, où chaque décision pouvait nous coûter la vie, dix ans de prison ou notre avenir, où chaque décision était proprement décisive, où nos actes devaient changer la vie de millions de gens, où l'histoire dépendait de nos actes, où tous les jours nos amis, femme, proches pouvaient mourir,

où en deux minutes tout pouvait basculer. J'essayais de me rappeler comment c'était de sortir de chez moi le matin en passant en revue mon programme de la journée et de me rendre à cet arrêt du 203 où j'avais rendez-vous, où je devais juste me poster à côté d'une femme que je ne connaissais pas, qui aurait le journal *La Crónica* du soir coincé sous le bras, me demanderait une *Particulares* et, quand je lui dirais que je n'avais pas de cigarettes de cette marque, mais que je pouvais lui offrir une blonde, elle me dirait qu'elle ne fumait pas de blondes. Alors, quand je lui dirais qu'elle ne perdait rien à essayer, elle me donnerait une adresse, juste ça – un nom de rue, un numéro à trois ou quatre chiffres – où mon groupe devait poser une petite bombe – rien de bien méchant, rien qui risquait de blesser quelqu'un, un acte de présence, une manière de dire nous sommes encore en vie – durant la nuit du lendemain. Et j'essayais de me rappeler l'effet que cela faisait de savoir que peut-être, à l'arrêt du 203, il y aurait non pas une femme à m'attendre pour me taper une cigarette, mais des militaires ou des policiers en civil, embusqués pour m'attraper s'ils pouvaient ou, le cas échéant, pour me cribler le corps de balles. Bref, j'essayais de me rappeler l'effet que cela faisait de savoir qu'à tout moment, à n'importe quel coin de rue, on pouvait tomber sur des gens qui nous guettaient pour nous arrêter s'ils pouvaient ou, le cas échéant, nous trouer la peau ; l'effet que cela faisait de marcher dans la rue en épiant chaque piéton, chaque voiture, chaque geste en quête d'un signe d'alerte. J'essayais de me rappeler l'effet que cela faisait de regarder le monde comme un système d'indices à déchiffrer pour rester en vie : un monde grouillant de signes, où le moindre mouvement inattendu à un tournant de rue pouvait signifier la mort ou la vie selon qu'on le remarque ou pas. En

somme, j'essayais de me rappeler l'effet que cela produisait de savoir que le danger de mort était toujours là, omniprésent, menaçant. Ou de savoir en tout cas que ceux qui faisaient la même chose que moi tombaient comme des mouches, jour après jour : qu'ils perdaient – comme nous disions alors pour éviter un terme plus précis : qu'ils perdaient. Ils n'étaient ni arrêtés ni tués : ils perdaient. Car, en général, nous ne disposions pas non plus d'informations précises, et c'est pourquoi j'essayais aussi de me rappeler à quoi ressemblait la peur alors que nous ne savions pas encore ce qui pouvait nous arriver si on nous arrêtait, que nous n'avions pas encore eu vent de toutes ces histoires de torture et d'avions et de corps jetés dans le fleuve et de corps dynamités et de corps perdus disparus : corps sans destination connue, peut-être morts, peut-être seulement retenus. J'essayais de me rappeler, dis-je, à quoi ressemblait la peur quand on ne savait pas encore de quoi on avait peur. J'essayais même de me rappeler cette ignorance, tout en sachant – en me rappelant – que cela ne nous faisait pas penser la mort comme plus lointaine, plus absente ; j'essayais de me rappeler comment c'était, alors, de vivre avec la mort si présente, et surtout je me demandais si cette peur-là était pareille à celle-ci : vivre avec la mort si présente, si imminente, si certaine. Il me semblait que non, évidemment que non : la mort était alors une menace largement répandue qui incluait l'espoir de l'éviter – contrairement à maintenant. En plus, à cette époque, on avait accepté l'éventualité de mourir et décidé que cela en valait la peine eu égard à la possibilité de ce futur tellement plus parfait ; cette décision rehaussait cette mort possible tout en lui conférant un caractère provisoire, toujours révocable : illusion selon laquelle, puisqu'on avait choisi cette voie, on pouvait tout aussi bien l'abandonner.

## À QUI DE DROIT

Alors qu'à présent, cette mort certaine, prévue, me tombe dessus sans raison, pour rien, sans causes ni effets, comme un coup de dés écornés, comme un destin de caricature.

Mon corps s'était transformé en menace. Mais je n'accepterais pas qu'il me fasse du chantage, qu'il me retienne en otage.

- Je crois qu'il serait préférable que je communique les détails à un proche, à quelqu'un de votre entourage.

- Je n'ai personne.

- Et comment allons-nous faire pour le traitement ? Je vous l'ai dit : il n'est pas curatif, il peut simplement pallier un peu les...

- Il n'y aura pas de traitement, docteur, je vous le répète : aucun traitement. Ça n'a pas de sens.

- Ce n'est pas à vous d'en décider. Je suis obligé de vous soigner.

- C'est votre problème.

- Écoutez, je comprends que vous soyez ébranlé par la nouvelle, mais parlons sérieusement.

- Je n'ai jamais parlé aussi sérieusement.

- Vous n'êtes pas en mesure de prendre une décision pareille.

- Vous en êtes sûr ?

- Vous êtes très ébranlé, je vous comprends. Je vais en parler à quelqu'un.

- Ah, oui ? À qui ?

Curieusement, l'odeur s'était atténuée, parfois même elle disparaissait.

## 8.

– Oui, mais imagine que tu aies eu une mort à...

M'a-t-il dit avant de se taire brusquement : de se raviser. J'ai fait comme si de rien n'était et je suppose qu'il m'en a su gré. Mais il n'a pas pu empêcher le rouge de teinter ses joues.

– Je veux dire, eh bien, tu es un homme très raisonnable. Mais imagine quelqu'un qui serait hanté par l'idée de se venger ou...

Nous avons parlé de la vengeance à plusieurs reprises. En vérité : nous avons parlé de l'absence de vengeance. Moi, bien sûr, j'avais des arguments à revendre : mes arguments ont généralement l'air valables ; j'arrive même à me laisser convaincre par certains. Ce n'est pas fréquent, mais tout de même. Et cela me fait toujours bizarre de dire quelque chose en ayant le sentiment que je pourrais y croire. Cela me met en joie et me dérange à la fois : je peine beaucoup plus à pousser un raisonnement auquel je pourrais souscrire car alors je lui dois en quelque sorte le respect.

Juanjo me disait que ne pas avoir cherché à venger les crimes de la dictature – ne pas avoir visé une vengeance individuelle, en tout cas, comme s'il pouvait en exister d'une autre sorte

dans pareilles circonstances – était une preuve de notre maturité, de notre évolution démocratique, de la manière dont nous avons résolument abandonné certaines aberrations – a-t-il employé le terme aberrations ? – des années soixante-dix. Je ne sais plus si je lui ai demandé s’il me prenait pour un journaliste d’une chaîne câblée sous tutelle de son ministère ou pour un idiot ; je ne lui ai peut-être pas posé la question, mais j’ai dû y songer : il me servait le discours le plus bateau, le plus officiel, le plus prêt à l’emploi qui soit, et il me semblait qu’une conversation entre nous méritait mieux. Je le lui ai dit : je me souviens de lui avoir dit qu’une discussion entre nous méritait mieux que des phrases toutes faites et Juanjo ne s’est même pas vexé : il m’a dit que j’avais peut-être raison mais que nous n’avions pas poussé – il a dit nous n’avons pas poussé, une de ces premières personnes du pluriel censées nous rapprocher, mais toujours un peu floues – pas poussé très loin notre réflexion. Que nous ne savions peut-être pas pourquoi et que les raisons étaient sans doute si nombreuses qu’on recourait commodément aux phrases toutes faites étaient bien commodes. Je lui ai dit qu’une fois de plus il abusait de la première personne du pluriel, mais que cela ne m’étonnait guère : c’était une déformation professionnelle de politicard démocrate. Que la vengeance – l’absence de vengeance – pour les crimes des militaires dans les années soixante-dix était un cas de figure où il n’y avait clairement pas de place pour le pluriel, car ce qui nous étonnait, ce n’était pas l’absence d’un groupe – un nous quelconque – qui se serait lancé dans la vengeance ; le plus bizarre, c’était que, parmi les milliers d’endeuillés, des hommes et des femmes si radicalement différents les uns des autres, semblables par la seule perte d’un fils, un frère, une mère, aucun n’ait décidé dans son coin, sans se concerter avec les

autres, de tenter une vengeance personnelle. Juanjo a tenté une revanche modérée.

– Je suis presque étonné d’entendre une analyse aussi grossière de ta bouche, Carlos. Quand une foule de gens adoptent une conduite similaire, même s’ils ne se pensent pas comme un groupe, aux yeux d’un observateur, ils constituent un nous qui doit être analysé comme tel.

– Tu vas m’infliger de la sociologie de manuel de développement personnel pour progressistes déprimés ?

Lui ai-je dit, tout en pensant qu’il avait un peu raison. Puis je me suis dit que « un peu raison » était un drôle de concept, mais j’ai essayé de ne pas m’engager dans cette voie sans issue et me suis souvenu d’une histoire que j’avais lue deux ou trois jours plus tôt, à propos d’un curé allemand qui se trouvait à Hiroshima au moment de la bombe.

– C’était un jésuite, il raconte que ce qui l’a étonné le plus, c’était de voir des centaines de personnes grièvement blessées entassées dans un parc : aucune ne pleurait, aucune ne criait, aucune ne se plaignait. Ce qu’il ne comprenait pas, c’était le silence de ces hommes et de ces femmes qui attendaient la mort. Les Occidentaux ne feraient jamais ça, disait le curé ; les Occidentaux ne se taisent pas, ils se plaignent.

Lui ai-je dit, et que si c’était vrai, nous autres, Argentins, étions le summum de l’Occident : on ne fait que se plaindre, on doit toujours trouver quelqu’un sur qui rejeter la faute de tout et de n’importe quoi, or la vengeance est la manière la plus extrême de rejeter la faute sur autrui : être si persuadé de la faute d’autrui qu’il devient nécessaire de la lui faire payer. Que j’étais donc d’autant plus étonné qu’il n’y ait pas eu de vengeances, puis je lui ai demandé s’il avait une explication à cette conduite collective – au-delà des phrases toutes faites –,

et il m'a dit que la plus convaincante selon lui était que la peur ou la lassitude ou la déception devant les résultats de la violence avaient dû être un puissant antidote : qu'après avoir vu le désastre provoqué par la voie de la violence dans les années soixante-dix, il ne serait venu à l'idée de personne de prendre une arme pour aller se venger. Je lui ai dit que ceux qui ne s'étaient pas vengés n'étaient pas nécessairement ceux qui avaient participé à cette politique de la violence et qu'il était en train de mettre trop de gens dans ce même sac du nous. Alors Juanjo m'a dit que oui, il fallait distinguer au moins deux catégories.

– Il faudrait tout d'abord distinguer deux grandes catégories de vengeurs possibles. Tout d'abord les endeuillés, les proches des morts : ce sont eux qui ont introduit l'idée de victime au cœur de la scène politique argentine.

– Oui, ceux qui ont fait en sorte que, depuis quelques décennies, si tu n'as pas la caution d'un mort, tu ne peux pas te faire entendre, tes revendications ne sont pas jugées légitimes. On dirait que si tu n'as pas un mort, tu ne peux même pas descendre dans la rue. N'importe quel mort fait l'affaire, des filles de province assassinées par les fils à papa jusqu'aux racailles butées par les flics en passant par les grévistes tués, les journalistes brûlés, les fils à papa enlevés, absolument tous. Le mort est la grande cocarde actuelle : le label de qualité, le sceau qui vous accrédite.

– Voilà une manière bien glauque d'envisager la situation, comme à ton habitude. Tu pourrais aussi considérer qu'on a eu du mal, mais qu'enfin la société argentine s'est décidée à ne pas permettre qu'on nous tue impunément.

– C'est un autre débat, Juan, et il me semble que si on l'amorce, ça va très mal finir. Quoi qu'il en soit, cette puissance

des morts est le résultat de la politique des droits de l'homme, des endeuillés. L'idée d'être légitimé par le statut de victime était si efficace qu'ils ne pouvaient pas se permettre de l'anéantir en tuant un bourreau, en le transformant en victime à son tour. Je veux dire : en le légitimant. Voilà le hic : si tu tués un bourreau, tu perds ta condition de victime, tu deviens bourreau à ton tour. Être victime est bien plus rentable.

Juanjo me regardait et je n'ai pas pu résister :

– Pour être quelqu'un, dans ce pays, il faut mourir avant quarante ans, Juan. Les seuls qui comptent, ici, ce sont les morts.

Juanjo détourna les yeux et sourit comme s'il balayait avec dédain la blague rebattue d'un gamin incorrigible. Ensuite il a adopté un ton faussement serein pour m'expliquer que ce que je lui avais dit sur la légitimité des victimes pouvait aussi s'appliquer à des groupes, des conduites générales.

– Mais il pourrait toujours y avoir un individu qui...

M'a dit Juanjo, et cela m'a amusé : l'idée selon laquelle la réponse pouvait être non pas collective mais individuelle, je venais de la lui fournir cinq minutes plus tôt. Je suppose que cela me plaisait – quelquefois – dans nos discussions : malgré le fossé entre nous, il arrivait que nos arguments se recourent. D'autres fois, je détestais que cela se produise.

– Ensuite, il y a un second groupe, disons, même si cela reste un peu schématique : celui des camarades, des militants de l'époque qui auraient pu décider de venger leurs morts pour une raison quelconque, pour des liens familiaux ou même pour payer la faute d'en avoir réchappé, d'être toujours en vie.

A dit Juanjo, puis il a effectué un étrange mouvement du cou avant de me fixer. Je lui ai rétorqué qu'à plus forte raison

ce groupe pouvait regretter d'avoir eu recours aux armes, mais qu'il y avait aussi une question d'orgueil.

– Imagine que tu te venges. Que tu retrouves un tortionnaire qui a réglé son compte à un camarade que tu aimais et que tu l'attendes derrière un arbre devant chez lui pour vider ton chargeur sur lui. Ok. Qu'est-ce que tu auras accompli ? Rien, un geste de désespoir. Et même un hommage, dirais-je : vingt, trente ans après, tu dis à cet ami que ce qu'il a fait a tant compté pour toi que tu risques ta vie, tout ce que tu as, pour t'élever d'une certaine manière à sa hauteur. C'est humiliant, Juan, c'est très humiliant. Et ne parlons pas de l'humiliation supplémentaire, du corollaire piteux : quand ce type a tué ton camarade, c'était parce que lui comme toi comme nous tous, on luttait pour changer le pays, pour construire un pays nouveau. Le type t'a écrasé, mais pas seulement : il t'a aussi privé de cause. Et alors, tu seras assez minable pour aller lui tirer une balle comme pour lui dire, écoute, sale fils de pute, tu m'as écrasé, tu m'as tellement écrasé que la seule chose qui me reste à la place de tout ce que je voulais, de ce que vous m'avez enlevé, c'est de te faire exploser la cervelle ? Et tu seras donc passé de vouloir construire un monde nouveau à essayer de tuer un salaud ? C'est vraiment humiliant, Juan, c'est revenir indéfiniment à la défaite.

Lui ai-je dit cette fois-là, presque en hurlant, surpris par ma fougue : ce n'était pas mon genre de m'emporter. Et Juanjo le savait, il a souri et m'a dit d'une voix toute douce que si je poussais cette logique jusqu'au bout, arrêter et juger ceux qui avaient assassiné était tout aussi minable, une forme de vengeance non pas personnelle mais sociale.

– Eh bien, dans ce cas, il ne s'agit pas de vengeance mais de rétablissement de l'ordre juridique, ce qui est une tout autre affaire.

## À QUI DE DROIT

– Ah bon ?

M'a dit Juanjo cette fois-là ou une autre. On avait eu cette même discussion à plusieurs reprises. Mais c'est seulement maintenant que je m'aperçois, et je n'en reviens pas, que j'avais toujours réussi à en parler de manière abstraite : sans toucher un mot de l'histoire d'Estela, sans me laisser toucher par elle.



## 9.

- Tu veux que je te raconte ce qui m'est vraiment arrivé ?
- Non.
- Non ?
- Non. Je crois que je ne le supporterais pas.
- Ne te fous pas de ma gueule, mon chou.

À quoi bon ? Pour qu'elle me raconte une histoire d'héroïcides et de martyrs comme celles qui nous enflammaient en ce temps-là, comme celles qui ont attiré nombre d'entre nous sur ce chemin, comme celles qui servent encore à imprégner cette époque d'une odeur de sainteté ? Pour qu'elle me montre qu'elle, au moins, elle avait été à la hauteur de ce paradigme messiano-guévariste, de l'homme nouveau qui se sacrifie pour l'avenir de son peuple, qui donne tout, qui va au-devant de la mort, satisfait d'avoir pu agir de la manière la plus admirable – quand moi, je n'avais pas pu, j'avais détalé, trahi l'idée de moi-même et tous nos pactes avec ? Pour mettre encore plus à nu la bassesse de ma conduite – de ma survie ? Ou pour qu'au contraire Estela soit obligée de s'humilier en me racontant comment elle s'était éloignée du modèle pour céder aux pressions effroyables, à l'irruption de l'inimaginable,

transformant soudain en bêtises toutes ses prévisions sur elle-même ? Pour qu'elle doive se rabaisser à se souvenir comment la peur ou la douleur ou la peur de la douleur en avaient fini avec son espoir d'être autre ? Pour qu'elle se rabaisse en se remémorant les détails insaisissables – si rigoureusement, si savamment insaisissables – de chacune des petites barbaries qui avaient fini par briser sa résistance, afin qu'elle puisse justifier, en me l'exposant, ce qu'elle avait fait ou pas ? Pour qu'elle me raconte comment, même dans ces moments de vulnérabilité extrême et de dégradation ultime, même au milieu des cris et des convulsions et des déchirures, même en plein cœur de l'enfer, elle n'avait jamais cessé de penser à moi, de s'inquiéter pour les souffrances que je pouvais être en train d'endurer ? Pour qu'elle puisse me demander à son tour ce que j'avais fait pendant ce temps-là ? Ou pour qu'elle soit obligée de se lancer dans un triste récit de la mort en tant que formalité administrative sans le moindre relief, monotone, banale ? Pour qu'elle soit obligée de me dire que mourir pour la patrie pouvait être aussi minable que de survivre sans elle ?

– Non, ne me dis rien.

Nous discutons depuis des années, mais c'était la première fois qu'elle proposait de me narrer cet épisode de son histoire. Nos dialogues, légèrement embarrassés, avaient souvent la lourdeur d'une obligation. Ils devinrent plus fréquents – plus fluides – après que le Mal nous eut rapprochés, après que je me fus résigné à enquêter sur son sort. Je commençais tout juste mes recherches, je n'étais pas encore prêt à écouter son récit, mais je m'efforçais de plus en plus souvent de lui répondre aimablement, affectueusement, sans laisser transparaître dans mon intonation la pitié, la colère ou le désespoir que ne manquaient jamais de provoquer chez moi nos échanges. Je ne sais

pas si mes efforts étaient couronnés de succès ; je crains que non. En général, elle me regardait d'un air étonné : de toute évidence, elle ne me reconnaissait pas vraiment, elle ne parvenait pas à s'habituer à moi. C'était logique : j'avais beaucoup changé au cours de ces trente années sans nous voir. Elle, elle n'avait pas changé d'un iota.

C'était horrible, qu'elle n'ait pas changé d'un iota.

Vous êtes restés jeunes. Vous êtes tous restés jeunes : jeunes à jamais. Plus que jeunes : adolescents, quasiment des fillettes et des garçonnets qui essayaient de se vieillir en se laissant pousser un semblant de barbe, en se maquillant les yeux. Ils y arrivaient : nous avions l'impression d'y parvenir, nous avions l'impression d'être des hommes et des femmes de la patrie, des hommes et des femmes capables de prendre les plus grandes décisions pouvant être prises par un homme ou une femme. Et nous les prenions. Mais maintenant, en voyant leurs photos, j'avais de plus en plus l'impression d'être leur père – ou leur grand-père, un tonton Blagueur, un Monsieur Je-sais-tout –, plombé par l'erreur, la vulgarité d'avoir vieilli alors que vous aviez su conserver votre jeunesse, votre éclat, vos corps décidés.

Ce fut un des prix – des nombreux prix – à payer pour ne pas avoir fait comme vous : pour ne pas être allé au-devant de la mort la tête plus ou moins haute, pour ne pas m'être construit une mort mémorable. Moi, le vieux, celui qui n'a pas su, celui qui a vécu tant d'années en témoin de la dégradation inévitable que vous avez pourtant évitée, et qui savait à présent que ses jours – comme ont dit – étaient comptés. À qui il ne restait plus beaucoup voire plus du tout de temps avant

de mourir dans un lit triste, sans le moindre éclat, dénué de sens comme n'importe quel idiot : nul n'écrit un poème sur ma mort d'hôpital, nul ne brandirait dans la rue une photo de mes vingt ans, nul ne dirait ni ne clamerait que cela n'avait pas été vain.

Alors que vous – alors que toi, Estela –, vous avez fait de votre vie une histoire dotée de sens : l'histoire d'une bonne mort. Vous vous êtes imposés au souvenir sous une forme propre, vous vous êtes inscrits dans les mémoires sous une forme inévitable : vous avez obligé des millions de compatriotes indolents à se souvenir de vous comme les meilleurs, ceux qui avaient osé. Des imbéciles, ces millions de compatriotes indolents qui parlent de votre dévouement et de votre sacrifice et de votre mort et qui, jamais ô grand jamais, ne s'attarderont à analyser pourquoi vous êtes morts, ce que vous vouliez. Ni à se demander si eux – qui parlent de votre dévouement et de votre sacrifice et de votre mort – approuveraient ces objectifs : oui, au-delà de leur ébahissement benêt devant l'idée que des gens soient prêts à mourir pour des idées, ces mêmes idées – celles des dévoués sacrifiés morts – leur sont étrangères, familières, intéressantes, détestables. Seulement voilà : ces morts sont jeunes, ils ont donné des années et des années de leurs vies écourtées bien avant l'heure et cela les impressionne : ils leur reconnaissent – leur envie ? – la générosité inhérente à cette sorte de mort, comme je les envie d'avoir su éviter la lente marche vers nulle part, cette vie riquiqui.

- Tu n'imagines pas l'effet que ça me fait de te voir, Estela.
- Comment ça, mon chou ?
- Tu ne l'imagines pas, je ne peux pas te l'expliquer.

Quand nous étions jeunes – quand nous étions tous les deux jeunes en même temps –, Estela avait un corps osseux, avec des arêtes, et j'aimais le toucher car il ne répondait pas aux stéréotypes de la féminité que sont la graisse, les rondeurs molles, l'hospitalité de chansonnette ringarde. Son corps n'a jamais été un refuge ; il était, pour nous deux, bien que pour des raisons différentes, un défi. Pour moi, parce qu'il ne serait évidemment jamais à moi ; pour elle, parce qu'on avait l'impression qu'il ne serait jamais à elle. Estela était grande et large d'épaules, avec de grandes mains, et elle avait réussi à faire de sa taille sa faiblesse. Estela portait son corps avec précaution, comme si elle le protégeait, comme si tant de corps la rendait particulièrement vulnérable : comme si elle avait trop de surface à défendre des coups que personne ne voulait lui porter – que personne ne voulait lui porter encore.

Ensuite, quelqu'un a voulu : je suppose que quelqu'un a voulu et y est parvenu. Et j'ai dû me résigner au souvenir abâtardi de son corps comme réceptacle de ces coups, de ces attaques indicibles. Me rappeler sa chair, ses replis désirés comme les scènes du malheur le plus extrême, les territoires du désastre : mains de l'ennemi brisant ce qui devait être préservé, caressé, ta force transformée en faiblesse, Estela, tes sensations, en panique. Je tâchais à grand-peine de lui rappeler d'autres moments. Et je n'ai jamais pu le voir durant nos conversations. J'avais besoin de le voir : je voulais savoir – savoir pour de bon et non pas forcer quelques souvenirs aussi distanciés qu'un film – à quoi avait ressemblé le bonheur avec ce corps : ces bonheurs qui m'avaient attaché à elle pour toujours et que je ne retrouvais pas. Je tâchais de me rappeler certains moments, je parvenais à la voir dans une assemblée à

l'université en train de rire des peurs de ces putain d'enfants gâtés – elle disait « de ces putain d'enfants gâtés » –, au restaurant avec des amis en train de manger des raviolis avec la voracité de ceux qui ne veulent rien laisser pour le lendemain, en train de marcher dans la rue, parfois même me tenant la main, dans une image si stéréotypée qu'elle n'a probablement jamais existé, mais pas ébouriffée au-dessus de moi en train de hurler pendant qu'on baisait, non, pas écroulée exténuée désarmée, non, dormant comme un ange éreinté, non, pas même cette nuit où elle s'est retournée et où elle a caché son visage pour me dire qu'elle était enceinte ; oui, mon chou, je crois que je suis enceinte.

Je n'y arrivais pas. Durant nos discussions, je n'ai jamais vu son corps : seulement son visage, son nez effilé, ses yeux châtain mi-clos – comme si elle devait faire un effort pour me voir –, sa bouche remuant à peine quand elle me parlait, son sourire forcé, ses vaines tentatives d'avoir l'air intéressé par des récits qui n'avaient aucune raison de l'intéresser : parfois elle me questionnait sur ma vie après notre vie et je lui racontais n'importe quoi, des histoires toujours minimisées, toujours allégées des détails plaisants car je ne savais pas comment lui raconter ce que son absence – sa disparition – me permettait. Je ne pouvais pas lui parler des autres femmes, de mes emplois, de mes déceptions, de toutes les banalités qui auraient rempli ces cases : je ne savais pas comment m'y prendre, il me semblait que n'importe quel récit était une offense ou une facétie. Je n'ai pas pu lui parler des deux grossesses, de l'espoir et de l'inquiétude qu'elles ont suscités en moi, des fausses couches. Je n'ai pas pu lui raconter le soulagement ignoble que j'ai ressenti alors, toutes ces nuits à me dire qu'avoir un enfant revenait à dire à ses assassins c'est bon,

j'ai pu le remplacer, tout va bien, tant pis, vous m'avez pris mon fils et la femme qui le portait, mais je peux en refaire un avec une autre femme, à leur montrer que ce fils n'était pas si important puisqu'il pouvait être remplacé. Comment aurais-je pu faire ça, dire : ce fils que vous m'avez pris était remplaçable ? J'étais soulagé, obscurément soulagé au-delà de la douleur, tout en étant mort de honte d'être soulagé et en ne pouvant pas te le raconter, Estela, pas même un peu, alors, pour échapper à tes questions, incapable d'y répondre, je te parlais des années passées ensemble, du bonheur. Mais tu étais implacable.

– Arrête de noyer le poisson, mon chou. Tu ne vas pas me faire croire que tu ne te souviens pas de nos engueulades ? On était comme chien et chat, qu'est-ce que tu me racontes. Tu ne te souviens pas quand tu me disais que tu n'en revenais vraiment pas d'être avec moi, que malgré le nombre de fois où tu ne me supportais pas, tu n'arrivais pas à me quitter, tu réfléchissais à la manière d'arrêter tout et de vivre un peu tranquille, mais cette idée t'accablait alors tu revenais vers moi pour me demander pardon, hein, mon chou ? Tu ne te souviens pas quand je te disais que c'était pareil pour moi et que tu riais, on mettait ça sur le compte du destin, du lien mystérieux qui nous unissait puisque, même si on ne s'entendait pas, on voulait rester ensemble, et alors on a décrété que c'était ça, être amoureux ? Voyons, mon chou, sérieusement, tu ne vas pas me raconter des salades, à moi ?

Alors je lui disais que non, que je ne me souvenais pas de tout cela, ou que je n'avais pas envie de m'en souvenir, mais qu'on avait beaucoup de choses en commun, beaucoup de goûts, d'objectifs, et principalement cette envie de tout donner, Estela me disait qu'il ne fallait pas non plus exagérer, qu'on

était très décidés à poursuivre la militance, mais que cela ressemblait un peu à notre relation, à tout le temps pointer des erreurs, à formuler des critiques, à pester contre la direction pour les conneries qu'elle enchaînait.

– Ce n'est pas vrai, ma loute. Maintenant tu vas me faire croire que c'était n'importe quoi, que tu t'es fait tuer pour des prunes ? C'est ça que t'essaies de me faire avaler ?

Moi-même, je le croyais par moments. Mais je ne supportais pas qu'elle, elle le croie. Et son opiniâtreté me surprenait, m'agaçait : ça ne devrait pas être aussi difficile d'embobiner les morts.

À supposer qu'Estela soit morte. Pas sûr, voilà peut-être pourquoi j'avais du mal à l'embobiner.

Et puis bien sûr que nous nous sommes trompés. Nous nous sommes trompés dans les grandes largeurs, sans circonstances atténuantes : nos efforts étaient si erronés que nos vainqueurs en ont profité pour rendre l'Argentine bien plus injuste et sordide et stupide qu'avant qu'on ne s'évertue à l'améliorer, sans compter que beaucoup des nôtres sont morts en chemin. Les premiers eurent la chance de mourir sans le savoir, persuadés que leur mort nous rapprochait de la victoire ; pas les derniers, non : pas toi, Estela, il me semble que tu savais déjà, et pourtant tu t'es accrochée, tu n'as pas voulu abandonner, tout comme je pensais ne pas vouloir, moi non plus.

Il est clair que nous avons fait tout cela pour des prunes, mais si personne ne m'entend – ou juste toi, qui es personne et tellement à la fois –, je devrais admettre que ces erreurs m'ont procuré les moments les plus heureux de ma vie. Il est humiliant de se dire que « les moments les plus heureux de

ma vie » – qu'on me pardonne ce langage de *novela* vénézuélienne, mais ne sommes-nous pas censés être désormais des frères latino-américains ? – se sont déroulés il y a plusieurs décennies, et que tout ce qui m'est arrivé depuis – tout, les trente années écoulées depuis – a été imprégné, irrémédiablement imprégné de ces quatre ou cinq années. Il est humiliant d'être prisonnier de quelqu'un qui, selon certains paramètres conventionnels, était moi ; je sais que ce n'est pas vrai, que toute ressemblance avec cet individu n'est que pure coïncidence. Il est humiliant de ne pas pouvoir me détacher de celui que j'ai été, si bref, si enthousiaste, si égaré. Si égaré. C'est humiliant – et triste et fastidieux – de penser que « les moments les plus heureux de ma vie » se sont déroulés alors que j'étais embarqué dans une erreur monumentale.

C'est bizarre. C'était déjà bizarre à l'époque, mais aujourd'hui, plus de trente ans après, il est quasiment incompréhensible que parmi les jeunes les plus déterminés, les plus fougueux, nous ayons été si nombreux à tomber dans le piège d'un militaire à la retraite : que, décidés à construire le socialisme, nous ayons suivi un vieux populiste à moitié facho. Que nous ayons cru que, pour arriver à nos fins, il fallait à ce point les nier : ce fut curieux, nuisible.

Comment pouvions-nous être aussi heureux, comment ai-je pu continuer à considérer cette époque-là comme la meilleure alors que ce furent des années où nous provoquâmes des désastres, des années qui firent tant de morts ? Sans doute parce que nous croyions alors à des choses et que nous étions généreux et prêts à tout – « tout » était un mot qui avait un sens, à l'époque – pour qu'elles se réalisent. Sans compter

que nous étions convaincus d'être en train de faire l'histoire, et nous le sommes toujours. Nous étions peut-être heureux parce que nous étions des enfants gâtés : nous avions grandi à une époque qui figurerait dans les manuels et nous pensions qu'ainsi était le monde, fait d'époques qui figurent dans les manuels, ignorant que la plupart des époques – presque toutes – sont un paragraphe isolé, une note en bas de page, une ellipse dans les livres scolaires. Nous l'ignorions car nous sommes entrés dans l'âge de raison à un moment où beaucoup de gens croyaient – où nous croyions – faire l'histoire, et nous avons cru que la vie était cette succession d'émotions irréfrenables où chaque jour nous posions une nouvelle brique de la grande maison commune, et nous entrevoyions déjà le mur monté et le début du toit, les poutres, des fenêtres resplendissantes et la plus belle des lumières déversée par un soleil qui ne se couchait jamais ou plutôt qui se levait pour nous grâce à nous, et cela, nous étions en train de le faire jour après jour, car enfin l'histoire arrivait à bon port – grâce à notre effort.

C'était merveilleux : tout ce que nous entreprenions était important, décisif. C'était hallucinant de croire que le monde avait un sens. Qu'il avançait dans une direction et que cette direction – fantastique, glorieuse –, nous l'accompagnions par notre engagement, notre sacrifice. Parce qu'il avançait dans cette direction, une foule de petites choses, de petits actes, de petites idées – toutes ces petites choses, idées, actes – étaient autant de pavés posés sur le chemin : elles avaient un sens. C'était si... rassurant ? exaltant ? agréable ? de vivre dans un monde doté de sens – et non pas dans ce chaos de signes qui se dispersent à tout-va sans rime ni raison comme des fourmis fuyant la fourmilière détruite, Estela, toutes ces petites scènes idiotes que tu as su éviter. Mais ça, c'est ce que nous sommes

aujourd'hui : des fourmis fuyant la fourmilière détruite de la révolution, cette structure si bien conçue qui nous a abrités, nourris, forgés, exigeant de nous dévouement et efforts plus d'un siècle durant. C'était fantastique de vivre – et même de mourir, tu le sais bien, ou peut-être pas, comment savoir – dans la fourmilière : nous avons été si nombreux à choisir d'être des fourmis – et à être infichus, une fois privés de fourmilière, de devenir quoi que ce soit d'autre. C'était fantastique de vivre ; et non pas de survivre, de végéter, non pas de se laisser porter par le courant : vivre, fabriquer un monde.

Mais le meilleur, c'était de faire partie de quelque chose de tellement plus grand que moi, que toi : dire nous sans me demander ce que j'étais en train de dire.

C'était fantastique, c'était un leurre extraordinaire, indépassable, et nous n'avions aucun moyen – aucun moyen – de nous rendre compte que la vie n'était pas toujours ainsi et puis, quand nous l'avons découvert – quand ceux qui avons survécu à cette illusion l'avons découvert –, nous avons eu le plus grand mal à vivre dans le paragraphe isolé, la note de bas de page, l'ellipse : une époque qui ne se pense pas elle-même comme importante, intéressante, des années, des décennies ou que sais-je où personne ne croit être en train de faire l'histoire. Nous avons grandi en croyant que ce qui approchait était grandiose et que cela adviendrait aujourd'hui, demain : comment vivre désormais dans cette demi-mesure, avec cette sensation que tout restera tel quel jusqu'à la fin ?

Il y a quelques jours, Estela écoutait une chanson de Bertolt Brecht : une putain y racontait qu'à l'avènement de la révolution elle cesserait d'être une putain et se vengerait des matelots

et des commerçants qui l'avaient possédée pour deux ou trois sous : même une putain espérait dans ses revendications que la révolution la libère. Nous espérions tous que la révolution nous libère, nous change. Nous avons passé un siècle à vivre dans l'espoir de l'apocalypse. Et voilà que nous n'avons plus rien, sinon l'idée que tout va demeurer en l'état pendant très longtemps. C'est horrible de penser que les choses vont rester comme elles sont. Et maintenant nous ne savons plus comment faire.

Donc, même sur ce point nous nous sommes trompés : nous n'avons pas su voir que nous vivions un moment tout à fait à part, pas compris que l'histoire ne s'était pas accélérée pour ensuite continuer à tout jamais sur sa lancée, mais qu'elle redeviendrait monotone, amorphe, bête pendant de longues années. C'est curieux : d'ordinaire on pense le bonheur comme un attribut des moments uniques ; nous, nous étions heureux parce que nous n'avons pas conscience d'être en train de vivre un moment singulier, nous croyions que cela continuerait toujours. Et c'est peut-être aussi pour cela que nous nous sommes tant trompés et que nous avons si sérieusement perdu, mais, peut-être à cause de la défaite même, ces années sont aussi demeurées « les plus belles années ».

Est-ce en raison de la défaite ? Parce que nous n'avons pas eu à relire ces années à la lumière d'une victoire qui nous aurait obligés à mettre en œuvre ce que nous disions vouloir ? Parce que nous n'avons jamais eu à raconter l'histoire de notre lutte pour le pouvoir à partir du pouvoir – gagné par cette lutte ? Serait-ce que nous avons refait le coup du Che qui a poussé ce pauvre Castro à dicter des règles de conduite à n'en plus finir un demi-siècle durant, croupissant au pouvoir un demi-siècle durant, tandis que l'autre gros malin, l'Homme

## À QUI DE DROIT

Nouveau, allait s'afficher dans des guerres de plus en plus perdues d'avance ? Serait-ce ce coup-là que nous avons rejoué – le coup du Che –, à ce détail près que nous n'avions rien gagné, mais que nous gardions le fil rouge : les miels du sacrifice et de la défaite comme meilleur moyen de s'inscrire dans l'histoire ?

Je lui parlais sans discontinuer : j'essayais d'éviter le sujet, mais, une fois lancé, je ne pouvais plus m'arrêter. À ce stade, Estela ne m'écoutait plus. Elle détournait les yeux comme pour me dire suffit, mon chou, tu me l'as trop souvent répété.

Tu as raison : la discussion n'a jamais été facile entre nous.



## 10.

– Tu veux vraiment savoir ce qu’est devenu ce curé ? Pour quoi faire ?

– Non, ce n’est pas que je veuille savoir ce qu’il est devenu. Seulement, d’après le militaire que tu m’as envoyé, le curé pourrait avoir des infos sur Estela et il faudrait que je sache un peu à qui j’ai affaire avant de le rencontrer.

– Velarde t’a dit d’aller le voir ?

– C’est ce que je me tue à te dire.

– Et ce que t’a dit Velarde t’a-t-il servi ?

– Juanjo, ce gars est bidon. Il m’a baladé pendant des plombes pour finir par avouer qu’il ne savait rien du tout.

– Qu’il ne savait rien du tout ?

– Tu vas répéter comme ça tout ce que je dis ?

– Excuse-moi, ça doit être l’habitude des débats politiques. Mais il y a un truc qui m’échappe.

– Un truc ?

– Fais pas chier, Carlos. Oui, il y a une chose que je ne comprends pas dans cette affaire : si Velarde est bidon, pourquoi tu l’écoutes quand il te dit d’aller voir ce curé ?

– Que veux-tu que je fasse ? Je n'ai pas beaucoup d'autres sources d'information, il me semble. Il n'avait aucune raison de me mentir sur lui.

– Ah bon ?

– Non, en tout cas je ne vois pas.

– Et tu veux à tout prix te renseigner sur lui.

– Juan, c'est toi qui m'as entraîné là-dedans.

– C'est moi qui t'ai entraîné ?

– Oui, bordel de merde. J'étais tranquille, j'avais soldé mes comptes, et c'est toi qui as remis le sujet sur le tapis, remué la merde, tu m'as inoculé la fièvre révisionniste.

– Tu dis que tu as soldé tes comptes, Rouquin ? Tes comptes vis-à-vis de qui ? Passons sur le poncif, mais quels comptes as-tu soldés ? N'aurais-tu pas plutôt oublié que tu avais des comptes à solder ?

– Écoute-moi, écoute-moi bien : je me suis débrouillé comme j'ai pu et pendant des années ça m'a réussi, tout allait bien. Tu n'étais pas d'accord avec ce que j'ai fait ? C'est ton problème. À moins que tu connaisses la marche à suivre pour que chacun assume son histoire. Oui, bien sûr, j'oubliais que tu fais partie de la génération glorieuse qui a enfin compris comment se souvenir et nous le répète à longueur de temps : en gouvernant pour ces mêmes riches qui à l'époque étaient nos ennemis. C'est ça qu'on appelle avoir de la mémoire ?

Je l'avais appelé pour lui demander de l'aide : ma réaction n'était peut-être pas le meilleur moyen de l'obtenir. À moins que ce ne fût mon tarif : pour supporter l'embarras – la honte – de lui demander de l'aide, je devais l'attaquer, lui montrer que je n'étais pas disposé à lui donner quoi que ce soit en échange. Juanjo ne m'a pas répondu : il a regardé le plafond pendant un bon moment, ou bien des taches sur le plafond, ou le

néant autour du plafond ; ensuite il s'est efforcé d'esquisser un sourire.

- Tu avais besoin de quelque chose ?

- Excuse-moi, Juan. Ça doit être ce truc du...

J'ai failli lui dire : ce truc du Mal, cette menace constante. Mais rien ne me paraissait plus mesquin que de justifier ma rudesse – ma franchise ? – par la proximité de mon échéance, selon l'avis d'un médecin.

- Non, rien, excuse-moi. Enfin si, j'ai besoin de quelque chose, je te l'ai dit : je veux des infos sur ce fameux père Fiorello.

- Évite les embrouilles avec l'Église, Rouquin. Ça n'en vaut pas la peine.

- Quelles embrouilles, Juan ? Je veux simplement savoir qui est la personne auprès de qui je vais m'enquérir du sort d'Estela. Je trouve ça logique, non ? Ça ne sera pas facile, je dois me préparer. Tu irais à poil, toi ? Tu ne vas même pas chez le marchand de journaux, à poil...

Juanjo ouvrit un répertoire en cuir bordeaux posé sur son bureau, juste à côté d'un rutilant organisateur électronique, tout en bredouillant qu'il se méfiait de ces appareils qui vous laissent en rade en s'éteignant sans crier gare. Je me suis abstenu de lui dire qu'ainsi allait la vie, trouvant que c'était encore un poncif et, qui plus est, pas forcément vrai : qui étais-je pour dire comment va la vie ? Juanjo dit voilà et désigna un nom sur son carnet.

- Colonel Mariano Díaz Latucci, chef du troisième régiment de cavalerie blindée...

- Quoi ?

- Un colonel, Rouquin, un colonel démocrate, un chouette gars. Qui d'autre pourrait t'apprendre quelque chose au sujet

du curé ? Un commentateur de football ? Celui-là, il aura des informations à coup sûr et c'est un type bien, on ne dirait pas un militaire, tu verras. En plus il me doit quelques renvois d'ascenseur. Ne t'inquiète pas. Demain je le préviens que tu vas l'appeler pour discuter avec lui. Tu peux y aller les yeux fermés, c'est un type bien.

- Un type bien ?

- Ce n'est pas toi qui disais qu'il fallait tourner la page, cesser de vivre dans le passé ? En parlant de passé : tu te souviens du Cordobés et de Crâne d'œuf ?

- Le Cordobés ? Crâne d'œuf ? Je ne vois pas, Juanjo.

- Fais pas semblant d'avoir oublié, Rouquin.

M'a dit Juanjo. Il leur arrivait de dîner ensemble et, justement, la dernière fois, ils avaient parlé de moi, ils lui avaient demandé de m'inviter, ce serait super de me revoir.

- Super ? Qu'est-ce que ça aurait de super ? On a passé trente ans sans se voir, à mon avis on pourrait bien en passer trente ou quarante de plus...

- Fais pas chier, Rouquin. Ce n'est plus pareil. Maintenant on a enfin l'impression qu'on peut parler de tout ça sans problème.

- Oui, ça m'en a tout l'air. Mais doit-on le faire, à ton avis ?

- Ce n'est pas une question de devoir, couillon, c'est une manière de renouer avec tout un pan de nos vies. C'est ça qui est bien : maintenant, ça vaut le coup d'en parler ; maintenant, on se dit que tout ça avait un sens, que ça a mené quelque part.

- Ne discutons pas de ça maintenant, Juan, ne me provoque pas. Et puis tu sais très bien que cette manie de se rapeler le bon vieux temps, ça me casse les couilles. Très peu pour moi, tout ça.

- Ah bon ? Et t'es en train de faire quoi, là ?

## À QUI DE DROIT

J'aurais pu lui expliquer ce que j'étais en train de faire. J'aurais pu le lui expliquer en détail et même avec une certaine violence – verbale, bien entendu. Mais il m'est apparu tout à coup que ça n'en valait pas la peine – et que sans doute j'aurais encore besoin de son aide pour mes investigations. Je lui ai donc dit oui, qu'il me prévienne la prochaine fois qu'ils se verraient, je me joindrais peut-être à eux, sait-on jamais. Dehors, je suis retombé sur un de ces énormes panneaux en lettres bleu ciel sur fond blanc : « Vivez le Changement ! » Tel quel, avec un seul point d'exclamation et sans autre précision. Quelqu'un ou quelque chose était en train de lancer une campagne retentissante.



## 11.

J'avais commencé sans presque m'en rendre compte et voilà que j'étais embarqué dans des investigations que je n'avais jamais souhaitées. Durant des années, je m'étais efforcé de tout oublier – et j'y étais assez bien parvenu. Quoique oublier soit un verbe ambigu : oublier, dans mon cas, ne signifiait pas nier les faits, feindre de ne pas avoir traversé les tribulations que j'avais traversées, faire comme si ma vie avait débuté en 1977, comme si Estela n'avait jamais existé. J'aurais pu, là-bas, dans le Sud, personne ne me connaissait et je ne connaissais personne susceptible de m'associer à cet épisode de l'histoire, et pourtant ; oublier signifiait surtout apprendre à vivre sans cette excitation. Quand je suis parti, après quelques mois dans le noir, désorienté, j'ai décidé de m'organiser une vie plus tranquille où les fameuses « petites choses » occuperaient une place centrale. J'ai décidé – décidé ? – que l'option opéra avait fonctionné suffisamment mal pour laisser sa chance à l'option ballade. Je me suis rétréci – et, curieusement, ce rétrécissement m'a paru sinon jouissif du moins assez vivable : j'étais peinard. Peinard était un terme que j'aurais détesté quelques années auparavant : il devint tout à coup la clé de voûte de ma nouvelle vie. Tout ce à quoi j'aspirais alors était minuscule

comparé à ce que j'avais visé auparavant – et aussi, même si je ne voulais pas me l'avouer, comparé à ce que j'avais perdu. J'étais parvenu à une situation où rien de ce que je faisais n'avait d'importance : qui pouvait bien se soucier de ce que moi, un étranger dans ce village, un homme sans intérêt ni passé ni attaches faisait de ses jours et de ses nuits ? En quoi, moi, l'étranger, pouvais-je me soucier des affaires de ce village, de mes affaires dans ce village ? Je me suis organisé une vie dont personne ne se souciait : après avoir tant cherché, m'être senti si recherché, c'était là mon luxe. Je me dis parfois que je me suis organisé une vie telle que je ne m'en soucie pas : c'était un bon remède.

Au bout de quelques mois, j'ai trouvé un travail intéressant – qui m'a alors paru intéressant, représentant de commerce : je voyageais, je vendais, je partais pour arriver nulle part, j'allais, je revenais et je repartais –, un travail dont je m'acquittais avec acharnement, sans pouvoir cependant m'empêcher de penser à Estela. J'étais convaincu que je n'aimerais plus jamais une autre femme : quand j'en rencontrais une, dès le deuxième rendez-vous je commençais à la mettre en concurrence avec la femme perdue – à cette époque, je ne disais jamais la femme morte –, c'était une compétition perdue d'avance ; ensuite, petit à petit, insensiblement, j'ai commencé à me rendre compte que je pouvais vivre sans elle, et cela m'a déprimé comme jamais. C'était bien pire que la douleur de ne pas l'avoir auprès de moi : le soulagement de savoir que j'irais de l'avant sans elle me tuait. Deux ans après, j'ai rencontré une femme qui a échappé à l'épreuve de la comparaison et il m'a semblé que j'étais tombé amoureux ; j'avais par moments l'impression d'être la pire des ordures mais, en règle générale, sa présence m'apaisait. Nous avons vécu ensemble, nous nous

sommes protégés l'un l'autre, nous avons aménagé un foyer, enduré deux fausses couches ; si j'avais eu un enfant, tout aurait peut-être été différent. Avoir un enfant est une forme résignée, commune de la transcendance, mais une transcendance malgré tout : même s'il ne change pas l'histoire – s'il ne fait pas l'histoire –, un père – quiconque devient père – reste en quelque sorte dans l'histoire : s'assure une certaine continuité.

Mais cela avait un coût. La condition pour que je m'autorise ces oublis, c'était la vengeance : je me suis promis qu'un jour. Ce que je n'ai jamais dit à Juanjo, c'est que l'idée d'une vengeance était ma manière à moi de rester fidèle à ce que j'avais été : la vengeance était une manière de me dire que je n'avais pas renoncé. Je crois que je n'ai jamais sérieusement pensé à la perpétrer, mais si je ne me l'étais pas juré, je ne me serais pas autorisé cette forme modeste, radicale de l'oubli. J'étais – je prétendais être – une personne qui avait compris ses erreurs, qui avait refait sa vie en fonction, mais qui savait qu'un jour elle devrait passer à la caisse.

Je conservais un espoir : que tout serait différent lorsque je reviendrais dans ma ville. Il était facile de croire cela – et durant toutes ces années d'éloignement, je n'ai jamais songé à rester là-bas. J'avais arrêté de jouer, mais ce n'était que partie remise – j'y reviendrais à mon retour. J'avais retrouvé un but, la promesse d'un lendemain radieux. Encore une fois, l'accomplissement n'avait pas besoin d'être immédiat, il était prévu pour plus tard, après. Rien ne m'apaisait davantage que le mécanisme grâce auquel j'avais survécu depuis mon enfance. Ensuite, je suis rentré : ma ville ne ressemblait plus à ma ville, ni moi à mes espoirs.

Si je n'avais pas aussi honte, je te le raconterais. Ou du moins si je savais de quoi j'ai honte : d'avoir cru t'apercevoir dans ce bouge, toi dans un endroit pareil, ou d'avoir à t'avouer que j'aie pu t'imaginer dans une boîte aussi sordide. Et sais-tu comment je me suis aperçu que je battais la campagne, Estela ? J'étais fatigué ; c'est vrai, j'étais très fatigué. J'avais passé la journée sur les routes, les ventes avaient été plutôt correctes et je me suis dit que je méritais un bon whisky. Tu connais la chanson : on se dit qu'il s'agit juste d'un whisky, on ne réfléchit pas, on fait mine de ne pas réfléchir à tout ce que ça cache. Alors disons que c'était la fatigue, plus le whisky et l'éclairage rougeâtre et sûrement aussi le maquillage et même la musique horrible, toujours est-il qu'avant de comprendre que ça ne pouvait pas être toi, il a fallu que je réalise que cette femme n'avait pas l'âge – l'aspect, le visage – que tu aurais dû avoir ce soir-là, mais celui que tu avais alors, plus de dix ans avant, avant, avant. Ce n'était pas toi, Estela, bien sûr que ce n'était pas toi, mais tu n'imagines pas mon angoisse lorsque j'ai cru que si, l'angoisse que tu me vois dans ce boui-boui de quatrième zone, vieux et mal fagoté, l'angoisse d'imaginer comment tu avais atterri dans ce trou à rats, de me demander pourquoi tu ne voulais pas me parler, me répondre, de réfléchir à une manière de t'aborder. Tu ne sais pas mon soulagement et tout à la fois ma déception quand j'ai compris que ça ne pouvait pas être toi : la foule de choses que j'ai dû t'expliquer. Je crois que c'est cette nuit-là que nous nous sommes reparlés pour la première fois après si longtemps.

La vengeance que je me promettais était équivoque : une manière de dire à ceux qui m'avaient pris – torturé, tué ? – ma

femme et mon fils que cela n'en resterait pas là. Au-delà de ce que je pouvais en dire à Juanjo, elle n'avait aucun rapport avec d'éventuelles répercussions publiques, avec la politique de tel ou tel secteur, ni même avec l'humiliation de rester l'otage d'une histoire de plus en plus lourde. Je jouais avec cette idée et c'était juste une idée : non pas un projet, non pas un récit, non pas la perspective reconfortante d'une entreprise future. C'était un concept : un jour, je me vengerais – sans préciser de qui ni comment. Peut-être est-ce pour cela, ai-je pensé après coup, que je ne voulais pas savoir exactement ce qu'était devenue Estela : cela aurait donné une forme déterminée à ma vengeance. J'avais tant de temps devant moi que, pour être abstraite, mon idée n'en conservait pas moins toute sa valeur. Mais petit à petit le temps a passé. Et quand le médecin m'a annoncé le Mal, le compte à rebours a démarré.

Elle était en train de se dissoudre comme je me dissolvais : bientôt il ne resterait pas la moindre trace ni d'elle ni de moi. Pas la moindre trace de nous. J'ai compris : la vengeance est une forme extrême du souvenir, une manière désespérée d'aviver une trace qui s'efface.



## 12.

Je n'ai pas eu de mal à le trouver : l'annuaire du diocèse signalait que le père Fiorello était né en 1939, à San Jacinto, province de Buenos Aires, qu'il avait obtenu son baccalauréat en décembre 1957, était entré au séminaire de Tandil en 1961 – il n'y avait rien sur ces années-là, entre la fin de sa scolarité et son entrée au séminaire : peut-être quelque chose à cacher – et avait prononcé ses vœux en 1967, en même temps qu'il intégrait l'armée argentine en tant qu'aumônier militaire adjoint. Depuis plus de vingt ans, il était en charge de la paroisse de Tres Perdices consacrée à Notre-Dame de la Consolation, à moins d'une heure de chez moi. Ce serait un jeu d'enfant de faire irruption dans son église un après-midi juste après la sieste, à l'heure où les curés sont seuls ou fatigués de la compagnie de la bigote la plus opiniâtre, puis de lui demander de me consacrer quelques minutes. Le curé n'avait aucune raison de refuser – il ne pourrait pas refuser : les curés doivent toujours être prêts à veiller sur leur troupeau. Je ne lui dirais pas que j'appartenais à son troupeau : non par un prurit d'honnêteté, mais parce que je ne voulais pas entamer notre dialogue en position de soumission et, de toutes manières, je n'aurais pas besoin d'argumenter pour

qu'il accepte de s'asseoir avec moi dans son bureau, à l'intérieur de la sacristie – j'imaginai une petite pièce dépouillée, une table en bois ou même en Formica, quelques images de saints sur le mur écaillé –, s'appêtant à répondre à quelque requête routinière : une date de mariage ou de baptême, un conseil dans une affaire familiale, une aide pour l'organisation d'une kermesse. D'abord le prêtre serait peut-être surpris de découvrir ce visage inconnu : connaissant la plupart de ses fidèles, il ne saurait me situer, mais aussitôt il se dirait que j'étais peut-être un nouveau venu, de plus en plus nombreux à Tres Perdices, et que le village n'était plus ce qu'il était. Il serait peut-être surpris, mais il le dissimulerait : bien obligé.

Jusqu'au moment où je le lui dirais. Le père Fiorello serait vraiment surpris quand je lui révélerais la raison de ma venue. C'était mon principal problème : comment le lui dire ? Je ne pouvais pas me présenter devant lui, dans son église, sans savoir à qui j'avais affaire ni l'interroger de but en blanc au sujet d'une femme qu'il avait sans doute aidé à tuer – au sujet d'un petit qu'il avait sans doute aidé à confier à allez savoir qui. C'est ainsi que j'ai pensé que, pour aller le voir, je devais prendre quelques renseignements préalables.

Je ne suis pas détective. Pire que cela : j'ai toujours pensé que les détails sont les arbres qui cachent la forêt : que rien ne caractérise mieux la culture contemporaine que l'obsession des détails, un subterfuge pour cacher le fait qu'on ne comprend rien. Ou plutôt : qu'on n'essaie pas de comprendre, qu'au lieu de chercher des schémas explicatifs on s'attache à des descriptions prétendument minutieuses, en réalité pur condensé de brouilles qui ne forment pas un tout intelligible. J'ai toujours été contre l'idée de l'investigation et de la collecte de détails :

## À QUI DE DROIT

c'est pourquoi – fort de cette justification –, je n'avais pas la moindre idée de la marche à suivre pour conduire mes recherches. Je continuais de penser que le curé pouvait m'ouvrir une voie.

Je ne sais pas pourquoi je pensais que le curé pouvait m'ouvrir une voie. Je ne sais pas si je le pensais réellement.



### 13.

– Tu les entends ?

– Oui, bien sûr.

Je n'ai jamais compris pourquoi le bruit des oiseaux nous paraît agréable, attirant, contrairement à celui des voitures, par exemple. Le bruit des moteurs est intéressant : des rugissements symbole de puissance et de possibilités et de modernité et de distances à conquérir. On pourrait entendre tout cela dans le moteur d'une auto tout comme on entend la paix bucolique, la liberté dans le bruit d'un oiseau. Mais personne n'a encore mythifié les bruits de moteur. Le mode de fonctionnement de notre culture est stupide : on consomme ce qui possède déjà un mythe bien établi. Je le savais – je le pensais – et pourtant j'aimais quand les oiseaux de la ville venaient se poser sur le balconnet de mon appartement. Un jour, j'ai songé à poser une assiette avec des graines pour les attirer. C'était un jeudi, Valeria était là et je le lui en ai fait part. Une remarque si conjugale qu'elle m'a paru déplacée, mais je n'en ai pris conscience qu'après coup.

– Tu crois que si j'en mets, il viendra plus d'oiseaux ?

– Tu veux en mettre juste pour ça ?

Sa question m'a paru stupide, vainement suspicieuse, encore une de ses offensives contre des moulins à vent, mais je me suis tu. Plus d'une fois je m'étais empressé d'interpréter ses propos, mais j'étais peut-être en train de devenir prudent. Cette idée était épouvantable.

– Évidemment. Pour quelle autre raison, sinon ?

– Tu n'as pas envisagé que tu pouvais leur donner à manger parce que tu te souciais d'eux ?

Je n'ai pas répondu, je l'ai regardée d'un air de dire ne dis pas de bêtises. Mais c'était vrai, je n'y avais pas pensé, et j'ai détesté qu'elle me le fasse remarquer.

Son truc, c'était de me faire parler de moi. Je le savais, mais parfois je me faisais avoir. Et juste après arrivait systématiquement le coup de bâton.

Ensuite, je me faisais éternellement les mêmes réflexions, les mêmes remarques. Autrefois, je retenais tout. Les choses s'imprimaient en moi. Je pouvais me rappeler une conversation pendant des mois, des années. À présent, tout s'envolait : je lisais un texte et je n'en conservais qu'un vague souvenir ; une phrase aussitôt dite, aussitôt oubliée. Le sort avait pitié de moi : quand j'étais jeune, les choses avaient besoin de durer plus longtemps ; alors qu'à présent, à quoi bon prolonger ce qui n'avait pas lieu de durer ?

Je continuais à me demander pourquoi elle était avec moi – si toutefois on pouvait appeler cela « être avec moi » – et je recommençais à brasser les mêmes hypothèses, les mêmes petites cuisines, avant de me dire qu'après tout c'était son problème. Cela serait devenu le mien si j'avais voulu la garder.

Les amants essaient de savoir pourquoi leur amour les aime – pour quels traits ou gestes ou qualités supposées – afin de les amplifier, les exalter dans l'espoir d'être aimés encore plus fort, plus longtemps –, obtenant en général l'effet inverse : soit ils se trompent dans leur analyse et soulignent ce que l'autre n'appréciait pas, soit ils voient juste mais forcent tellement le trait qu'ils tombent dans la caricature. Je n'avais jamais pensé une chose aussi bête : la garder.

Il nous arrivait d'écouter de la musique ensemble : nous nous asseyions côte à côte sur le canapé en Skaï verdâtre, nous frôlant à peine. C'était Valeria qui apportait les disques : des chansons que je découvrais, locales, récentes, légèrement braillardes – qui ne passaient pas à la radio, me disait-elle –, où des voix dissonantes parlaient de l'ennui, du manque d'objectifs, d'un crime, d'amours sans importance. C'était sa manière à elle de me raconter son monde sans en parler ; je ne comprenais pas toujours – parfois les paroles m'étaient obscures, parfois les idées –, mais je me laissais bercer par la sensation inespérée de faire quelque chose ensemble, d'être presque – dans un sens trouble – ensemble, et quelque'un beuglait ils savent pas ce que j'ai dans le ventre / quand je le prends et le chausse avant de me casser ; / pas un gramme ni un sein ni une transe / ne me chauffent autant que de sortir calibré. / Oui, calibré, / Ouiiiiii, ça va saigner... Alors Valeria me regardait parfois d'un drôle d'air, comme si elle s'excusait – ou se désolait. Ce soir-là, je me suis dit qu'elle était malheureuse qu'on soit issus de cultures si différentes, puis j'ai pensé qu'elles n'étaient pas si différentes, et ensuite que ça n'avait aucune importance.

- Ça t'a plu ?
- Tu l'as mise pour me faire plaisir ?
- Ah, Carlos.

Mais son coup de maître a consisté à feindre d'être jalouse – elle a si bien joué que je l'ai crue. C'était un jeu risqué : nous sommes tous gênés par la jalousie – surtout quelqu'un comme moi, qui avais déjà manifesté mon aversion pour n'importe quel attachement solide –, gênés tout autant que flattés.

La première fois, elle m'a demandé si je continuais à voir cette femme que j'avais connue à mon retour du Sud, ainsi que quelqu'un le lui avait dit. Je lui ai demandé en quoi cela pouvait bien être de son ressort – j'ai dit « de ton ressort » – et je ne lui ai plus reparlé de la soirée. Mais la fois suivante, presque sans m'en rendre compte, j'ai nommé cette femme à deux ou trois reprises. Elle n'a pas relevé. J'y suis allé avec mes gros sabots ; la même scène – et ses variantes – s'est répétée plusieurs fois. Je suppose que je me sentais flatté, jusqu'au jour où j'ai compris : comment avais-je pu croire réellement – croire réellement – que moi, un vieux gâteux grognon insupportable, je rendais jalouse Valeria ? Elle était à la rigueur jalouse de ne pas avoir de prise sur moi : se montrer jalouse pouvait être à ses yeux une arme de séduction – qu'elle dégainait lorsqu'elle avait l'impression que quelque chose de moi lui échappait. Valeria était jalouse de tout ce qui pouvait entraver le pouvoir qu'elle convoitait – j'ignore pourquoi, pour le plaisir d'avoir un pouvoir – sur moi.

Pourtant, elle cherchait parfois à savoir pourquoi je continuais à la voir. Ou plutôt : à trouver des raisons nettes, présentables pour m'expliquer pourquoi je continuais à la voir.

Valeria était une gamine à cette époque-là ; je me demandais parfois si l'explication n'était pas là – mon attirance pour une personne parfaitement intacte, étrangère à cette histoire –, puis je me ravisais, ce n'était en aucun cas un motif suffisant. Valeria était mince malgré ses genoux. Valeria entendait des choses que je n'avais pas conscience de dire. Valeria n'était pas pressée que je la baise : de fait, je ne l'avais jamais baisée. Au début, je n'essayais pas : je lui demandais à mots couverts de me sucer. Ensuite, quand j'ai voulu la baiser, elle a refusé. Sans agressivité, juste en dérobant son corps. Cela me rassurait : me dégageait de toute responsabilité. Je croyais avoir été un bon amant, je savais surtout que j'étais un produit de la morale sexuelle coupable des années soixante-dix : à l'époque où j'ai commencé à entendre des histoires de sexe, des blagues grivoises, des mots en rapport avec le sexe à l'école primaire, baiser était une affaire d'hommes, baiser était dominer les femmes, baiser était un service payant. De fait, j'ai été déniaisé par une putain – et j'ai continué à en fréquenter jusqu'à l'âge de dix-sept, dix-huit ans. Ensuite, quand j'ai commencé à m'instruire, quand l'air du temps m'a soufflé dessus, j'ai supposé que je devais me conduire avec une grande délicatesse pour éviter toute assimilation à ce modèle condamnable. Voilà pourquoi je suis devenu un amant généreux. Ou du moins c'est ce que j'ai toujours supposé : l'habitude de baiser en pensant à la jouissance de la fille plus qu'à la mienne, l'idée typiquement années soixante-dix que la femme mérite notre attention – combinaison de *women's lib* et de courtoisie médiévale : les dames d'abord, selon Masters & Johnson. Jusqu'à ce que je comprenne que je le faisais parce que c'était une des rares choses que j'avais à offrir pour qu'on m'aime : je te baise

délicatement, aimablement, aime-moi. Ou parce j'en tirais une certaine fierté : regarde comme je baise bien. Ou parce que je n'ai jamais appris à jouir sérieusement, parce que je n'ai jamais vraiment pris plaisir à prendre plaisir dans le coït, et qu'ainsi, j'en tirais au moins un certain profit.

– Tu m'as dit que tu m'expliquerais pourquoi tu portes cet anneau.

– Sans blague, tu n'as toujours pas compris ?

Au début, le pari de cette fille m'attirait, j'ai aimé qu'elle vienne. On pouvait facilement penser que cela avait un rapport avec le pouvoir : exercer le pouvoir de l'expérience, de l'histoire sur une personne qui soi-disant ne les possédait pas. Il était facile de penser que c'était pour éviter une remise en question. Il était facile de penser que c'était un refus du passage du temps, l'attrait de la fraîcheur ou de la jeunesse façon Élisabeth Báthory. Il était facile de penser : il a toujours été facile de penser. Il était facile de penser qu'il était plus facile de manipuler une jeunette, mais je pensais le contraire : les femmes plus âgées ont peur qu'on les quitte, elles ont peur de la solitude et concèdent trop ; elles ont vécu, elles savent qu'il est nécessaire de transiger. Aujourd'hui, le pouvoir est entre les mains de la jeunesse : il faut être jeune – ou, à défaut, imiter les jeunes. Être âgé ne vous confère aucun pouvoir : c'est un désavantage. Valeria le savait et elle passait son temps à essayer de me convaincre que je n'avais rien à perdre – et, par conséquent –, rien à monnayer. C'était vraiment un pari – où je ne gageais rien qui m'importait, du moins le supposais-je. Autrement dit : ce n'était pas un pari. Ou peut-être si.

Je continuais de la fréquenter, même si nos rencontres du jeudi m'obligeaient à constater sans cesse que mon temps était passé.

Il était tard. Elle était arrivée toute nerveuse et souriante, s'est assise sur le canapé, a ôté ses gros godillots noirs et a commencé à me raconter qu'on lui avait proposé une promotion et une augmentation, mais que cela signifiait passer beaucoup plus de temps dans un travail qui certes l'intéressait, mais auquel elle ne voulait pas consacrer toute sa vie, alors elle ne savait que faire car, d'un autre côté, si elle le refusait, elle passerait pour une pimbêche.

– Je vais passer pour une pimbêche ingrate et en plus c'est vrai que j'aimerais avoir ce poste, mais je n'en suis pas tout à fait sûre et donc j'aurais besoin...

Je lui ai demandé tant bien que mal de ne plus me parler ainsi. Valeria m'a regardé, paniquée, et a pris une grande inspiration.

Je n'ai jamais baisé avec Vale. De temps en temps, pour ne pas la vexer, j'essayais sans la moindre conviction. Mais je continuais à me demander ce qu'elle me voulait, et je me laissais faire. Elle, de son côté, elle me suçait très efficacement : de manière certes peu lyrique, mais efficace : le résultat était supérieur à celui que j'obtenais tout seul.

- Un de ces jours, tu vas me remercier.
- Et ce jour-là tu vas me dire va te faire foutre.
- Eh oui, qu'est-ce que tu crois.
- Et là, enfin, je te dirai merci.
- T'es un vrai con.

## À QUI DE DROIT

Elle ne devait pas le savoir : qu'elle me suce sans rien en échange – sans espérer que je lui fasse quelque chose en retour – était le plus grand geste d'amour – d'abandon ? – que je pouvais espérer.

## 14.

Je lui consacrais trop de temps. Je pensais à lui : sans faire exprès, sans l'avoir cherché, tout à coup je me prenais à penser à lui, par exemple à la manière dont un jeune qui avait déjà vingt ans en novembre 1960 – garçon argentin de province, fils d'une institutrice qui croyait en Jésus-Christ et en Sarmiento<sup>1</sup>, et qui certainement détestait Eva Perón, et d'un employé des postes rongé par le souvenir de ce jour où il avait décidé d'accepter ce travail, de rester dans ce village et d'épouser cette voisine –, qui avait déjà échoué dans une entreprise, même si je n'arrivais pas à imaginer laquelle – un jour je pourrais peut-être lui poser la question –, jugea que le mieux était de se reclure pendant six ou sept ans dans ce bâtiment sombre aux murs épais percés de toutes petites fenêtres dominant de son mystère la sortie du village et, renonçant à tout ce qu'il avait fait et même été jusque-là, se préparait à vivre une vie si radicalement différente de celle de tous ses amis, voisins, connaissances.

J'essayais de le penser, l'imaginer : lors d'une de ces siestes estivales interminables, quand la chaleur n'est pas le plus

---

1. Domingo F. Sarmiento (1811-1880), écrivain et homme d'État progressiste.

grave, le plus intenable ? En pleine nuit, après que son père lui a donné une semaine pour se mettre à travailler sérieusement sous peine de le fichier dehors ? Un moment indéfini, sans coordonnées, où toute coordonnée éventuelle – heure, lieu, contexte – avait été balayée par la force de sa décision, aussi tranchante que subite ? Comme un éclair entre les deux yeux qui lui disait avec une force de conviction irrévocable voici ta vie, Augusto, ne feins pas de l'ignorer car c'est dorénavant la seule chose que tu sais, chanceux que tu es – le tuteur comme sa mère, l'institutrice ? Ou alors au contraire, par un processus si lent, si graduel qu'on ne pouvait le dater avec précision, plutôt la succession des moments où il avait peu à peu accepté qu'il n'avait plus sa place, plus d'autre issue que celle-là ? Des matinées de catéchèse ébloui par le mystère éclatant de ces mots nimbés d'une lumière étrange, un soir dans le confessionnal ému par le soulagement herculéen que lui procurait l'absolution du prêtre pour un péché qu'il avait cru impardonnable, un autre soir d'élan et de fourmillement quand un missionnaire en visite leur avait parlé de la nécessité d'évangéliser ces petits Noirs si tristement païens de l'Afrique profonde, des nuits de sensations floues identifiées comme du dégoût et de la compassion pour les vaines tenues tapageuses des filles du village ses cousines ses voisines au bal annuel des Pompiers Volontaires ?

Je me le demandais sérieusement et, dans un moment d'égarement, j'en suis venu à penser que je devais le savoir : comment un homme décide-t-il de vivre une vie qui ne s'apparente en rien à celle des hommes ? Comment, pourquoi ce garçon argentin de province s'engage-t-il sur un chemin qui non seulement le cloîtrera à l'ombre de murs épais percés de lucarnes durant la fleur de sa jeunesse, mais lui

garantit aussi que, sauf à se parjurer, il ne touchera jamais la peau d'une femme, ne verra jamais un certain type de sourire sur un visage familier, ne hissera jamais dans ses bras trois kilos de la chair de sa chair, ne s'assoira jamais pour écouter les nouvelles à la radio avec ses proches ? Comment, avec quelles forces, par quelles convictions décide-t-il de vivre une vie à laquelle rien ne l'a préparé, une vie si radicalement différente de tout ce qu'on lui a toujours raconté sur ce que devrait être une vie ? Comment fait-il pour le décider, pour le supporter, pour se dire, une fois convaincu, que son choix n'est pas le plus monstrueux péché d'orgueil ?

Je me sentais quelquefois idiot ; puis, un jour, je me suis dit que cela s'était peut-être passé comme pour les amours véritables, ces coups de foudre que rien ne justifie et qui, du fait même de leur manque de raisons, paraissent bien plus authentiques. Un peu plus tard dans la journée, il m'a semblé que poser l'absence de raisons comme la raison de ses choix était la voie de la facilité. Et que, en dernière instance, ce n'était pas mon problème.

Quoi qu'il en soit, je continuais à l'imaginer et je supposais qu'un jeune garçon argentin de province reclus à l'ombre de murs à lucarnes devait traverser quelquefois des crises épouvantables. Il recevait par exemple des nouvelles qui l'amenaient à douter de son chemin : le mariage d'un cousin plus ou moins chéri, un tremblement de terre au Chili faisant des milliers de victimes tout ce qu'il y a de plus chrétien, la défaite argentine au mondial en Suède, des maladies. Mais également des surprises lors d'une de ses sorties mensuelles pour rendre visite à la famille – le regard résolument trouble

d'une femme sur la place du village et la réponse inattendue de son corps, la supplique voilée de sa mère, la jalousie devant la nouvelle vie d'un ami – ou dans le fonctionnement quotidien de l'institution qui l'accueillait et le retenait d'une main puissante quoique sereine – la niaiserie d'un père professeur d'Écritures sacrées incapable d'expliquer clairement un texte simple, l'injustice manifeste d'une sanction disciplinaire qui, au lieu de tomber sur lui, avait frappé un autre, et son incapacité à agir en conséquence, la nourriture immangeable.

Certainement – j'en étais certain –, le garçon argentin devait traverser des crises plus ou moins périodiques qui plus d'une fois l'avaient conduit à se demander s'il ne s'était pas trompé de voie, s'il n'avait pas pris pour une vocation inébranlable ce qui n'était qu'une infatuation de jeunot, s'il ne devait pas rassembler tout son courage et son honnêteté avant qu'il ne soit trop tard pour dire au père principal qu'en dépit de sa fervente foi catholique, il n'était pas prêt à vivre cette vie réservée aux plus chanceux. Et j'y pensais – j'y pensais, je ne pouvais m'empêcher d'y penser – avec une étrange sympathie : cette compréhension que l'on peut parfois se découvrir – subitement se découvrir – pour celui que l'on supposait foncièrement incompréhensible. Par moments, tout à coup, la vie et les problèmes de ce garçon argentin séminariste de province me devenaient étrangement proches, envisageables, et cette proximité même me terrifiait.

Cet étrange intérêt, pensais-je, cette curiosité, ces efforts pour connaître quelqu'un qui était, à tant d'égards, à peu près mon exact opposé.

Alors, pour quelque raison, je n'ai pas pu supposer – pas voulu supposer – que sa formation au séminaire s'était achevée

sans qu'il se soit départi de ses doutes, et j'ai donc voulu imaginer le moment où ils s'étaient tous dissipés en un éclair. Il aurait imploré – imploré en silence, dans un murmure, comme implorent ces gens-là – un moment pareil, ainsi que l'exige la foi d'un jeune provincial : un moment précieux parfait miraculeux où tous les doutes s'évanouissent. Et implorer un moment pareil, ai-je conjecturé, c'est tout simplement le concevoir peu à peu jusqu'à ce que, à force de l'attendre, on l'accueille sans se douter que son attente a été déterminante dans son avènement. Je me demandais en résumé à quoi avait ressemblé le moment où Augusto Fiorello, séminariste déjà avancé, dubitatif, obstiné, argentin de province, avait reçu la confirmation irrévocable de la présence du Seigneur – lequel lui avait signifié du même coup à quel point il avait eu raison de le choisir.

J'ai eu beaucoup d'images – c'est idiot : j'ai produit beaucoup d'images, beaucoup de petites histoires qui relataient cet épisode si lointain. Certaines étaient d'une banalité effrayante ; d'autres peignaient des situations grossièrement extraordinaires. Finalement, j'ai décidé que la plus vraisemblable était celle qui le montrait en train de se savonner sous la douche – partagée avec quatre ou cinq autres séminaristes. Il serait sorti d'une crise sévère : une semaine où il aurait même parlé avec son confesseur, ils se seraient inquiétés. Et tout à coup, en pleine douche éclair hebdomadaire, il aurait trouvé les corps nus de ses camarades – les bras, les jambes, les torsos, les queues, les doigts, les nez de ses camarades – ridicules pathétiques au point d'y déceler le message de Quelqu'un qui leur disait qu'ils avaient beau dire, ils étaient des êtres vraiment inférieurs, extrêmement mal fichus. Puis il aurait baissé les paupières avec un certain ressentiment rageur pour cesser de

## À QUI DE DROIT

voir ce message, il aurait alors entendu les plaisanteries idiotes de deux de ses camarades qui se moquaient d'un troisième et il aurait compris que Quelqu'un continuait de lui parler, de lui transmettre son message – vous n'êtes presque rien, vous êtes moins que rien –, il aurait plaqué ses mains sur ses oreilles et seulement alors il aurait perçu les odeurs mêlées de sueur et de crasse de son propre corps et de celui de ses camarades, de ce savon bon marché et de l'eau chlorée, puis il aurait froncé les narines pour cesser de percevoir, pour cesser de recevoir ce message – vous êtes on ne peut plus indigents, on ne peut plus imparfaits –, et alors, seulement alors, il aurait senti l'eau froide glisser sur son corps gelé et le claquement de ses dents lui dire tu es on ne peut plus indigent, on ne peut plus méprisable, on ne peut plus petit et alors, seulement alors, oui, la Voix qui lui aurait parlé : Toi, l'Argentin de province, ma créature, tu ne décides de rien. Je suis qui je suis et tu dois me servir. Ne t'inquiète pas. C'est moi qui décide.

J'aurais aimé penser qu'à ce moment-là, comme les canons l'exigent, le jeune séminariste se serait évanoui sous la douche. Mais je ne le croyais pas : je croyais en revanche, j'en étais convaincu, qu'il avait évacué tous ses doutes d'un coup. Bien que je me sois surpris parfois à regretter de ne pas pouvoir le confirmer. Naturellement, je me demandais aussi ce que ça pouvait me foutre. Rien, bien entendu. Mais la scène des douches se jouait dans ma tête – et mes doutes sur la fin de ses doutes, et son corps affligeant, et la voix de son maître.

Cela, je ne pourrais évidemment jamais le lui demander.

## 15.

– Jusqu’à ce qu’un politicien en quête de suffrages propose de supprimer l’armée.

Me disait le colonel Mariano Días Latucci comme s’il venait d’y penser, comme si l’idée l’amusait et qu’il se demandait pourquoi personne n’y avait encore songé.

– Ils auraient bien raison : franchement, on ne sert à rien. À qui va-t-on faire la guerre ? Encore aux Anglais, pour finir encore plus mal ? Les armes qu’on avait en 1982 étaient des petits bijoux à côté de ce qu’il nous reste, déjà à l’époque on nous a virés comme des malpropres, imagine maintenant. Face aux Chiliens ou aux Brésiliens non plus, on n’aurait aucune chance. Et puis ça n’aurait aucun sens, de leur faire la guerre. Alors à quoi on sert ? À empêcher un nouveau sursaut subversif ? De la part de qui, contre quoi ? Sans compter qu’on coûte cher. Pas aussi cher qu’avant, mais un paquet de pognon quand même. Tu sais tout ce qu’on pourrait faire avec cet argent ? Non, tu ne sais pas, ça ne t’intéresse même pas, mais moi, je le sais, nous, on le sait. On est peut-être butés, mais on ne peut pas nous la faire, parce que nous, on sait : ça représente environ trois milliards et demi de pesos, l’équivalent du budget de la santé. Franchement, je ne comprends pas

pourquoi aucun de tous ces politiciens n'a proposé cette idée. Juste parce qu'ils n'ont pas de couilles.

J'ai pensé que si Juanjo brandissait cette idée dans les médias au cours des mois à venir, je saurais aussitôt de quels soutiens il bénéficiait. Mais je n'ai pas compris pourquoi le colonel Díaz Latucci m'en parlait. Certainement pour rompre la glace.

– Oui, juste parce qu'ils n'ont pas de couilles.

Vêtu d'un tee-shirt civil, le colonel Díaz Latucci ne s'apparentait pas à un officier de l'armée argentine ; à la rigueur, à un quinquagénaire à la tête de quelques affaires florissantes, la vraie Rolex remplacée par une contrefaçon par peur des braquages, la bedaine maîtrisée en salle de musculation et une femme oxygénée aux seins fraîchement retapés – cadeau de son mari pour leurs noces d'argent. Le colonel avait sorti une bouteille de pur malt d'un buffet de style rustique en bois clair patiné ; la plupart des meubles du salon de sa maison située dans une résidence sécurisée étaient patinés : ma femme, ça l'amuse de refaire constamment la déco, vois-tu, je la laisse faire, ça lui fait plaisir. La maison du colonel était entourée d'un tapis de gazon et de jeunes cyprès derrière lesquels se profilaient d'autres maisons récentes aussi grandes rutilantes que la sienne, dans le plus pur style la Californie pour les nuls.

– Ne te méprends pas.

Me dit-il avec un sourire d'une franchise étudiée et tellement engageante : que je n'aille pas me méprendre, que je n'aille pas croire qu'il vivait de l'armée.

– Non, l'armée est un travail à temps partiel. Ce qui me fait vivre, c'est mon entreprise de sécurité, ça, oui, ça marche bien en ce moment. Franchement, la nouvelle Argentine offre beaucoup d'opportunités, seulement il faut vouloir les saisir.

Je ne savais quelle mine prendre pour lui signifier que sa nouvelle Argentine, il pouvait se la carrer où je pense ; je savais aussi que j'avais plutôt intérêt à me tenir à carreau. Le colonel m'adressa un clin d'œil et me dit que de toutes manières il n'avait pas l'intention d'abandonner les armes – il dit « les armes », et j'ai eu le sentiment qu'il le regretta aussitôt. Le colonel parlait sur ce ton leste que nos nouveaux riches croient éduqué : glissant sur les mots comme s'ils coupaient, comme sur un toboggan qui n'atterrissait nulle part.

– Non, je garde l'armée parce que c'est un plus. Ça t'ouvre des portes, ça te donne un bon carnet d'adresses, c'est un plus. Ça te permet aussi d'être utile. Tu connais sans doute la formule esprit de service. Pour nous, c'est plus qu'une formule. Il faut être dedans pour comprendre cette sensation d'être en train d'œuvrer pour la patrie.

Le colonel Mariano Días Latucci se leva, m'offrit une Marlboro que je refusai, un autre whisky que j'acceptai ; j'avais la désagréable sensation d'être en train d'entrer dans son jeu. Deux hommes d'âge mûr buvant leur sundowner tout en admirant le coucher de soleil sur la pampa, odeur de campagne paisible, deux authentiques mâles argentins. Tout à coup, je brûlais de savoir si le colonel portait un ceinturon en cuir brut.

– Je t'écoute. Mon ami Juanjo m'a tout spécialement demandé de te recevoir. Et quand Juanjo veut quelque chose, on a du mal à lui dire non, tu dois le savoir.

Le colonel me tutoyait : il m'incluait dans son cercle de whiskies *on the rocks*, de compteurs de bétail et de sourires francs cordiaux virils. Je fus sur le point de me lever et de partir ; non parce que c'était un militaire, voire un répressur,

mais parce que je ne voulais pas faire partie de son club de messieurs.

– J’ai cru comprendre que Juanjo et toi, vous vous connaissiez depuis très longtemps...

Dit le colonel, laissant sa phrase en suspens, comme pour que je la complète.

– Oui, très longtemps. Du temps de notre prime jeunesse.

– De l’université ?

– Non, nous n’avons pas fait les mêmes études.

Le colonel allait pour me demander des précisions, mais il se ravisa : il avait dû calculer, recouper des données et se rappeler que, pour être un militaire démocrate, il fallait avant tout être très prudent quant aux histoires individuelles. Cependant, quelque chose transpara sur son visage bronzé, sa moustache bien taillée, son sourire : il avait compris. Nous n’étions plus des mâles argentins, nous étions soudain devenus deux anciens ennemis se pardonnant mutuellement leur passé au nom du bon sens et du bien-être commun – mais n’oubliant pas. Il devait être en train d’imaginer que si on s’était rencontrés trente ans plus tôt, tout se serait limité à savoir qui tirerait le premier ; moi, en tout cas, j’y ai pensé – et je me suis réjoui que cela n’ait pas été le cas : c’est sans doute lui qui aurait gagné.

– Bon, dis-moi : en quoi puis-je t’aider ?

Je lui dis avoir conscience que le sujet était délicat, mais que pour une série de raisons personnelles que je préférerais garder pour moi, j’avais besoin d’informations sur le père Augusto Fiorello, aumônier militaire.

– Ou quelque chose dans ce goût-là. Je crois qu’il était aumônier militaire, mais je n’en suis pas sûr. Tu te souviens de ce qu’il faisait ?

Le colonel observa quelques secondes de silence, regarda par la fenêtre et respira l'air sécurisé de sa résidence. Il ne semblait pas être en train de produire un quelconque effort de mémoire.

- Et si nous jouions cartes sur table ?
- Comme tu veux.

Lui dis-je avant de baisser les yeux : le colonel avait visiblement pris le commandement des opérations.

- Tout d'abord, sache que je peux comprendre que tu aies tes raisons personnelles... Non, ne me dis rien, je les ignore et je ne veux pas que tu me les révèles, sérieusement, elles ne m'importent pas, je préfère ne pas juger ce qui pousse les autres à ruer les brancards. Certains le font par un élan sincère, d'autres pour obtenir un avantage quelconque, ce n'est pas mon problème. Mais je veux aussi que tu saches que je ne suis pas pour continuer à remuer la merde du passé. À mon avis, il faudrait tourner la page une fois pour toutes. À l'époque, je venais de sortir de l'école militaire et j'étais lieutenant ; ce que j'ai fait ou pas fait ne te regarde pas, c'est mon problème. Mais pour moi, c'est de l'histoire ancienne. Maintenant, il n'y a plus de subversion, heureusement nous n'avons plus ce genre de problème : c'est du passé. Maintenant, ce qui compte, c'est de défendre le pays autrement, défendre la démocratie, faire notre boulot ; je veux dire, que chacun fasse son boulot. Nous, par exemple, nous devons prouver que nous servons à quelque chose. Personnellement, je préférerais ne pas parler de cette époque, mais, comme je t'ai dit, Juanjo m'a demandé de t'aider et je vais le faire. Mais pour ça tu dois m'aider toi aussi : dis-moi ce que tu veux savoir exactement.

J'ai failli lui dire écoute, je voudrais savoir ce qu'on a fait à ma femme, qui l'a tuée, si toutefois on l'a tuée, qu'est devenu le petit, j'ai tiré les rideaux pendant des années, mais je n'en peux plus, j'ai besoin de savoir. Réflexion faite, je me suis dit que cela n'avait pas de sens, mais cela n'avait pas de sens non plus d'être dans ce salon patiné, de style californien version argentine, en train de discuter avec un soldat raisonnable.

– J'ai juste besoin de savoir qui était le père Fiorello et ce qu'il a fait. On m'a dit qu'il avait été dans une trappe dénommée Aconcagua. Vous savez quelque chose à ce sujet ?

C'était bien moins qu'un projet ; c'était une idée. À laquelle j'avais besoin de penser de temps à autre pour pouvoir aller de l'avant, une sorte d'obligation morale que je m'étais imposée pour croire que tout cela – Estela, notre enfant s'il existait, ces années-là – n'était pas terminé. Je veux dire : la plupart du temps, ce que l'on fait a une fin et point barre. Même si ce sont des choses agréables, satisfaisantes – surtout si elles sont agréables et satisfaisantes ? –, qu'une chose soit telle qu'on l'a voulue ne la rend pas moins passagère : et sans doute même plus. Mais l'idée de la vengeance sert à postuler que certaines choses ne s'épuisent pas en elles-mêmes : que même révolues depuis très longtemps, elles peuvent continuer de nous réclamer une réponse, des décisions, une action : rester actives.

Je savais – j'ai toujours su – cette évidence : que quoi que je fasse, ils ne reviendraient pas. Je le savais : même si je continuais de penser à me venger – même si je les vengeais –, je n'obtiendrais rien de concret en retour ; seulement cette impression de prolonger leur présence dans le

temps. Pour ne pas me dire que je les avais définitivement abandonnés en route, j'avais besoin de continuer de penser à la vengeance : à supposer qu'un jour je l'accomplirais. La perpétrer – la concrétiser – eût été gaspiller : effectuer une action qui ne changerait rien, pour la simple raison que si j'y renonçais, après tant d'années à y songer, cela prouverait que je m'étais réfugié dans le mensonge. La perpétrer ne servirait alors qu'à prouver à mes propres yeux la véracité rétrospective de cette idée – et à rien d'autre. Je n'en attendais aucune satisfaction personnelle, aucune répercussion collective : quand je l'accomplirais, ce serait en pure perte. Voilà pourquoi j'avais attendu jusque-là – ou plutôt : je n'avais fait aucun geste en vue de sa concrétisation. Il me suffisait d'en nourrir l'idée. J'avais toujours pensé que je devrais le faire avant de mourir – mais pas que je pouvais mourir d'un coup sans l'avoir fait. Ou peut-être si, avec une pointe de soulagement : j'avais peut-être imaginé qu'une mort inattendue me délivrerait de cette obligation. Mais à présent, je l'attendais.

– Vous savez quelque chose à ce sujet ?

Son esquisse de sourire m'a fait réaliser que je l'avais vouvoyé. Le colonel accepta le virage : il devait vraiment être démocrate.

– Excusez-moi, Carlos, mais pour cela, je dois vous demander pourquoi vous voulez savoir. Je ne veux pas m'immiscer dans votre vie ni raviver d'anciennes blessures, que cela soit bien clair. Mais comprenez qu'il s'agit d'une information sensible et que je ne vous la donnerai que parce que le ministre est un bon ami à moi.

– C’est très simple, colonel. Ce n’est même pas une question politique : ma femme a disparu dans cette trappe.

– Et ça, ce n’est pas politique ? C’est ce qu’il y a de plus politique en Argentine. Mais bon, c’est une raison parfaitement valable.

A-t-il dit, puis il a marqué un silence comme pour se ressaisir. J’ai failli le remercier d’approuver mon motif, mais il m’a semblé que cela n’avait pas de sens ; en réalité, j’avais l’impression que rien dans cette conversation n’avait de sens – sauf l’information que le colonel était sur le point de me fournir, et encore.

– J’ai connu le père Fiorello au cours de ces années-là. C’était un des hommes les plus droits que j’aie jamais connus au sein de l’armée – or, contrairement à ce que l’on croit, l’armée regorge d’hommes droits : si vous cherchez une planque, c’est pas là qu’il faut postuler. Je l’ai connu, oui : c’était un convaincu, un véritable convaincu.

Le colonel se lança dans un long exposé sur les différences entre un convaincu et un fanatique, glissant des citations de deux ou trois moralistes chrétiens, de Samuel Huntington et du *Martín Fierro*<sup>1</sup>. J’essayais de dissimuler mon impatience.

– Oui, je sais, tout cela vous indiffère. Mais cela fait une différence, croyez-moi. Je vous le dis, le père Fiorello était sincèrement convaincu de la sainteté de tout ce que nous faisons, et cela nous aidait beaucoup qu’il y ait des gens comme lui. Je crois savoir qu’il a été irréprochable dans ses fonctions. Mais je ne peux rien vous garantir là-dessus : on m’avait affecté en province, je n’ai jamais travaillé au même endroit que lui.

---

1. Poème épique écrit par José Hernández (1872) et considéré comme l’un des ouvrages majeurs de la littérature argentine.

– Et donc ?

Ma question fut trop prompte, maladroite : quand j'ai eu terminé de la poser, je me suis rendu compte que c'était un rebond de l'irritation provoquée par sa réponse à lui : « Il était sincèrement convaincu de la sainteté de tout ce que nous faisons, et cela nous aidait beaucoup qu'il y ait des gens comme lui. »

– Et donc quoi ?

– Et donc que pouvez-vous m'apprendre sur le père Fiorello ?

– Comme je vous le disais, il m'est arrivé de le croiser, je n'ai jamais été affecté au même endroit que lui. Voulez-vous un autre whisky ?

Le colonel se leva pour aller vers le buffet patiné. Il avait une étrange cicatrice longiligne et de couleur sombre sur l'intérieur de l'avant-bras. Et, en effet, un ceinturon de cuir brut.

– Díaz Latucci, m'avez-vous dit, non ? Oui, Díaz Latucci : il va de soi que vous n'avez aucune obligation de me répondre quoi que ce soit. Rien ne vous y force : l'État ne vous y oblige pas, votre conscience ne vous y oblige apparemment pas, et moi je ne peux naturellement pas vous y obliger. Même Juanjo ne vous obligera à rien, bien sûr. À vous de voir s'il est plus confortable ou plus utile ou plus chrétien pour vous de garder le silence.

Lui dis-je tout en commençant à me lever. Le colonel me saisit par le bras un peu plus fort que nécessaire.

– Attends, ne le prends pas comme ça. Tu vois pourquoi je te disais qu'il valait mieux tourner la page ? Tout ça nous empêche de bien nous entendre, et ce dont nous avons le plus besoin au monde, nous autres, Argentins, c'est de bien nous entendre.

## À QUI DE DROIT

Le colonel parlait avec un calme et une hauteur et un détachement qui m'irritaient de plus en plus.

– C'est toujours pareil, dès qu'on commence à aborder ces sujets-là, ça se gâte. Je ne t'ai pas dit que je ne voulais pas te répondre, je t'ai dit que je ne savais pas grand-chose. Mais je peux en revanche te dire qui aller voir de ma part : il y a quelqu'un qui doit pouvoir te renseigner. Tu dois chercher le sergent Paredes. Ne t'en fais pas, demain je communique ses coordonnées au ministre.

## 16.

J'imaginai son état de stress le jour de sa première messe au régiment, sa coupe à ras, son uniforme ambigu de soldat prêtre, les mots choisis pour toucher le cœur de ces hommes qu'il devait supposer endurcis, insensibilisés par leur métier. Je me suis demandé ensuite s'il avait vraiment commis cette erreur : s'il s'était imaginé que ces hommes – ces soldats, sous-officiers et même officiers qu'il devait captiver par son rituel – seraient, du fait de leur longue pratique des casernes, du maniement des armes, des coups et de la violence, particulièrement perméables à son prêche. J'aurais cru le contraire : que cohabiter avec la mort en commettant quotidiennement des actes que seule l'obéissance aveugle pouvait justifier les prédisposait à chercher plus vivement refuge au sein de leur mère l'Église pour qu'elle leur explique que la mort n'a rien de grave et qu'obéir passe avant tout. Mais un petit curé soldat ne pouvait sans doute pas penser sa mission en ces termes et n'avait eu d'autre choix, ai-je supposé, que de se figurer être le berger d'un troupeau malcommode et légèrement sauvage quoique loyal qui requerrait toute son habileté, tous ses charmes. S'était-il parfumé pour son premier sermon ? S'était-il aspergé d'une eau de Cologne virile mais discrète, martiale

mais proprette, pour se sentir plus serein ? Ou avait-il pensé qu'il était malséant pour un curé, malséant pour un soldat, séant pour un curé mais malséant pour un soldat, malséant pour un curé mais séant pour un soldat, doublement malséant pour un curé soldat que de se pomponner ainsi ? Difficile de le savoir – pas seulement inutile : très difficile. Mais il était certain qu'il avait longuement préparé le contenu de son sermon – élaboré à partir d'un passage guerrier, peut-être David, encore que la charge subversive du petit terrassant le grand ne fût probablement pas appropriée – ainsi que les inflexions gestes postures grâce auxquels il tenterait de captiver son auditoire vert olive. Et, pour quelque raison, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce sermon de cour de caserne à l'air libre, sous un soleil éreintant, au milieu d'effluves de sueur. Et les commentaires juste après, les félicitations, le contentement répugnant du prêtre soulagé une fois passé le stress initial, se sentant au début d'un long et fécond chemin, embrassant le crucifix offert par sa mère ou son confesseur avec cette passion baveuse de ceux qui embrassent des corps erronés, morts.

J'imaginai comme il devait se sentir à l'aise dans ce monde de règles, d'ordres, de traditions anciennes : dans ce monde où le plus souhaitable, le mieux était de reproduire minutieusement ce qu'une longue succession de semblables avait fait pendant des années et des années ; comme cela devait être merveilleux de se sentir l'héritier et le continuateur de cette histoire, un maillon dans la chaîne de bronze qui ancre le monde à la place qui lui revient. Et j'ai même imaginé son étonnement lorsque, après les premiers échanges avec ses nouveaux fidèles, il avait découvert – reconnaissant sa première erreur – que ces hommes rudes et aguerris prêtaient à ses paroles – aux siennes, à lui, le petit curé quasi imberbe à peine

## À QUI DE DROIT

sorti du séminaire de Tandil – un poids et une importance qu'on ne leur aurait peut-être pas accordés dans un village quelconque et, avant d'analyser les causes de ce phénomène, il s'était dit que cette confiance – cette crédulité –, avant d'être un avantage, l'obligeait à un surcroît d'attention, de responsabilité et que, tracassé, il avait dit les voies du Seigneur sont impénétrables ou quelque chose de cet ordre, ai-je pensé avant de m'esclaffer et de me surprendre à me demander ce que je fabriquais à essayer de deviner les réactions d'un cureton alors que je ne parlais même pas sa langue, ignorais les phrases toutes faites qui le constituaient.

J'ai ri. Oui, j'ai ri – mais plus tard, à bien d'autres reprises, je me surprendrais à échafauder encore des fictions similaires.



17.

Parfois, tu entonnais un de ces chants qui nous étaient familiers et tout à coup les paroles te surprenaient : comme si elles te révélaient une chose épouvantable. Je crois que je ne t'ai jamais aimée davantage que quand je devais te protéger de ces chants qui nous étaient familiers.

- Toi, me protéger, mon chou ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Je l'avais tout de suite remarquée : dès les premiers jours où elle s'est rapprochée de l'organisation, cette fille maigre et un peu dégingandée avait attiré mon attention, avec ses cheveux en pétard, ses vêtements aux couleurs tellement mal assorties que cela était forcément délibéré. J'ai supposé qu'elle venait d'arriver : qu'elle n'avait pas pu être là sans que je la remarque. D'après Grosse tête et Pancho, elle était là depuis des mois mais, comme nous étions légion, je pouvais parfaitement ne pas l'avoir remarquée, sans compter qu'elle n'avait rien de très particulier. Vous vous foutez de moi ? Grosse tête et Pancho m'ont regardé d'un air narquois ou méprisant : d'habitude t'as plutôt bon goût, chef, c'est là qu'on voit que t'es surmené.

Estela – je ne savais pas encore qu'elle s'appelait Estela – avait trois ans de moins que moi, mais là n'était pas la question : j'étais le responsable de l'organisation, un militant reconnu, respecté ; elle, une nouvelle recrue, une bleue. J'étais habitué – c'est vrai, j'étais habitué – à me taper toutes les filles que je voulais ; elle ne le savait peut-être pas. En tout cas, la première fois que je l'abordai – de haut, comme d'habitude, l'air de lui faire le grand honneur de lui adresser la parole –, elle me regarda d'un air déconcerté.

– Non, je ne pense pas que j'en sois capable.

– Camarade, si je te dis que tu peux, c'est que tu peux. C'est une mission pour des camarades qui militent depuis plus longtemps que toi, qui sont plus expérimentés, mais je considère que tu peux t'y intégrer.

– Non, je ne pense pas, il y a des camarades qui le méritent plus que moi.

– Tu mets en doute la capacité de discernement de ton responsable ?

Lui dis-je, pour aussitôt me rendre compte qu'elle n'avait peut-être pas perçu la nuance humoristique de mon reproche. Estela me regarda d'un œil craintif, elle secoua ses cheveux défaits, se ressaisit.

– Oui, sur une question que je connais bien mieux que lui. Me dit-elle, s'excusant presque.

– Voilà une erreur à laquelle nous devrions remédier.

Lui dis-je avec une galanterie sortie d'un autre film. Estela rougit. Au cours des années qui suivirent, je redouterais ce signe avant-coureur de son courroux ; cette fois-là, il ne me révéla rien du tout.

– Tu vois que j'avais raison et que t'es un pipeauteur...

Je n'ai plus jamais entendu ce mot : pipeauteur. J'ai passé tant d'années, tant de discussions à attendre que quelqu'un le prononce.

Par la suite, quand je lui posais la question – et je la lui ai posée trop souvent –, elle ne m'a jamais vraiment dit si elle avait parlé sérieusement – si elle y croyait – ou si elle voulait me provoquer, entamer le jeu de la séduction dans une position de domination : parfois elle me répondait une chose, parfois une autre, parfois elle se contentait de rire. En tout cas, il m'a fallu plusieurs rencontres prétendument fortuites pour lui expliquer qu'elle avait raison, que mon attitude n'avait pas été digne d'un militant révolutionnaire, que je ne m'étais peut-être pas conduit de manière parfaitement honnête, que j'en avais honte mais que c'était elle qui avait déclenché cette réaction surprenante, inédite chez moi, qu'il fallait me comprendre, que je m'étais laissé emporter par l'enthousiasme qu'elle m'inspirait : que j'avais voulu attirer son attention. Elle s'est fait désirer, Grosse tête et Pancho et les autres me charriaient sans cesse, mais ils étaient convaincus – et moi aussi, peut-être – que notre histoire était mort-née : elle s'arrêterait dès que je me serais arraché cette épine bleue qui me résistait.

- Ils pensaient ça ? Tu ne me l'avais jamais raconté.
- À quoi bon, ma loute ? C'était n'importe quoi.

Le soir où le temps s'est arrêté pour moi, il flottait dans la ville une odeur inoubliable. On était fin septembre : il y avait bien sûr le parfum capiteux des tipas, mais aussi l'odeur du macadam mouillé, les effluves de transpiration – l'infinie

diversité des transpirations –, le fumet d'un barbecue au loin ainsi qu'un relent de peur. Plus tard, dans le Sud, je perçus des odeurs qui me rappelèrent ce moment, mais jamais exactement les mêmes. Bien souvent, quand je me remémorais la dernière fois que j'avais vu Estela, la mort – la mort possible, la mort supposée – d'Estela, ce souvenir olfactif m'assailait comme une perte supplémentaire : une odeur qui n'était jamais celle qui avait été, jamais tout à fait celle qu'il fallait, encore une quête vaine. Un jour, bien des années plus tard, après mon retour à la ville, je suis retombé dessus ; pas une odeur semblable, proche, comparable, non : la même. Ces minutes, la mort – la mort supposée –, rien ne m'a fait mal comme la mort d'Estela.

– Et je ne t'ai même pas parlé de ce curé. Un de ces jours, il faudra que tu me racontes ce que tu sais de lui.

– Et si tu arrêtais de nous emmerder avec cette histoire ? Franchement, mon chou, je ne te comprends pas.

– Pour toi, c'est facile, Estela. Tu n'as pas eu à te confronter à l'échec. Tu ne sais pas comme je t'envie, parfois.

Non, ne te fâche pas quand je te parle d'échec. C'est vrai, c'est terriblement vrai. Mais il est vrai aussi que c'est une variation de l'échec général de l'Argentine. C'est incroyable, mais on y est arrivés : on avait le pays le plus moderne du continent – l'autre jour j'ai lu des chiffres : au cours des années vingt, on concentrait plus de la moitié des trains, des journaux, de l'or, des routes du continent – et on a réussi à en faire un pays qui ne se distingue en rien des autres. Quelqu'un m'a raconté qu'il existe un jeu vidéo du nom de Civilization où tu es un petit bonhomme des cavernes qui doit prendre une série de

décisions. S'il prend les bonnes, il peut croître et se multiplier et finir par construire une société comme l'égyptienne ou la romaine ; je me suis dit qu'ils pourraient fabriquer un autre jeu qui s'appellerait Argentine, où un petit bonhomme en costume typique doit prendre toutes les mauvaises décisions – absolument toutes, sans jamais en rater une – pour parvenir à bâtir ce pays-ci. Au commencement, nous fûmes une promesse : des millions de crève-la-dalle qui avaient fui de chez eux, prêts à tout pour manger deux fois par jour, et qui se transformèrent au bout de quelques années en une cohorte de racistes parvenus prêts à maltraiter n'importe quel pauvre à la peau brunâtre. Mais nombre d'entre eux demeurèrent pauvres : ils sont là pour rappeler au reste du monde que les Blancs aussi peuvent être pauvres. Nous sommes, avec les pays d'Europe de l'Est, le réservoir de Blancs pauvres de la planète, pour démentir l'idée de plus en plus répandue selon laquelle les pauvres sont noirs, marrons, ocre, jaune sale. Nous fûmes la grande promesse – la terrible promesse – et nous sommes devenus une galerie où les touristes peuvent venir profiter de tout ce que nous avons inventé sans le vouloir : le tango, le bifteck, le football. Ce que nous avons voulu faire – si toutefois nous avons voulu faire quoi que ce soit –, nous ne l'avons jamais réussi.

Mais le monde aussi a connu le même sort. Il y a eu tellement de changements depuis qu'ils t'ont embarquée, ma loute. Je crois que peu de périodes dans l'histoire ont connu autant de mutations. Le monde s'est transformé du tout au tout, sauf en ce qui nous intéressait. Maintenant, on peut prendre un rein à un monsieur et le greffer à un autre, maintenant chacun a un téléphone qu'il peut emporter partout et on dit que les ordinateurs qu'on a à la maison contiennent plus d'informations

que n'importe quelle bibliothèque, à présent tous les vêtements qu'on porte sont chinois ou indiens, l'Europe a une monnaie unique et, pour s'en mettre plein les poches, il faut fabriquer des programmes informatiques ou s'adonner aux spéculations financières, maintenant il y a cent chaînes de télévision, il n'y a plus de pays communistes. Plus rien n'est comme avant, Estela, mais ce que nous voulions changer demeure pareil ou pire : les pauvres de plus en plus pauvres, les riches de plus en plus riches, les puissants de plus en plus puissants. On s'est trompés comme des chiens aveugles. On s'est trompés comme des chiens.

Tu sais ce que nous n'avions pas, à l'époque ? Cette peur qu'un jour on se rende compte, on nous démasque. Nous pensions que ce que nous faisons était indépassable, qu'il n'y avait aucun piège. Il me semble que c'est ce qui me manque le plus.

Notre défaite ne fut rien, comparé à tout le reste. Ce ne fut même pas une grande défaite : ce fut une part minuscule de celle-ci. Mais énorme pour nous, et parfois j'aimerais t'expliquer pourquoi nous perdîmes ainsi, ma loute, pourquoi ce fut si terrible. Tu connais la part qui nous revient, cela tombe sous le sens : nous avons oublié que nous étions principalement une organisation politique et nous avons pensé que nous pouvions gagner contre les militaires sur leur propre terrain, et nous avons dès lors négligé ce que nous avons de mieux, cette manière de faire de la politique, de nous mélanger à tout le monde, alors nous nous sommes mis au ban, nous nous sommes transformés en patrouilles isolées d'une cause de plus en plus floue. Je crois aussi que les militaires

nous ont pris au dépourvu en allant au-delà du rôle qui leur était imparti. Nous aussi, si on va par là : quand nous avons décidé de prendre les armes pour libérer la patrie, comme on disait, nous avons changé certaines règles du jeu. Nous avons une excuse, bien sûr : ils avaient abandonné leur poste en 1930 et ils ne cessaient de recommencer depuis. Nous ignorions qu'ils ne l'avaient pas encore abandonné réellement : nous ignorions à quel point ils étaient capables de s'en éloigner. Là, ils nous ont pris de court. Nous pensions que leur condition de maîtres de l'État, de garants de la légalité les freinerait : que cela les obligerait à ne pas franchir certaines barrières. Notre puissance militaire était bien moindre que la leur, mais le fait qu'ils soient obligés de ne pas dépasser certaines limites était censé nous avantager. Ils les dépassèrent. De sorte qu'ils nous écrasèrent et qu'ils sauvèrent la patrie. Ils réussirent à faire en sorte que leur patrie demeure capitaliste, injuste, bien vacharde comme elle l'avait toujours été, comme elle l'est encore. Ils gagnèrent cette guerre et commencèrent à forger le pays qui est le nôtre aujourd'hui ; je l'ai toujours dit, Estela, même si ça te paraît bizarre : la conséquence la plus grave de la dictature militaire n'est pas qu'ils vous aient tués, ce n'est pas vous, les morts, les disparus ; c'est ce pays, l'Argentine d'aujourd'hui.

Nous avons perdu, nous nous sommes tant trompés sur tant de plans. Il est vrai que nous nous sommes trompés avec un certain panache : nous avons vu grand, caressé des ambitions qui valaient vraiment la peine, moyennant quoi nous ne sommes pas tombés de l'armoire mais du toit. Il faudrait des heures et des heures pour établir la liste de nos erreurs, Estela, et je sais que tu la connais de A à Z. Mais il est temps

de cesser de parcourir cette liste et de lui donner un titre : Notre Terrible Erreur consista à Surestimer le Grand Peuple Argentin, Salut !

– Qu'est-ce que tu dis, mon chou ? Tu racontes encore des conneries ?

– Comme si tu ne le savais pas, ma loute. Comme si tu ne le savais pas mieux que moi.

Nous avons été idiots : nous les avons surestimés. Nous avons fourni tous les efforts, mais la condition première pour que ces efforts soient couronnés de succès était que le Noble Peuple Argentin aspire à autre chose qu'à avoir le ventre plein et à vivre le plus paisiblement possible. Nous nous sommes bien fait avoir par les baratins de l'hymne national, Estela, du péronisme, du léninisme et j'en passe : Grand Peuple Argentin, Salut. Nous l'avons salué, nous nous sommes offerts à lui, nous nous sommes persuadés qu'il voulait un pays où rayonne une justice irréprochable, une égalité incontestable, un drapeau fier, les mêmes chances pour tous, les mêmes soins et possibilités pour tous, la construction de ce pays entre tous. Peut-être n'aurions-nous pas su comment construire ce pays, nous n'aurions certainement pas su, mais nous savions que la condition nécessaire en était que des millions et des millions de gens soient prêts à se retrousser les manches, et je me demande comment nous avons pu croire qu'ils allaient monter au créneau, or ils n'y sont pas montés, Estela, dès que ça s'est gâté, ils ont commencé à réclamer les militaires ou quiconque pouvait leur garantir un peu de calme, leur petite télé et, avec un peu de chance, deux repas par jour. Un voyage pour les plus chanceux, une petite voiture, le cauchemar de

la maison à soi, un emploi sûr. Nous pensions qu'ils étaient généreux, volontaires, courageux, solidaires ; je me demande comment nous avons pu croire cela, mais ce fut là l'Erreur, la Mère de Toutes les Erreurs.

Nous pensions qu'ils voulaient la même chose que nous. Les militaires, les riches, les politiciens des partis étaient persuadés que non, qu'ils voulaient autre chose. Visiblement, ils avaient raison. Pourquoi auraient-ils voulu l'égalité, la solidarité et tout le tralala ? Qui a eu cette idée saugrenue ? Peut-être l'erreur ne consiste-t-elle pas à les considérer comme des gallinacés ventristes pantouflards, mais à penser qu'ils devraient se comporter différemment. Ou qu'une société égalitaire et juste est préférable à une télé à écran ultraplat. Personnellement, j'aurais voulu plus que cela, mais pourquoi les autres devraient-ils vouloir plus que cela ? Parce que je décrète que c'est mieux ? Le problème de la politique révolutionnaire – avec toi, je peux encore dire « révolutionnaire », mais c'est un mot tombé en désuétude – est que pour sauver tout le monde, elle a besoin que tout le monde veuille la rédemption : cette rédemption-là, pas n'importe laquelle. Telle était notre première étape : leur expliquer, les convaincre que ce qu'ils voulaient, au fond, c'était cela, mais que le voile de l'idéologie dominante les empêchait de le voir. Nous le leur avons expliqué ; ils ne l'ont jamais compris. Ils ne l'ont toujours pas compris : ils sont très obtus, très bêtes, très différents – ou va savoir quoi. La révolution tente de réaliser des choses merveilleuses pour les autres, mais, pour cela, elle a besoin que les autres – les idiots, les bestioles qui ne comprennent pas que le vétérinaire leur attrape la patte et leur pose une attelle pour les soigner, alors ils gémissent, ils grognent – participent au processus. Et comme les autres n'y participent pas, nous les

détestons et nous les traitons de gallinacés ventristes. Notre prétention est pathétique : nous avons tout donné pour sauver des millions de personnes qui n'avaient absolument pas envie d'être sauvées.

Le socialisme, Estela, passe-moi l'expression, n'est pas une mauvaise idée : c'est une idée erronée. C'est une idée qui pourrait fonctionner dans un monde peuplé de ces gens généreux, courageux, solidaires. Certains socialistes ayant cerné le problème ont voulu croire que le socialisme lui-même transformerait les gens ; alors ils ont créé des sociétés aussi parfaites que l'Union soviétique, la Chine, Cuba, tout un exploit. Mais nous avons voulu croire que nous comptions déjà sur ce peuple noble et bien disposé, audacieux, enthousiaste. Grand Peuple Argentin, Salut, salut à son courage indéniable, sa tradition de lutte. Quand nous avons commencé à réaliser que nous vivions dans un pays de ventristes pantouflards, de oui monsieur ce qu'il nous faut, c'est de l'ordre, un pays qui achète des réfrigérateurs à crédit, ils nous avaient déjà massacrés.

Et pourtant ces mêmes personnes nous encensent aujourd'hui pour avoir été capables de risquer notre vie, Estela, parce que tu as été capable de te faire tuer ou va savoir quoi. Au fait, de quoi as-tu été capable, Estela ? Non, ne me réponds pas. Mieux vaut que tu ne me le dises pas.

Au Grand Peuple Argentin, toute mon affection. En d'autres termes : si le peuple veut vivre mieux, qu'il se démerde. Ce qui n'a pas de sens, c'est de le faire à sa place.

- Tu crois ce que tu dis, mon chou ? Tu commences vraiment à m'inquiéter...

## À QUI DE DROIT

– Tu ne peux pas comprendre, ma loute. Il s'en est passé des choses, depuis, trop de choses.

Pendant des années, j'ai cru que, sous prétexte qu'elle était morte, je pourrais faire d'elle ce que je voulais : penser qu'elle n'était pas morte, par exemple, ou penser qu'elle était morte. Ou même croire que sous prétexte qu'elle n'était pas morte, je pouvais faire d'elle ce que je voulais : comme par exemple penser qu'elle était morte ou penser qu'elle ne l'était pas. Ces derniers temps, depuis que j'avais commencé à reconstituer son parcours, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas. Non seulement je me suis rendu compte que je devais prendre une décision : la décider. Mais aussi qu'elle décidait trop : mes souvenirs d'elle se précisaient de jour en jour. Alors je repensais à cette nuit où je lui avais dit que nous devons partir car la situation était devenue intenable, que nous avions perdu, que nous étions en train de nous faire tuer pour des prunes, discours que l'on servait dans ces cas-là pour dire à demi-mot – pour dire sans le dire – qu'on avait peur. Estela m'a alors regardé comme si j'étais un inconnu : comme si elle m'avait oublié et qu'elle devait faire un effort de mémoire pour me reconnaître. Et un autre effort pour que l'on ne remarque pas la tristesse extrême dans son regard.

– T'es sérieux, mon chou ?

Je lui ai dit que non, voyons, que je voulais seulement la tester.

– T'es qu'une merde, ma parole. J'ai vraiment envie de te tuer, par moments.

Elle a toujours su m'obliger à me surpasser.



18.

- Et pourquoi ne m'en avais-tu pas parlé ?
- Et pourquoi voulais-tu que je t'en parle ?
- Je ne sais pas, Carlos, j'imagine que c'était important pour toi de revoir ces mecs. Tu aurais pu me le raconter.

Voilà le genre de situations qui m'agaçaient au début et qui ces derniers temps m'embarrassaient : lorsque Valeria se comportait comme si nous avions une relation que nous n'avions pas, que nous n'aurions jamais. C'était un stratagème si éculé, si trivial, que cela me faisait pitié ; peut-être cette pitié aboutirait-elle un jour à ce que cela marche entre nous. Peut-être pas : c'était le plus probable. En tout cas, je ne lui ai pas rétorqué que je n'avais aucune raison de lui raconter quoi que ce soit, je lui ai dit en revanche – une concession – que de toutes manières je pensais laisser tomber. C'était vrai : presque malgré moi, poussé par Juanjo, j'étais retourné dans ce monde trouble, rencontrant des colonels et des agents de renseignements, adoptant même des attitudes et employant des mots que j'avais oubliés depuis des lustres. Et tout cela sous le prétexte le plus triste qui soit. Mais je ne suis pas entré dans les détails : je me suis contenté de lui dire que je ne voulais plus rien savoir de ce monde qui n'était plus le

mien. J'en étais presque convaincu, en le disant. Mes seuls doutes portaient sur cette image persistante d'un aumônier sans visage et, surtout, cette échéance si prégnante, mais je ne voulais pas m'en ouvrir à elle : pour le lui dire, il aurait fallu que je lui parle du Mal, et c'était la dernière chose que j'aurais faite.

C'était amusant : la dernière chose que j'aurais faite.

Je m'évertuais à ignorer le Mal et il en profitait. Non qu'il s'acharnât : il en profitait. Le Mal ne me provoquait aucune douleur ni sensation particulières ; de fait, hormis cette odeur, il ne s'est plus manifesté. Mon estomac, mes articulations me faisaient parfois souffrir – une épaule, un genou, le cou –, mais les petits maux qui m'accablaient n'étaient pas le Mal : le Mal a toujours été silencieux. Le Mal n'avait pas besoin de se montrer, il lui était égal que je le remarque : il œuvrait. C'était une de ses plus astucieuses cruautés : si au moins il avait été douloureux, m'avait fouetté, s'il avait choisi une quelconque manière de se manifester et me dire je suis toujours là, en train de te tuer, s'il ne m'avait pas permis de l'oublier et de vivre comme si de rien n'était, comme si j'avais du temps devant moi, pour me rendre compte tout à coup, à un moment inopiné, qu'à cause de lui mes jours étaient comptés, ou si au moins il ne m'avait pas obligé, pour ne pas tomber dans le piège, à me répéter sans cesse n'oublie pas, souviens-toi que le Mal est là, mon pote, qu'il ne s'arrêtera pas, qu'il poursuit sa besogne en vue de ta disparition. Le Mal eût été bien plus tolérable – tolérable ? – s'il ne m'avait pas obligé à lui mâcher le travail, à me le rappeler.

Le Mal, ai-je pensé une nuit, était ce qui s'apparentait le plus à la disparition.

Je ne voulais pas lui rendre hommage en le racontant à Valeria : je ne voyais pas à quoi cela lui aurait servi ou plutôt à quoi cela m'aurait servi qu'elle le sache. Que pouvait comprendre à la mort une femme d'une trentaine d'années qui avait grandi à une époque où les jeunes mouraient sans rien faire de particulier ? Une époque où la menace de mort la plus répandue était une aiguille partagée ou un coït avec une personne infectée et encore, cette éventualité était si improbable que, une fois passée la marée publicitaire, on pouvait facilement l'oublier. Rien d'intéressant, rien qui me soit utile. Elle le découvrirait le moment venu, quand je n'aurais plus d'autre choix. En attendant, si elle l'avait su, elle serait devenue sentencieuse, obséquieuse, compatissante : être au courant du Mal lui aurait donné la sensation qu'à cause de mon état de « faiblesse » – de la proximité de la fin –, je lui demandais d'endosser le rôle de la Samaritaine, de la veuve par anticipation, la pleureuse qui, dans l'ultime passage, vous accompagne de sa douleur et vous console : des conneries. Ni elle ni moi n'avions besoin de ces humiliations.

Moi, surtout, je n'en avais pas besoin : toute ma stratégie de survie – ma misérable stratégie – consistait de toute évidence à faire comme si de rien n'était.

Le piège eût été de commencer à me battre pour des choses dont je me moquais auparavant : pour continuer à vivre, par exemple, vivre encore un temps. J'ai vécu des années et des

années en me fichant de continuer à vivre ou pas : je tenais ça pour acquis tout en me figurant que cela m'était égal. Je croyais vivre – ce n'était pas une variable, ce n'était pas une fin – et je me demandais comment, à quoi bon. À présent le Mal s'évertuait à transformer en objectifs ce qui n'était que des moyens : vivre, être là. Par moments, j'étais pourtant à un cheveu de céder à la tentation : on pouvait trouver un certain plaisir à écarter tout ce qui était devenu superflu pour revenir au plus élémentaire, au plus vrai : lutter pour sa vie, pour sa survivance. Admettre que rien d'autre ne compte ou du moins que tout le reste passe au second plan. Cela aurait été une capitulation définitive.

- Sérieusement, tu ne vas pas continuer à la chercher ?
- La ? Qui je cherche ?
- Fais pas le malin avec moi. C'est inutile, tu n'as pas besoin de ça.

Non, décidément, je ne pouvais pas lui parler du Mal. Que pouvais-je lui en dire ? Que cela me faisait de la peine de mourir à cette époque stupide, que cela m'attristait d'avoir vécu ces vingt ou vingt-cinq dernières années à cette époque stupide et de savoir que j'allais mourir sans avoir rien vu d'autre ? Si j'avais eu son âge, cette stupidité ne m'aurait fait ni chaud ni froid : elle aurait été normale pour moi. Mais après avoir vécu pendant des années en croyant que le monde pouvait être extraordinaire, j'avais du mal à me résigner à cette médiocrité persistante, soutenue et, à présent, surtout, il me pesait de me résigner à ne plus voir autre chose. C'était sans doute ce que le Mal avait de pire – ou le pire que j'avais été capable de penser au sujet du Mal : j'avais cédé à la tentation de penser que je

me fichais de ma mort, j'étais capable d'entretenir cette fiction presque en continu, je pouvais même imaginer des phrases que je peaufinais dans ma tête : « Quand je mourrai, le monde n'aura rien perdu et j'aurai perdu un monde qui ne me plaît pas ; le problème, c'est qu'il n'y aura plus de je pour profiter de cette renonciation. » C'étaient des feintes, des bêtises, mais penser que j'en étais encore capable me rassurait. Ce qui me chagrinait – d'un chagrin que je pouvais accepter –, c'était de devoir me résigner à ce que les petits Argentins soient à jamais pour moi ce qu'ils sont aujourd'hui, ce qu'ils ont été depuis que je suis né. Il n'y aurait plus d'autres Argentins – pour moi. J'avais passé toutes ces années à croire qu'un jour ils seraient autres et, même si cela n'avait pas marché, je n'avais pas complètement abandonné cet espoir. C'était cohérent : quand nous étions jeunes, le monde était un lieu provisoire : un espace en constante mutation qui sans relâche promettait la différence. Un temps où tout paraissait changer en permanence : où le destin des choses était de devenir autres. Entre un père et un fils, les différences étaient aussi marquées qu'entre une table et un yaourt, entre la musique d'avant et la nôtre, entre la retenue d'antan et notre démesure présente, entre l'histoire et les projets. Le temps n'était pas cyclique, il avançait. Et je m'y étais habitué : il était tellement plus facile de vivre dans un monde inachevé – un monde dont la vérité était ailleurs, dans le futur – que dans ce monde qui annonce qu'il restera égal à lui-même pour les siècles des siècles amen. Je ne le croyais pas – en termes abstraits, historiques, je ne le croyais pas –, mais je ne supportais pas l'idée que, pour moi, cela ne serait plus jamais différent, car même si cela changeait un jour, je ne serais plus là pour le constater. Il m'arrivait de penser à la cruauté des dates, à leurs aléas : un juif d'Europe centrale

mourant de vieillesse en 1941, convaincu que sa culture disparaîtrait ; en 1985, un dissident russe en Sibérie, persuadé que les soviets seraient éternels ; Rousseau enterré en 1778 dans un monde qui n'existerait jamais sans rois. La cruauté des dates m'aidait à garder un certain espoir, mais un espoir pour les autres. Mon monde était fait, achevé : il ne serait jamais autre.

Et je pouvais encore moins lui parler de ces nuits où tout m'échappait, où je passais des heures et des heures à ne pouvoir penser à rien d'autre qu'au rien – sans trouver la manière de le penser, ce qui me terrifiait. C'était vraiment la dernière chose que je pouvais faire.

Il était néanmoins vrai que poursuivre cette quête n'avait aucun sens. Je m'étais laissé influencer par Juanjo, par l'air du temps encore une fois, par le Mal, par allez savoir quoi. Par Estela. Mais m'engouffrer de nouveau dans ces cloaques n'avait aucun sens. Estela non plus ne l'aurait pas voulu. Si elle l'avait voulu, elle me l'aurait fait savoir.

– Non, je ne continuerai pas à chercher ni à la chercher. À vrai dire, je n'avais pas vraiment commencé. J'ai juste fait quelques démarches, mais je me suis vite rendu compte que cela n'avait aucun sens. Ça y est, c'est fini. Rassure-toi, c'est fini.

Il faisait chaud, et quand il faisait chaud, sa peau suintait, dégorgeait le sébum endigué d'ordinaire par le froid : comme beaucoup de gens, Valeria souffrait de la chaleur car elle brouillait ses limites, la faisait déborder et se mélanger au monde de manière excessive.

– Rassure-toi ? Pourquoi rassure-toi, Carlos ? Ça veut dire quoi ? Tu crois que je m'inquiète que tu coures après le

fantôme de ta femme ou après ton propre fantôme ? En quoi ça devrait me concerner ?

Me dit-elle, mais le ton de sa voix et son attitude la trahissaient : elle était visiblement hérissée, sur les dents. Et elle a commencé à s'enlever des points noirs sur les jambes : rien ne la rendait plus humaine que de s'enlever des points noirs sur les jambes. Je lui ai proposé un whisky et elle m'a dit que c'était une boisson pour les vieilles pédales.

- Comme moi.

Comme toi, confirma-t-elle, puis elle baissa la garde. Je partis chercher des glaçons dans la cuisine ; sans bouger de mon canapé, dans mon salon de trois mètres sur quatre, Valeria me demanda presque en hurlant si je pensais vraiment abandonner mes recherches. J'ai regretté un instant que cet espace ne soit pas un peu plus à moi : que je ne me le sois pas approprié par des objets, des photos sur les murs. Mais cela faisait trop longtemps que j'évitais d'avoir des lieux où je me sente chez moi.

- Oui, je suis sérieux. Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé embringer là-dedans, ça n'a pas de sens. J'ai déjà trouvé une manière de vivre avec tout ça et je n'ai aucune raison d'en changer maintenant.

- T'en es sûr ?

J'ai d'abord sursauté, puis j'ai craint d'avoir laissé échapper une allusion au Mal. Ensuite je me suis dit que j'étais bêtement tombé dans un piège ; on peut toujours glisser une question prétendument naïve, un regard ou un air entendu qui semblent insinuer que l'on sait des choses pour que l'interlocuteur, se sentant démasqué, avoue quelque chose que l'autre n'aurait jamais deviné.

- Non, c'est sûr. Combien de glaçons ?

– Plein, espèce de vieille pédale.

Quand je suis revenu dans le salon, Valeria continuait à se presser des points noirs sur les jambes. Quelque chose clochait. Alors elle m'a redemandé si je n'avais vraiment aucune raison de changer d'avis : je l'ai regardée d'un air de dire je t'ai déjà répondu.

– Tant mieux.

Elle m'a dit, puis elle a souri.

– Tant mieux ?

– Oui, tant mieux. Si t'avais continué sur cette voie, mon cher vieux soldat, avec tout le respect que je te dois et toute mon affection, tu serais devenu aussi con que tous ces autres cons. Tu sais, tous ceux qui ne savent parler que de ça. Dernièrement, j'avais l'impression que tu en prenais le chemin : que plus jamais tu ne parlerais d'autre chose.

Valeria était affalée sur mon canapé avec disgrâce et elle ne m'avait même pas encore sucé ; généralement, dans ces circonstances, elle avait plus de tenue. Mais elle continuait : elle m'a demandé si je ne voulais pas savoir ce qu'elle me trouvait d'intéressant. Et je n'ai pas eu le temps de lui dire non.

– Le fait que même si t'as été militant, tu n'es pas resté prisonnier de ces années-là. Ça, ça m'intéresse, chez toi : t'es un cas à part, vu que tu arrives à avoir du recul par rapport à ton histoire, ce qui du coup fait de toi un spécimen capable de comprendre certaines choses. Mais l'autre jour, j'ai eu l'impression que tu étais sur le point de tomber dans le panneau, comme tous ces cons. Ils ne se rendent donc pas compte qu'ils continuent de payer le même tribut, prisonniers des mêmes militaires, au bout de trente ans ils continuent de parler de ce que ces types leur ont fait ?

J'en convenais et cela m'a contrarié : j'étais d'accord, je m'étais dit la même chose, je l'avais même formulé, mais je ne supportais pas de l'entendre de sa bouche. Je me suis tu.

- Qu'est-ce que vous foutiez de si important ? Qu'est-ce qui vous rendait si particuliers, tu peux me dire ? C'était quoi ? Il vous est arrivé des trucs si importants que ça méritait que vous y consacriez toute votre vie ? Et à nous, non, c'est ça ? À tous les cons qui étaient trop petits ou trop peureux ou trop intelligents pour s'embarquer là-dedans, il ne nous est rien arrivé qui vaille la peine, c'est ça ? On est un tas de merde, à côté de tous ces jeunes héroïques, c'est ça ?

Que pouvais-je lui dire ? Évidemment que non ?

Peut-être ne devais-je pas laisser tomber. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas à en discuter avec cette fille.

Le silence s'est prolongé un certain temps et Valeria l'a pris comme un aveu de défaite de ma part. Je lui ai proposé d'aller faire un tour : avec cette chaleur, ça ne te dirait pas d'aller manger une glace, Vale ? Elle m'a regardé d'un air de dire je ne me laisse pas acheter aussi facilement.

- Et dis-moi : qu'est-ce que vous pensiez faire une fois que vous auriez gagné ?

- J'en sais rien.

- Allez, vieux soldat, fais un petit effort. Vous faisiez tout ça pour gagner et vous n'imaginiez pas ce qui allait suivre quand vous auriez réussi ?

- Mais si, plus ou moins.

- Qu'est-ce que vous vouliez, putain ? Tu pourrais me raconter ce que vous vouliez, à quoi allait ressembler cette patrie socialiste que vous proposiez ?

Je ne pouvais pas lui dire que je n'en avais pas la moindre idée ou plutôt : que je n'en avais pas une idée claire, définie, car nous ne consacrons pas de temps à penser comment ce serait, pour nous cela coulait de source : pour une raison quelconque, nous n'osions pas penser aux détails, aux circonstances précises.

- Tu ne vas pas me dire que tu pourrais vivre dans une société où Firmenich<sup>1</sup> serait au pouvoir.

- Tu comprends que dalle.

Valeria m'a regardé en esquissant une moue apitoyée dont le message implicite était : si moi, avec tous les efforts que je fais, je ne comprends pas, qui va comprendre, vieux couillon - ou quelque chose dans ce goût-là. Je n'ai pourtant pas eu envie de lui expliquer qu'en effet elle ne pourrait jamais comprendre la révolution car elle pensait en termes de politique actuelle, que l'idée n'était pas untel ou untel au pouvoir mais un monde nouveau : que la grand-mère de toutes les révolutions, la française, avait même changé le découpage du temps, que la mère argentine avait inventé un pays qui n'existait pas, que la tante russe avait éliminé des tsars, des prêtres, des riches et des généraux. Je n'en avais pas envie, alors j'ai concédé :

- Oui, on courait sans doute au désastre, mais pas pire que ce qu'on a eu à la place.

- Ah bon ? Et ça valait le coup, que tant de gens meurent pour quelque chose qui « n'aurait pas été pire que ce qu'on a eu à la place » ? Ça valait le coup de mourir pour ça ?

- Et quoi ? Ça vaut la peine de vivre pour ce qu'on a ?

---

1. Mario Firmenich (1948-), homme politique, cofondateur de l'organisation politico-militaire péroniste des Montoneros.

## À QUI DE DROIT

Lui ai-je dit, mais Valeria était lancée, elle n'avait plus besoin que je lui donne la réplique.

– Heureusement que tu vas laisser tomber, Carlos. J'étais inquiète.

M'a-t-elle dit, enjôleuse, provocatrice. Je m'étais assis à côté d'elle sur le canapé en Skaï verdâtre, un code qu'elle savait déchiffrer : sa bouche à la fois gourmande et indolente, ses doigts dans ma braguette, elle a voulu clore le débat par le triomphe de sa langue. Pendant qu'elle me suçait – magnifique, indépassable –, je me suis demandé pourquoi elle déployait tant d'efforts pour que je poursuive ma recherche.



## 19.

À Tres Perdices, la même question est sur toutes les lèvres, inlassablement : qui pouvait le haïr à ce point ? Et d'ajouter éventuellement un ton en dessous : pourquoi ? Ils se posent la question suite au résultat de l'autopsie, lequel est placé sous le sceau du secret de l'instruction ; or, nul n'ignore, à Tres Perdices, que le médecin légiste qui l'a pratiquée s'est déclaré impressionné, lui qui a vu tant de macchabées dans sa vie, par la hargne de ces quatre coups de poignard, dont trois, a-t-il soutenu, étaient mortels.

– Mais visiblement c'était quelqu'un qui ne voulait pas le tuer.

Observe Beatriz, l'institutrice. Ils sont nombreux dans le village à se demander – dans tous les villages on s'interroge et on doute à différents niveaux qui se valent tous – comment fait l'institutrice Beatriz Suárez pour remplir ses fonctions – préparer ses cours, les donner, corriger les devoirs – puisque, à l'entendre, on se dit qu'elle ne rate jamais un seul feuilleton à la télé. C'est la jalousie qui parle : mademoiselle Beatriz a une profonde connaissance de l'âme humaine – c'est du moins ce qui se dit à Tres Perdices.

– Visiblement, son meurtrier ne voulait pas seulement le tuer, il lui voulait autre chose, il voulait se débarrasser d'une chose horrible, à mon avis. Mais j'ai beau retourner ça dans ma tête, je ne vois pas qui aurait pu le haïr à ce point. S'il y avait bien quelqu'un de bon, sur terre, c'est le père Augusto.

– C'était le père Augusto.

– Ah oui, c'était. Je n'arrive pas à m'y faire.

Debout à l'entrée du cimetière où l'on vient d'enterrer le prêtre, l'institutrice Beatriz Suárez devise avec l'instituteur Raúl Delgiovè, avec Barrientos – le responsable et unique employé du bureau de poste – et Adela, la coiffeuse. Augusto Fiorello est mort depuis trois jours, mais les formalités et l'autopsie ont retardé les obsèques ; la coiffeuse est inquiète, elle craint que le retard ne compromette son ascension au ciel.

– Mais non, pensez-vous, Adela ! Vous croyez que le Seigneur ne comprendra pas ce qui s'est passé ?

Les quatre voisins parlent à voix basse, comme s'ils craignaient de réveiller les morts – on parle toujours à voix basse, devant les morts : c'est un signe d'optimisme – et Barrientos se dit étonné que personne de sa famille ne soit venu : personne de la famille du curé à son enterrement, il dit, bizarre que personne ne soit venu. D'un autre côté, jamais personne n'est venu, il ne devait pas avoir de famille, dit Adela, la coiffeuse : moi, franchement, j'ai l'impression qu'il était en manque de famille, tout curé qu'il était, fait-elle en esquissant une moue qui se perd au milieu des rides qui hachurent son visage furieusement maquillé.

– C'est impossible. Ça n'existe pas, quelqu'un qui n'aurait aucune famille.

Dit mademoiselle Beatriz, et Barrientos de lui rétorquer, sceptique : Ah bon ? Mais il se rend compte qu'il vient de

tomber dans le panneau, alors il essaie de détourner l'attention en répétant pour la énième fois que c'est bizarre et que c'est terrible que quelqu'un d'aussi gentil que le père Augusto ait pu finir ainsi – ce qui reflète en substance et en pointillés la peur des paroissiens : s'il a fini ainsi, que pouvons-nous redouter pour nous ? Le responsable de la poste exprime un avis général mais, en dernière instance, pas tout à fait unanime. L'instituteur Delgiovè, par exemple, affirme que sans aller jusqu'à imaginer qu'il aurait pu finir ainsi, il avait toujours trouvé le curé un peu bizarre : un peu comme un hélicoptère dans un péplum.

– Vous avez remarqué que les péplums essaient de nous faire croire que les Romains étaient de ces gens qui ne pètent jamais ? Bon, ben, le curé avait un truc bizarre, comme s'il allait s'envoyer une salve de pets dans un péplum.

– Oui, j'ai toujours été étonnée par les chaussures qu'il portait. Vous savez que nos chaussures reflètent notre personnalité. Moi, sans aller plus loin, avant de sortir, je réfléchis toujours aux souliers que je vais mettre. Évidemment, là, vous vous dites mais qu'est-ce qu'elle raconte, cette bonne femme, regardez-moi les savates qu'elle a aux pieds, vous avez l'impression que je vous mens, mais n'oublions pas que nous sommes en deuil, je n'allais pas me faire belle pour aller au cimetière, non ? J'ai un cœur, tout de même.

Dit la coiffeuse Adela, et mademoiselle Beatriz la regarde d'un air de dire ne m'oblige pas à te répondre ; elle se tait. La nuit commence à tomber ; nous sommes en automne, les après-midi ne sont pas longs, à Tres Perdices. La coiffeuse Adela ne se démonte pas.

– Je vous assure, je les trouvais très bizarres, les chaussures qu'il portait. Pas vous ? Pour un prêtre ?

La coiffeuse vit – et travaille – à cinquante mètres de l'église ; c'est pourquoi elle a été le deuxième témoin que le commissaire Giulotti a interrogé pour savoir si, cette nuit-là, quelqu'un avait entendu ou vu quelque chose. La coiffeuse dit à présent – savourant l'occasion, ravie d'avoir quelque chose de vraiment important à raconter – que non, elle n'a rien vu ni entendu, elle s'était endormie de bonne heure, comme d'ordinaire depuis la mort de son défunt mari : qu'avant, elle restait éveillée jusque tard à cause de sa manie de regarder la télévision, mais maintenant elle peut s'endormir quand ça lui chante, et qu'elle tombe comme une masse car elle travaille beaucoup, alors elle n'a rien vu, rien entendu. Et que le commissaire lui a demandé pourquoi elle supposait que pour avoir vu ou entendu quelque chose, il fallait qu'il soit très tard, ce à quoi elle a répondu ah je ne sais pas, j'ai imaginé que ces choses-là ont lieu très tard dans la nuit, mais à vrai dire je n'en ai pas la moindre idée, et que le commissaire l'a regardée d'un drôle d'air sans piper mot et qu'ensuite il lui a demandé si elle avait une idée de qui d'autre pourrait savoir quelque chose, non, commissaire, ici, la nuit, il n'y a pas un chat dans les rues, pas âme qui vive, voyez-vous.

Et les trois autres brûlent de lui demander ce qu'elle sait encore, si le commissaire lui a révélé autre chose, mais cela les emmerde de lui donner l'occasion de continuer à se pavaner, alors ils se taisent un instant. Jusqu'à ce que Barrientos – le responsable et unique employé du bureau de poste : un communicant, aime-t-il à dire pour plaisanter, mais plus personne n'en rit – craque :

– Mais le commissaire a bien dû vous donner un indice qui nous permette de savoir ce qu'il subodore.

– Non, il ne m’a rien dit, je vous assure. Enfin si, juste une chose. Il a dit qu’on ne lui avait presque rien volé, que c’était sans doute une vengeance.

– Il vous a dit presque rien ou rien ?

– Je ne sais plus, à vrai dire, je ne m’en souviens pas. Rien ou presque rien, c’est du pareil au même, non ?

– Comment ça, une vengeance ?

S’étonne le conseiller municipal dans un autre groupe, tandis qu’il ôte ses lunettes de soleil pour montrer son regard étonné. Il est venu spécialement à la cérémonie pour présenter ses condoléances.

– Ça ne peut pas être une vengeance. Qui pourrait vouloir se venger de cet homme qui était la bonté même ?

– Comment ? Vous non plus, vous ne savez pas ?

– Qu’est-ce que je suis censé savoir ?

– Non, rien, je me demandais, c’est tout.

On pourrait dire, selon la formule consacrée, que tout Tres Perdices s’est réuni autour du cercueil – n’était que, même dans des circonstances aussi dramatiques, la démarcation est patente entre d’un côté les forces vives et les gens bien et, de l’autre, les nouveaux venus qui habitent depuis des années dans des taudis. Durant la cérémonie, les deux groupes se sont tenus très légèrement à l’écart l’un de l’autre et maintenant qu’elle est terminée, les premiers sont restés discuter pendant que les seconds se retiraient vivement, comme s’ils avaient l’impression d’être des resquilleurs.

– Non, ça ne peut pas être un vol, le pauvre curé ne possédait rien, pas l’ombre d’un sou.

## À QUI DE DROIT

- Ah bon ? Qu'est-ce que vous en savez ?
- Je vous dis qu'il ne possédait rien.
- J'ai pourtant entendu dire qu'on lui avait volé deux, trois bricoles.
- Deux, trois bricoles ? Quelles bricoles ?
- Ça, il paraît qu'ils ne veulent pas le dire.
- Et vous croyez que c'est vrai ?

L'entrée du cimetière se vide. Les deux fourgonnettes des chaînes locales sont parties ; il reste trois taxis de la ville transportant des journalistes. Quelques villageois s'approchent négligemment d'eux dans l'espoir que l'un d'entre eux se décide à les interviewer.

- Et qu'est-ce qu'il a dit d'autre, le commissaire ?
- Demande, toute honte bue, le responsable du bureau de poste à la coiffeuse. Adela prend son temps, savoure. Mademoiselle Beatriz échange un drôle de regard de complicité avec l'instituteur Delgiove.
- Non, rien d'autre, ne vous emballez pas. Mais visiblement il avait sa petite idée.

20.

– Je suis si content de te voir, Rouquin ! J'ai du mal à le croire, après tant d'années. Franchement, franchement, t'es plus le même, mon salaud ! Je te jure que si je t'avais croisé dans la rue, je ne t'aurais pas reconnu.

– Ben, encore heureux, Crâne d'œuf, encore heureux.

Lui ai-je dit en tâchant de dissimuler mon ahurissement, incapable de détacher mes yeux de sa personne, me demandant si c'était vraiment lui sans pouvoir trancher.

Je n'avais plus de famille depuis un bout de temps. Ne plus en avoir avait été une découverte : je ne me serais jamais douté qu'« avoir une famille » était une situation transitoire, passagère, persuadé qu'il s'agissait d'une propriété intrinsèque, immuable. Or, après en avoir eu une, je n'en avais plus depuis plusieurs années. Depuis la mort de ma mère – deux ans après mon retour du Sud, six après la mort de mon père, quarante-huit après son mariage qui avait signifié la fusion de sa vie à celle d'un monsieur qui ne l'intéressait guère pas plus qu'il ne lui procurait le confort auquel elle aurait pu prétendre par ses origines, mais lui fournissait en revanche un sujet de plainte qui structurait son existence –, j'avais cessé de voir tout ce

réseau constitué d'une sœur, d'oncles et de tantes, de cousins cousines, de neveux nièces et autres étrangers que nous appelons communément proches : famille. Ce fut un bienfait inespéré – et immérité : je ne l'avais jamais imaginé, envisagé ; je cessai tout simplement de les appeler et, après quelques tentatives davantage dictées par les conventions et la culpabilité que par l'affection, ils cessèrent à leur tour de m'inviter aux célébrations de rigueur : anniversaires, mariages, obsèques et autres éphémérides. Ce qui me permettait d'affronter ce que la tradition actuelle appelle « les fêtes » avec plus de sérénité – du moins sans l'obligation de certaines activités qui ne m'avaient jamais intéressé.

La famille est un système de dettes : des investissements anciens – quelques gouttes de sperme, six mois d'allaitement, vingt ans de pension complète, une ou deux sorties au zoo dans l'enfance, un piston pour obtenir tel emploi, un emprunt nébuleux, une invitation à la maison de campagne ou à un match de football, un soutien à l'occasion d'une maladie ou d'un deuil – créent un entrelacs de dettes qui doivent être payées de la même monnaie. Ou, dans l'intervalle, de sa présence – qui signifie appartenance : passer Noël avec les oncles et cousins revenait à reconnaître ma dette comme ils reconnaissaient la leur, et être donc prêt à l'acquitter quand l'occasion ou l'échéance se présenteraient. Ce système de dettes est le seul filet qui nous sépare du sol au moment de la chute : tout à la fois un soulagement, un emmerdement colossal et une mascarade : il faut feindre que le véritable motif de tous ces gestes et rencontres repose sur ce qu'il serait de bon ton d'appeler l'amour : la thèse selon laquelle les personnes qui partagent les branches d'un même arbre généalogique – qui partagent le sang, non pas versé mais inoculé à travers

des copulations plus ou moins soporifiques – partagent en plus de la forme du nez, la couleur des sourcils, la fragilité du système vasculaire, un certain respect réciproque, des intérêts, de l'affection. Une parfaite comédie, la base de tout ce système de comédies dont nous avons besoin pour rester en vie.

Toujours est-il que, sans famille, j'étais exempté de la corvée des « fêtes ». C'est peut-être pour cela – parce que c'était totalement gratuit, extérieur au système – que j'ai accepté l'invitation de Juanjo à nous retrouver avec les deux autres garçons pour un « dîner de fin d'année ». Peut-être pour cette raison, peut-être aussi parce que ce serait ma dernière fin d'année et que je m'abandonnais à la triste jouissance des dernières fois. Quand elles deviennent les dernières, les choses retrouvent un sens, des significations dont la répétition les avait privé depuis longtemps.

– Bon, ça va peut-être vous paraître con, mais j'en ai souffert personnellement : l'insécurité est devenue invivable.

– Oh, Crâne d'œuf, tu vas quand même pas te joindre au cœur des bourgeois terrifiés qui veulent qu'on les protège.

– Quels bourgeois, Juanjo ? M'emmerde pas avec ça ! Je ne suis pas un bourgeois, je suis un vétérinaire, un type normal, un progressiste, je ne vais pas te raconter ma vie, mais je me suis fait braquer quatre fois. Quatre fois, mon pote, moi, personnellement, ce n'est pas une histoire qu'on m'a racontée. J'ai presque envie de te dire que je me sens plus en danger maintenant, à cause de l'insécurité, qu'à la fin de nos années de militance, mon pote, ça paraît pas croyable. Pas croyable qu'un type comme moi ne puisse pas vivre en paix dans ce pays. J'en suis désolé pour toi, Juanjo, pour le gouvernement, tu sais que je lui suis plutôt favorable, mais si vous

n'agissez pas rapidement pour combattre l'insécurité, ça va partir à vau-l'eau.

A dit Crâne d'œuf – également connu comme Guillermo ou l'Anglais –, ex-chef montonero à l'école vétérinaire de l'Université nationale, quelques opérations d'envergure à son actif, yeux verts, taches de son sur le crâne, longues mains, ongles soignés, marié, une vie agréable, trois enfants grands, une villa et un cabinet dans un quartier sécurisé : « Parfois, quand je me souviens de ces années-là, j'ai l'impression, qu'elles n'ont pas vraiment existé, comme si c'était un film », dirait-il plus tard dans la soirée, alors que je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme s'il n'existait pas. « Mais un film différent, pas celui de ma vie. »

– Et que voudrais-tu qu'on fasse ? Je vous écoute, docteur ?

– J'en sais rien, faites le nécessaire. Mais, attention, faut pas me prendre pour un de ces mecs de droite qui surfent sur la vague de l'insécurité pour faire campagne. La sécurité n'est ni de droite ni de gauche : ou tu peux vivre tranquille ou tu ne peux pas.

Seulement, quand tu es de gauche, tu imagines certaines causes et certaines solutions, et quand tu es de droite, tu en imagines d'autres, ai-je failli dire, mais je me suis tu : je remâchais de plus en plus mes mots et leurs conséquences avant de les prononcer, or ceux-ci auraient eu deux effets : casser l'ambiance détendue, notre échange de lieux communs pour nous entraîner dans un débat alors que nous n'étions pas encore assez éméchés, mais également susciter une question évidente : les amis, entendons-nous d'abord sur ce que sont la droite et la gauche aujourd'hui. Je n'en avais pas envie – pas encore. Le Cordobés, si ; il a émis un petit rire sceptique : ni de gauche ni de droite, donc, a-t-il dit avant de se lancer

dans une tirade sur les injustices sociales et la manière dont la disparité des richesses est la cause de l'augmentation de la délinquance car s'il y a de l'insécurité, c'est parce que le pays va mal, parce qu'ils l'ont mis en pièces, Crâne d'œuf, et toi, avec la formation que tu as reçue, ne me dis pas que tu ne t'en rends pas compte.

- Quelle formation ? De quoi tu parles ? Tu penses qu'il faut être vétérinaire, pour comprendre ce pays ?

- T'as été un militant, mon pote, même si tu ne t'en souviens plus.

- Qui a dit que je ne m'en souvenais plus ? Bien sûr que je m'en souviens, et c'est une des meilleures choses qui me soient arrivées dans la vie, même si maintenant ça paraît loin. Bien sûr que j'ai conscience de ce dont tu parles.

Après les amuse-gueules, on nous a servi du melon au jambon : le jambon demeurait introuvable et pour tout melon nous avons eu droit à une espèce de purée au goût de jambon rance. Nous buvions du champagne – Juanjo nous avait dit d'arrêter de faire des chichis, c'était lui qui invitait, pour une fois qu'on se retrouve après si longtemps, les gars.

- Je me rends compte de tout ce que tu veux. Mais qu'est-ce que je suis censé faire quand un voyou braque une arme sur moi ? Lui dire allez-y, mon brave, je comprends que vous êtes le produit du processus de dégradation de l'Argentine contemporaine ? Dis pas de conneries, Cordobés. Tout ça est très joli, mais comprendre un problème ne suffit pas à le résoudre, or on a là un problème urgent que le gouvernement doit résoudre. Ce qu'il faut, c'est mettre un peu d'ordre, durcir un peu les lois pour que les voyous cessent de sortir des commissariats aussi vite qu'ils y sont entrés...

– Tu crois peut-être que je ne suis pas concerné par l'insécurité, Crâne d'œuf ? Je passe plus de temps que toi dans les rues, je vais dans des endroits que tu n'imagines même pas, je suis beaucoup plus exposé. Mais j'essaie de comprendre ce qui se passe, de réfléchir un peu. Parce que sinon, notre militance des années soixante-dix, le fait d'avoir risqué notre vie pour le pays et tout le tralala, c'est que du flan.

A dit le Cordobés – également connu comme Alberto, ex-dirigeant universitaire des Montoneros de Córdoba, affecté dans la ville un an avant le coup d'État, arrêté six mois avant, neuf ans de prison, peau mate, yeux noirs, divorcé et deux fois remarié, menu, traits réguliers, une fille adulte et deux filles adolescentes, travaillant tour à tour comme vendeur, employé je ne sais où, enfin, ce qui se présentait. La discussion pouvait paraître enflammée, mais ils parlaient calmement, avec une certaine civilité. Juanjo les regardait avec intérêt ; moi, je me demandais si ça valait la peine d'intervenir.

– Non, Córdoba, t'énerve pas, je te comprends. Mais une chose est le pays d'alors, une autre ce qu'il est aujourd'hui. Et nous ne sommes pas les mêmes non plus. À moins que pour toi, être conséquent, ça signifie penser la même chose qu'il y a trente ans ?

On avait commencé par échanger des lieux communs – ces lieux communs que peuvent échanger quatre mâles argentins frôlant la soixantaine et qui n'ont pas grand-chose en commun : des banalités sur l'actualité politique, des poncifs sur le football toujours plus corrompu, sur les femmes qu'on ne connaîtrait jamais, les femmes qu'on avait trop connues, les maladies. On a beaucoup parlé de nos relations à un nombre croissant de maladies et je me suis bien gardé de

leur révéler quoi que ce soit ; j'ai même eu la sensation par moments qu'ils parlaient d'un sujet qui m'était totalement étranger. On a évité en revanche la question de la situation économique, tant générale qu'individuelle : c'était un terrain miné où les différences entre nous étaient visiblement trop marquées pour qu'on veuille s'y aventurer. Bref, la discussion est restée animée tout au long de la première bouteille. Chacun a aussi parlé de sa famille et d'affaires quasi intimes. C'était curieux : à l'époque, quand on était proches, on ne pouvait rien se raconter de personnel : ne posez pas de questions, ne racontez rien, ne permettez pas qu'on vous raconte quoi que ce soit était une consigne plutôt bien respectée. Qui nous obligeait à partager des tranches de vie ou de mort avec des gens dont on ne savait presque rien : ni leur nom, sans aller plus loin, ni leur adresse, ni leurs origines. Et maintenant que plus rien ne nous liait véritablement, on pouvait se raconter ces choses-là : badinages argentins. Je n'avais pas pour habitude de pratiquer cette variante de causerie en apparence anodine mais en fait constitutive de l'esprit national ; cela m'a plu.

Il y avait autre chose. Étonnamment, les voir me procura aussi une certaine joie : le Mal était décidément en train de me grignoter. C'était en principe trois messieurs auxquels j'avais été lié par notre appartenance à une organisation morte et enterrée depuis des lustres, par l'adhésion à des idées auxquelles plus personne ne croyait, par l'expérience commune de la défaite – cela s'arrêtait à peu près là. Nous n'avions jamais été amis : nous avions été camarades. C'était curieux : nous avions le même âge, des origines sociales différentes, des cultures très dissemblables, mais trente ans plus tôt, n'importe lequel d'entre nous aurait pu mourir sous la

torture pour ne pas condamner un autre d'entre nous à cette même torture. Il aurait pu ne pas le faire, mais il était censé l'avoir fait : trente ans plus tôt, nous faisons partie tous les quatre – avec tant d'autres – d'un rets d'une extrême fragilité où la rupture d'un bout de corde pouvait nous détruire par dizaines. Trente ans plus tôt, nous dépendions les uns des autres avec la force dont un bébé dépend de sa mère ; à présent, alors que le temps et l'histoire nous avaient façonnés si différemment, il m'a semblé qu'il en restait quelque chose. Je ne l'aurais jamais soupçonné.

– Et toi, Rouquin, comment ça va, le boulot ?

– Le boulot ?

Le plat principal consistait en un filet de poisson poêlé dont l'intitulé à rallonge n'était pas filet de poisson poêlé. Je me suis demandé pourquoi on ne s'était pas retrouvés dans le bistrot habituel. Juanjo souhaitait apparemment que ce soit un moment spécial : pour lui, qui les avait organisées, ces retrouvailles entre vieux camarades après tant d'années devaient être une façon de renouer avec cette époque : d'affirmer qu'il était au fond resté le même. Mais le plat principal, la troisième bouteille, les tâtonnements touchaient à leur fin. Alberto est venu à ma rescousse en changeant de sujet.

– Dis, Grosse tête, tu te souviens quand on devait monter la garde dans le local de la JTP<sup>1</sup> et que t'as voulu qu'on échange nos tours de garde, à cause de cette fille, là.

– Comment ça ? À cause de quelle fille, Córdoba ?

– Mais si, Juan, je ne sais plus comment elle s'appelait, une blonde en fac d'archi dont t'étais fou amoureux, t'avais su

---

1. Juventud Trabajadora Peronista (Jeunesses des Travailleurs Péronistes).

qu'elle serait là cette nuit et tu m'as demandé d'échanger nos tours de garde. Ne me dis pas que tu t'en souviens plus, enfoiré.

– Non, mon vieux, je me souviens du tour de garde et comment ça s'est terminé en catastrophe, mais l'échange, c'était parce que toi, tu avais des problèmes de sécurité et que moi j'étais moins exposé.

Il devenait difficile de nous entendre : ça criait beaucoup autour de nous, ça grouillait de visages, jeunes pour la plupart : ces typiques dîners de travail ou de fin d'année entre gens qui passent leurs journées ensemble et qui deux, trois fois par an décident de se voir dans un cadre totalement différent – ce qui aboutit parfois à des résultats bizarres.

– Quels problèmes de sécurité, enfoiré ? C'était à cause de cette nana. Comment elle s'appelait, bon sang ?

– Olga la Gringa, mais ça n'avait rien à voir, Cordobés, j'étais déjà sorti avec elle.

– N'importe quoi, Grosse tête ! Je ne sais pas ce que t'avais déjà fait avec elle, en tout cas, cette nuit-là, tu m'as demandé un échange de tour de guet pour cette raison, je suis formel.

On se souvenait tous de cette nuit-là, quand la police était arrivée et avait embarqué les militants armés en faction. Leurs noms étaient à la une de tous les journaux : cette nuit-là, la vie de Juanjo Grosse tête avait basculé, il avait dû quitter sa maison, vivre plusieurs mois dans la clandestinité.

– Tu t'es vraiment compliqué la vie, Grosse tête, et tout ça pour cette blonde qui en avait rien à cirer de toi.

Le champagne favorisait le souvenir festif : ce qui avait été un drame absolu à l'époque se muait en tribulations d'une bande d'étudiants délurés. Sans l'avoir cherché, je me suis surpris à me remémorer la première fois où nous avons dû désarmer un policier – Guillermo, Juanjo et moi –, le fou rire

de Juanjo en voyant le pauvre diable terrorisé, sans doute parce qu'il était encore plus effrayé que lui.

- T'avais quel âge, Juan ?

- Je ne sais plus. C'était quand ? En soixante-et-onze, soixante-douze ? Je ne me rappelle pas, mais je devais avoir dans les vingt ans.

- Putain, on était vraiment des gosses. Vous imaginez vos enfants en train de faire ce genre de choses ?

Guillermo Crâne d'œuf s'est rembruni, il s'est frotté les yeux et a dit non, heureusement, il n'y a aucune chance que ça arrive. Ensuite, il a essayé de sourire.

- Non mais sérieusement, à entendre vos souvenirs, on dirait que c'était de la déconnade ? Moi, je n'y pense jamais en ces termes. Enfin, pour être franc, je n'y pense quasiment jamais tout court.

Par instants je cessais de les écouter : rien de ce qu'ils disaient ne pouvait me surprendre ou plutôt : rien n'avait de raison de m'importer. Ils perdaient toute originalité, cette différence que leur conférait ce qu'ils avaient été ou cru être si longtemps en arrière pour redevenir ce qu'ils étaient, ce que nous étions : des messieurs un peu mous qui avaient fait leur temps et qui parlaient d'un passé raté pour feindre de ne pas s'en rendre compte. Je les regardais et je continuais de me demander comment nous avions fait pour croire que nous étions ensemble, que nous voulions la même chose, que nous étions des camarades, ce mot qui a fait date : camarades. Bien plus que des amis, bien moins : un lien qui nous unissait au-delà des affinités personnelles, car le grand choix que nous avions fait dépassait n'importe quelle affinité. Nous n'étions pas unis par grand-chose : nous quatre, ce soir-là, nous n'étions pas

unis par grand-chose, tout comme tant d'autres à l'époque ; nous étions encore liés, de plus en plus faiblement, par l'esprit d'une époque où des milliers de jeunes très différents s'étaient jetés dans toutes sortes de révolutions. Nous étions liés par notre âge, par cet esprit, par notre décision de l'incarner ; mais à présent, toutes les différences que cette époque n'avait su gommer éclataient au grand jour.

Alors je les regardais : je regardais leurs manies. Un homme, ça n'a pas grand-chose d'autre que des manies, ces légères marques banales – involontaires – qui le distinguent des autres. Je regardais Guillermo Crâne d'œuf couper son poisson en tout petits bouts et les examiner avant de les porter à sa bouche, mâchant chaque bouchée jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien : j'imaginai cette bouillie imbibée de salive, remâchée, réduite à l'état liquide par ses dents et ses acides gastriques : de la nourriture. Je regardais Juanjo la Grosse tête palper de son pouce gauche l'alliance qu'il portait à l'annulaire de la même main, comme pour vérifier périodiquement si elle était toujours là, comme s'il ne pouvait le savoir autrement, comme s'il ne sentait pas la présence de l'anneau sur son doigt ou comme s'il la sentait mais que cela ne suffisait pas à confirmer son existence : pour se rassurer. Je regardais Alberto le Cordobés essayer de fixer son regard sur quelque chose – la bouteille de champagne vide, le visage de l'un d'entre nous, ses mains fripées – sans y parvenir, et le mouvement perpétuel de ses yeux, toutes ces manies m'épuisaient : l'incontrôlable, la signature de chacun.

Mes trois camarades s'identifiaient à ce qu'ils pensaient alors qu'ils pensaient la même chose que tant d'autres, et ils le pensaient parce que tant d'autres le pensaient : ils achetaient leurs pensées sur le marché sans avoir conscience qu'ils les

payaient, parce qu'ils passaient leur vie à payer – échéance après échéance après échéance, jour après jour après jour – leurs conduites, leurs vies. Ils croyaient être ce qu'ils avaient choisi et ils finissaient par choisir la même chose que leurs parents, leurs frères : ils élevaient des enfants, travaillaient pour subvenir à leurs besoins. Ces manies, en revanche, ils ne les devaient à personne : ils ne les choisissaient pas, ne les pensaient pas, ne les décidaient ni ne croyaient les décider tout comme je n'ai jamais décidé que je serais celui qui passe sa langue sur ses lèvres toutes les quinze secondes les jours calmes, toutes les huit ou dix le reste du temps.

Tout le monde croit décider. Mais nous, nous sommes allés encore plus loin. C'est si étrange que nous nous soyons figurés que nous serions différents de tout le monde. Il m'est soudain apparu que là était la clé : tâcher de comprendre pourquoi nous nous étions figurés pouvoir être différents de tout le monde. À présent, conscient que nous sommes une espèce, rien qu'une espèce, la question me paraissait encore plus mystérieuse, plus intense. Le monde avait toujours été peuplé de gens qui savaient que leur vie consisterait à naître, grandir, s'accoupler, se reproduire pour que l'espèce perdure, mourir pour laisser la place à ceux qui allaient naître, grandir, s'accoupler, se reproduire pour que l'espèce perdure et que d'autres puissent naître, grandir, s'accoupler, se reproduire et laisser la place. Peuplé de gens qui savaient sans le savoir : qui l'acceptaient en vivant leur vie. C'était ce qu'on appelait communément l'adaptation et que nous méprisions : la tendance de chacun à se former et à chercher un travail – une place dans l'ordre de l'espèce – qui lui permette de se reproduire dans les meilleures conditions possibles et de se consacrer à brûler ses énergies, à les renouveler et à les

brûler encore dans des activités qui lui permettent avant tout de restaurer ces mêmes énergies – le tout agrémenté d'une quantité variable de sauces et d'oripeaux. Il est vrai que cela ne revient pas exactement au même de récupérer ses énergies grâce à un repas copieux arrosé de champagne français qu'au moyen d'un petit ragoût accompagné de riz, cela ne revient pas au même de passer sa journée à serrer des boulons sur une chaîne ou à vendre des chewing-gums aux feux rouges qu'à opérer des cataractes ou à s'efforcer de vendre des millions de barils des missiles des circuits intégrés, mais au bout du compte tout se vaut : à la fin de chaque journée – dans cette vie –, les boulons chewing-gums cataractes missiles seront passés sans laisser d'autres traces que le souvenir des repas et des lits et des voitures et des privations et des vacances plus ou moins clinquantes et l'espèce se sera reproduite et le monsieur ou la dame seront morts et leurs atomes se disperseront et constitueront d'autres personnes animaux verres de Coca petites feuilles jaunes neige insecticide. Tant de gens ont su et savent ou ont accepté et acceptent que vivre s'apparente à cela : essayer de se débrouiller pour que la transition entre leurs parents et leurs enfants se passe le plus confortablement possible.

Tant de gens l'ont su ou l'ont accepté, mais pas nous : nous, nous avons pensé que nous serions ceux qui transformeraient cet endroit en un endroit radicalement différent, brisant toute continuité, que nous ne serions jamais vieux comme nos aïeux, nos parents. Je me demandais comment nous nous étions persuadés de pouvoir y arriver. Je suppose que la principale explication est que nous ne savions pas, nous nous efforcions de ne pas savoir que le monde avait toujours été peuplé de personnes sachant que leur vie consisterait à naître, grandir, s'accoupler,

se reproduire pour que l'espèce perdure, mourir pour laisser la place à ceux qui allaient naître, grandir, s'accoupler, se reproduire – et que leur vie ne serait pas radicalement différente de celle de leurs parents, et que le monde où ils avaient débarqué demeurerait inchangé quand ils l'auraient quitté. Nous nous sommes évertués à l'ignorer et nous avons pu alors imaginer que chaque génération change radicalement ce qu'a fait celle de ses parents. Ou, dit de manière plus abrupte : que chacune ou presque avait toujours refait le monde.

Mais que nous, nous le referions encore plus radicalement. Nous lui donnerions sa vraie forme, celle qu'il attendait depuis des siècles : ce fut une drôle de conviction.

Guillermo Crâne d'œuf – je le regardais et malgré moi je doutais, j'essayais d'imaginer son parcours en espérant qu'il ne s'en rende pas compte – a coupé en quatre son dernier bout de filet de poisson rebaptisé, a piqué un morceau, l'a observé. J'aurais aimé croire qu'il pensait à son père ou à son fils, mais comment le savoir.

– Moi, ce que je ne comprends pas, après tout ce qui s'est passé en Argentine, c'est comment tu fais pour continuer en politique et dans le gouvernement, par-dessus le marché. Excuse-moi, Juan, mais comment peux-tu vivre dans ce monde de planqués, de corrompus ? Je respecte les choix de chacun, mais les tiens, je ne le comprends vraiment pas.

A dit en souriant Crâne d'œuf, comme s'il était en train de lui faire un compliment sur sa chemise, d'une voix si posée que c'en était agaçant.

– Prends ça dans les dents, Grosse tête.

A renchérit le Cordobés avec son accent inimitable, en regardant Juanjo d'un air un peu trop réjoui. Juanjo a posé son verre presque vide sur la nappe maculée : blanc étincelant jaspé de couleurs, l'histoire d'un dîner. Son verre a recouvert une tache : il l'a déplacé, il a souri pour lui-même avant de dire – également pour lui-même, sans regarder l'un d'entre nous en particulier – qu'il allait être sincère : nous expliquer pourquoi il s'était engagé dans cette voie. Le lendemain, la nappe redeviendrait blanche, vierge. Juanjo s'est tu, comme pour que l'on mesure l'importance du moment – sa décision d'être sincère –, puis il s'est lancé, presque dans un murmure : le plaisir consistait à faire ; arrêter de parler et faire. On n'avait peut-être jamais connu le plaisir de dire remettons donc en marche telle voie de chemin de fer pour qu'elle desserve tel endroit et qu'à la fin elle desserve bel et bien cet endroit et qu'elle change la vie – mais qu'elle change vraiment la vie, pas juste sur le papier – d'une foule de gens qui vivent dans ces villages, par exemple.

– Finalement, la vie, c'est que du blabla, les gars, nous sommes vraiment une poignée à faire vraiment quelque chose, et le gouvernement est l'endroit indiqué pour ça. C'est facile de passer sa vie à taper sur le gouvernement. Moi-même, j'aurais pu passer ma vie à ça, de fait j'ai passé le plus clair de ma vie à ça, tout comme vous. Vous, vous êtes restés dans la critique, chacun à sa manière. Crâne d'œuf veut qu'on s'occupe de lui, le Cordobés veut tout casser, Rouquin, je ne sais même pas ce qu'il veut, à supposer qu'il veuille quelque chose, mais ça y va, la critique, vous ne savez faire que ça. Moi aussi j'aurais pu continuer sur cette voie et je n'aurais jamais su ce que c'est que d'agir. Heureusement, j'ai eu cette chance. Enfin, ce n'est pas de la chance, c'est vrai, Córdoba, parce que je l'ai cherché,

et je t'accorde même que j'ai dû avaler quelques couleuvres. Mais maintenant, c'est nous qui agissons, et ce sont eux qui blablatent. Et pourquoi nous militions, les gars, si ce n'est pour pouvoir agir ? Ce que nous commémorons aujourd'hui, c'est l'époque où on agissait. Enfin, moi je continue à agir. Et vous savez quoi ?

A-t-il demandé en penchant excessivement le buste au-dessus de la nappe d'un blanc étincelant maculé historisé, tout en palpant son alliance de son pouce pour marquer une pause et en se raclant la gorge.

– Finalement, vous savez quoi ? Finalement, ce n'est pas tellement ce qu'on fait qui compte. Qu'on fasse ceci plutôt que cela, ce n'est pas ce qui fait la différence : la différence, elle est entre ceux qui agissent et ceux qui parlent, les gars, voilà la différence, je ne sais pas si vous pouvez me comprendre. Je ne sais pas, peut-être que si. Si, je crois que si.

J'ai vécu un étrange et lumineux instant de soulagement : quand je me suis félicité de l'absence d'Estela parmi nous ce soir-là – et tant d'autres soirs où nous avons échangé des élucubrations tout aussi tristes. Quelle chance qu'elle soit restée cette fille, cette petite femme que je devais protéger de tout cela.

Le Cordobés a dit que, bien sûr, il comprenait, tout lui semblait très clair, il s'agissait de nos contradictions : déjà dans les années soixante-dix certains d'entre nous étaient attirés par le gouvernement bourgeois – il a dit « le gouvernement bourgeois » – et donc, a fortiori maintenant, après la débâcle :

– C'est maintenant que c'est difficile d'être un révolutionnaire. À l'époque, c'était facile, tout le monde l'était. Maintenant qu'on ne sait même plus ce que ça recouvre, c'est devenu compliqué, non ?

Son non interrogatif en fin de phrase – un doute insinué derrière l'affirmation tranchée – était sûrement une concession à un postmodernisme fumeux. Guillermo, mal à l'aise, s'est concentré sur sa glace à la confiture de lait, laquelle dissimulait sa vraie nature derrière de petites feuilles vertes et des morceaux de caramel entortillé, puis il a consulté sa montre à la dérobée. J'ai quant à moi essayé de dissimuler un sourire. Juanjo a regardé Alberto en silence pendant quelques secondes ; ensuite, il lui a demandé si lorsqu'il se disait révolutionnaire, il voulait vraiment dire révolutionnaire et, dans ce cas, qu'est-ce qu'il entendait par là.

– Quoi ? T'as déjà oublié ce que ça signifiait, Grosse tête ?

– Ne me fais pas ce coup-là, Alberto. Je n'ai pas à me justifier, ni devant toi ni devant personne.

Ou alors il n'était pas en mesure de se justifier : je me suis alors souvenu des histoires que j'avais entendues sur Juanjo en exil et j'ai failli les raconter. Le Cordobés m'a devancé.

– Toi, tu t'en es tiré à bon compte, non ?

Juanjo l'a regardé comme on regarde un élève qui a encore eu un avertissement de travail.

– Qu'est-ce que tu racontes, Alberto ? Tu sais très bien que j'ai dû quitter le pays et que j'ai passé huit ans en exil...

– Ce que je sais, c'est que quand il a vu que ça tournait vinaigre et qu'il a su dans quoi s'était fourré son petit, ton père a eu peur et, comme il avait du fric et des relations, il t'a pris par la peau du cul et t'a fait sortir du pays en trois coups de cuiller à pot. Et toi, t'as pas trop résisté, que je sache...

– Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je reste pour me faire tuer ?

Alberto s'est tu : la discussion devenait trop personnelle. Il m'a semblé qu'il aurait été lâche de ma part de ne rien dire.

– Non, personne ne voulait ça, c'est très bien que tu aies pu sauver ta peau, on a tous sauvé notre peau, ici, mais quand on se gargarise de l'héroïsme des années soixante-dix, il vaut mieux ne pas avoir décanillé au premier bruit de pétard... Je veux dire, tu passes ton temps à parler des martyrs, des camarades morts...

– T'es mal placé pour me dire ça.

M'a dit Juanjo, et il y avait de la haine dans sa voix.

– Toi aussi tu t'es tiré, non ?

M'a demandé Guillermo d'une voix douce, conciliante. Mais non, voyons, a rectifié Juanjo je ne parlais pas de ça ; ce qui l'étonnait, c'était que moi, qui avais toujours critiqué les récits héroïques, les histoires de sacrifice et de martyrs, je verse dans cette logique du héros. Je n'ai pas voulu reconnaître qu'il avait raison, que c'était par pure facilité.

– Arrêtons avec les attaques personnelles, les gars, ça n'en vaut pas la peine. Manquerait plus que ça, qu'on se retrouve pour se disputer pour des bêtises.

Pourquoi ce cher Juanjo, un monsieur à qui la vie souriait autant que possible, ministre de la province, disposant d'une maison et d'une femme splendides, de ses enfants, ses voitures, sa carrière, son avenir, pourquoi tenait-il à offrir à trois gugusses sans le moindre intérêt un dîner entre camarades sous prétexte que, trente ans plus tôt, nous partagions tous les quatre le même risque, les mêmes espoirs ? Parce qu'il

voulait presser le passé pour en tirer un peu de ce quelque chose qu'il n'avait toujours pas obtenu ?

Juanjo commanda une autre bouteille de champagne, attendit qu'on remplisse nos coupes et leva la sienne. Sur son visage ne subsistait pas la moindre trace de l'attaque qu'il venait d'essayer ; on voyait que sa carrière l'avait entraîné à éviter les rancœurs ou à les remiser au plus profond de lui.

- Je veux boire à nos retrouvailles. Parce que des soirées comme celle-ci, avec nos souvenirs, nos différences, me prouvent que notre sang n'a pas coulé en vain, que ce que nous avons fait n'était pas une petite lubie de jeunesse...

Que pensait-il être en train d'acheter, de payer, de sauver, avec toutes ces bouteilles de champagne ? Quelle faute croyait-il expier ? Pourquoi diable voulait-il que nous soyons là, à manger et boire dans sa main, à nous remémorer des épisodes merdiques et sympatoches du désastre ? Voulait-il se convaincre que tout cela n'avait été qu'une grande farce partagée par une bande d'amis aussi nombreux que fidèles ?

- L'un d'entre vous se souvient-il de ce qu'on ressentait quand on tuait quelqu'un ?

Ai-je dit comme pour moi-même.

Juanjo en est resté bouche bée baveuse figée, Guillermo a regardé trois fois de suite sa montre de yachtman, Alberto a fermé à demi les yeux en souriant peut-être en pensée. S'est abattu un silence à couper au couteau. Pas une absence de mots, mais le vide formé par des mots qui s'amassent, se bousculent, s'écrasent, s'annulent les uns les autres. J'avais

beaucoup bu, mais le silence m'appelait : si je laissais l'un des trois autres le rompre, si je ne prenais pas la parole, je les obligeais à m'attaquer et à détourner la conversation vers un terrain encore plus trouble. Je me suis donc escrimé à reprendre en titubant : maintenant on se souvient surtout de comment on nous tuait. À croire qu'on s'est mis d'accord pour ne retenir que ce pan de l'histoire : tous d'accord pour se rappeler comment on nous tuait, et je dis bien tous : tous. Les militaires et leurs commissionnaires y ont tout intérêt car c'est une manière de mettre en garde tout Argentin qui aurait des velléités saugrenues, attention les gars, n'allez surtout pas foutre le bordel, regardez comment ont terminé ceux qui s'y sont risqués. Les tièdes, ceux qui n'ont jamais rien fait, la grande masse stupide, se rappellent volontiers les tueries, la méchanceté des méchants, le fameux génocide, au lieu de penser la complexité de la lutte pour le pouvoir de déterminer le modèle social. Et nous, à moyen terme, ça nous a bien arrangés car ça nous a fait passer du statut d'égarés à celui de victimes, de vaincus à victimes – et il n'est pas de rôle plus confortable que celui de victime, ai-je bredouillé, pas de meilleur rôle pour éviter la remise en question, pour que toute remise en question ploie devant la compassion obligée pour ces pauvres petits jeunes, regardez comme ils les ont assassinés ces fils de pute. Si on avait été un peu moins victimes, on aurait peut-être eu des comptes à rendre à quelqu'un – je ne sais pas à qui, mais à quelqu'un – pour toutes nos erreurs, nos conneries, pour avoir foutu en l'air le capital de popularité qu'on avait engrangé, la confiance de tant de milliers de personnes, les espoirs de plusieurs millions de gens, pour avoir tout gâché dans la frénésie de gagner cette guerre perdue d'avance. Eh non, évidemment, qui va aller demander des comptes aux survivants d'un massacre ?

Alors nous, naturellement, ça nous a bien arrangés et on s'est débrouillés pour qu'on oublie largement que nous aussi, on croyait que la violence était une manière de changer le monde. Je crois bien qu'on a réussi à l'oublier, beaucoup d'entre nous ont réussi à oublier qu'on croyait que pour tout changer il fallait prendre les armes et tuer un certain nombre de gens. Je continue à croire que ça avait un sens, je ne renie pas ça. Je dis simplement que n'ayant pas su assumer une défaite aussi grande on s'est transformés en victimes.

- Calme-toi, Carlos. Tu te sens bien ?

Je m'égarais : je savais que je devais me taire, mais je n'y arrivais pas. Dans le cirage, j'ai entendu Guillermo me demander comment j'osais dire que la violence et patatipata, le Cordobés rire ouvertement, Juanjo se racler la gorge à n'en plus finir, mais il m'a semblé qu'il disait aussi que je faisais le jeu de la droite ou un truc dans le genre, que c'était là un débat très délicat qu'il fallait mener dans un contexte déterminé ou quelque chose dans ce goût-là. Je n'ai pas bien compris, mais j'ai poursuivi, et je regardais surtout Juanjo.

Ce dont ils avaient un peu honte maintenant, c'était d'avoir été violents, parce qu'ils étaient obligés de condamner la violence – au nom du politiquement correct, de l'air du temps –, alors ils prétendaient que les vrais violents, c'étaient les autres. Il est facile de dire que la violence ne sert à rien quand on ne veut rien : on peut demander pacifiquement à l'État qu'il augmente de cent pesos le salaire des instituteurs ; on ne peut pas demander pacifiquement au propriétaire de cent mille hectares qu'il les partage entre dix mille personnes. Si vous voulez gouverner pour les riches, il est clair que la violence

n'a pas sa place, la violence jouerait forcément en votre défaveur. Mais si un secteur de la société, quelqu'un tente un jour de changer vraiment ce monde de riches, ne va-t-on pas l'attaquer avec toute la violence que les riches auront à leur disposition – avec toute la violence ? Alors, ceux qui tenteront ces changements ne devront-ils pas chercher un moyen de se défendre contre cette violence – un moyen qui sera violent ?

– Ou si vous préférez : jamais aucun changement réel ne s'est produit sans violence. Songez à la révolution française, aux guerres d'indépendance américaines, à la victoire contre le nazisme, à tout ce que vous voudrez. On peut renoncer à la violence – ce serait génial, de pouvoir renoncer à la violence, mais il semblerait que le prix en soit de renoncer à espérer un quelconque changement effectif. C'est une voie possible et j'ai l'impression que vous l'avez choisie.

– Qui ça vous, Rouquin ? Tu t'adresses à qui ?

Le silence fut cette fois prolongé, mais d'une nature très différente : non pas des mots se bousculant sans pouvoir sortir, mais le blanc poisseux de quatre messieurs qui se demandaient ce qu'ils fabriquaient là.

– Bizarre, non ? Et dire qu'il y a trente ans on était prêts à tout donner pour une cause dont on ne savait même pas à quoi elle aurait ressemblé.

Ai-je dit. Ils m'ont regardé et Juanjo s'est engouffré dans la brèche.

– Je bois à ça, camarades. À notre générosité, à nous qui étions prêts à tout donner sans même nous demander pourquoi, comme dit Carlos. C'est ce qui nous manque et qu'il nous faut retrouver.

Guillermo l'a regardé comme s'il allait pour lui répondre puis qu'il se ravisait. Ensuite, il a tourné les yeux en ma direction, m'a tendu un verre d'eau en me disant calme-toi, Rouquin, ce que tu as dit m'intéresse et j'aimerais te poser une question. J'ai pensé qu'il m'avait percé à jour et j'ai tenté de ne plus rien laisser transparaître.

- Oui, vas-y, je t'écoute.

- Tu serais prêt à tuer, maintenant ?

- Comment ça, je serais prêt à tuer ?

Il avait réussi à me surprendre. Mais en même temps j'étais soulagé : il n'avait rien remarqué.

- Oui, Rouquin, fais pas semblant de ne pas comprendre : est-ce que tu pourrais tuer ?

- Ben, je ne pense pas qu'on puisse réfléchir à ça dans l'abstrait.

- Non, t'as peut-être raison. Disons : si t'avais une bonne raison de le faire.

Juanjo était plongé dans une réflexion intense, ou bien il somnolait ; visiblement très intéressé, le Cordobés est en revanche intervenu : oui, bien sûr, il faudrait rendre la question plus concrète : dis-moi, Rouquin, quelle est la personne que tu hais le plus au monde ? Juanjo a sursauté, il me regardait. J'ai failli parler, mais je me suis tu.

J'ai pensé que ce serait une erreur de donner un nom : qu'au bout du compte, je ne connaissais pas le nom du fils de pute qui avait tué Estela et le seul nom que j'avais, je devais le garder secret pour ne pas risquer de me dénoncer, qui sait s'il n'arriverait pas quelque chose un jour et que l'un d'entre nous ne ferait pas le rapprochement. Je me suis étonné moi-même.

– Ça doit être ce curé. Je suppose que c'est lui, la personne que je hais le plus.

Je fus le premier étonné : je pensais que mon truc, c'était la curiosité, l'intérêt ; je ne m'étais jamais formulé cela en termes de haine. Et pourtant, je venais de lui assigner la palme de ma haine et ce fut un soulagement : comme si j'avais remis les points sur les i. Et aussitôt après, pour contrebalancer, un autre soulagement : si je m'étais tu, je me serais terriblement méfié de mes intentions. Parler de lui était une manière de supposer que je ne voulais rien lui faire.

– Quel curé ?

Je leur ai parlé du père Fiorello, enfin ce que j'en savais pour l'heure : essentiellement des fictions, des conjectures. Et j'ai essayé d'avoir l'air détaché, si toutefois cela est possible quand on parle de quelqu'un que l'on vient de qualifier de « personne que je hais le plus ».

– Mais c'est con de s'en prendre à un curé. Avec tous les enfoirés qui pullulent, tous les militaires assassins, tous les patrons d'usine qui ont livré leurs ouvriers, toute cette vengeance, vraiment, s'en prendre à un curé, ça paraît con, Rouquin.

A dit Guillermo, et qu'en définitive un curé était toujours quelqu'un qui œuvrait pour le bien de son prochain, que je ne pouvais pas oublier ça.

– Que tu dis, Crâne d'œuf. Seulement, leur idée du bien de leur prochain implique parfois de tuer un grand nombre de prochains. Je ne vais pas te faire un cours sur l'Inquisition.

A dit le Cordobés. Il avait entendu parler du père Fiorello et il savait que c'était un fieffé fils de pute. Il m'a demandé si je le tuerais.

– Comment ?

– Oui, Rouquin, est-ce que tu tuerais un mec comme lui ?

Ils ne pouvaient s'empêcher de m'appeler Rouquin : moi, qui n'avais plus un poil sur le caillou depuis vingt ans.

- Non, pourquoi ?

Ai-je dit d'un air angélique version ange vieillissant. Juanjo a souri. C'était son tour.

- Eh bien, parce qu'il a joué un rôle dans la mort d'un tas de gens. Ta femme, en particulier. Et un putain de rôle. À la limite, ceux qui allaient canarder et tuer et enlever, ils allaient au front, au moins, mais c'est les mecs comme ce cureton qui les encourageaient, les endoctrinaient tout en restant bien au chaud. Je ne sais pas s'il faut tuer qui que ce soit...

- Comment ça, tu ne sais pas s'il faut tuer qui que ce soit...

- Non, je veux dire : je ne crois pas qu'il faille tuer qui que ce soit, mais si on estimait que si, c'est tous ces mecs-là qui le mériteraient. Le premier réflexe, c'est de tuer celui qui a tué, mais c'est un peu idiot, c'est la solution de facilité. C'est pas ça, le truc ; il faut tuer ceux qui ont créé la machine, ceux qui ont permis que d'autres tuent allègrement.

Sa logique était bancale, mais je suppose que nous en étions tous au même point. Le Cordobés a levé son verre en bredouillant une phrase que je n'ai pas comprise, puis il a ajouté qu'il était facile de faire passer ça pour un homicide ordinaire.

- Comment ça ?

- Oui, Rouquin, tu peux t'en charger toi-même ou trouver quelqu'un qui le fasse passer pour un cambriolage, il fait comme s'il allait le braquer et lui loge deux balles dans la tête. Ça passerait comme une lettre à la poste. Des choses qui arrivent tous les jours, personne n'ira chercher plus loin. Ça présente l'avantage de ne pas attirer l'attention, ça ne fait pas de vagues.

Ce serait, me suis-je dit, comme s'acquitter d'une formalité, jeter une pièce dans la soucoupe d'un mendiant : un geste mécanique et pas cher.

– Oui, ça paraît enfantin, mais à quoi ça servirait ? À me procurer une satisfaction personnelle en me disant que cet enfoiré est mort comme Estela ? On était pas censés tuer pour d'autres raisons ?

Je leur ai dit que tout était mal engagé depuis un bon bout de temps : qu'ils avaient tort de considérer la mort comme un fait individuel et de me demander qui je haïssais le plus, qui je serais prêt à tuer. Que tuer pour des raisons personnelles ou tuer pour des raisons collectives, pour le bien de millions de gens, cela ne revenait pas du tout au même ; dans un cas, c'était une opération étayée par des siècles de pratique, de gloires, de héros, de guerriers, de pères de la patrie. Or pour cela – ai-je pensé subitement –, il n'y avait pas eu de vengeance : parce qu'il était impossible de présenter la mort d'un tortionnaire comme une contribution au bien commun, parce que cela s'apparentait trop nettement à l'œil pour œil, à la réparation personnelle.

– Oui, ce que tu dis est très intéressant.

A dit Juanjo : d'un coup, la tourmente était passée, comme si elle n'avait jamais eu lieu et que nous étions redevenus quatre vieux en train de bavarder et de boire un dernier petit verre comme tous les clients de ce restaurant en ce soir de décembre.

– Mais ça ne marche pas. D'accord, la vengeance ne s'inscrit pas dans la logique de la violence pour le bien de la patrie mais dans la logique du sang. Cela étant, c'est la logique du sang qui a prévalu durant toutes ces années. Qui a pris en charge le sort des tués ? Leurs familles, leurs mères, surtout leurs mères. Ce n'est pas un projet politique disparu qui les

a revendiqués ; ils ont été portés par leurs familles et, à cause de ça, bien souvent ils ont été dépolitisés, dépouillés de toute portée politique. C'est le sang, qui parlait, pas les idées.

A dit Juanjo comme s'il répétait ce que je lui avais dit un jour. Je l'ai trouvé trop lucide, tout à coup : d'une lucidité contradictoire, détestable.

- Oui, c'est pourquoi, quand vous parlez de vengeance, vous me regardez, parce qu'on a tué ma femme alors que vous, vous avez seulement perdu quelques milliers de camarades. Ça ne vous concerne pas peut-être ? Vous ne faisiez pas partie de tout ça, nous n'étions pas tous ensemble ? On n'a tué personne autour de vous ? Vous n'auriez aucune raison de vous venger ?

Guillermo m'a surpris. J'ai cru être sorti d'affaire, mais au moment de nous lever, il m'a regardé d'une manière incommodante : trop prolongée, trop appuyée, trop explicite. En fin de compte, il avait dû percevoir mon effroi. Et puis non ; il m'a dit de ne pas considérer que je devais quelque chose à Estela, que pouvais-je lui devoir : si un jour tu te vengeais, ça ne serait pas pour elle. Elle, ça ne lui servirait à rien. Excuse-moi, mais ça fait bien longtemps que ça ne sert plus à rien. L'erreur serait de le déguiser. Si tu te venges, Rouquin, ce serait uniquement pour toi. Excuse-moi mais, à mon avis, ça rendrait ton geste plus noble, plus authentique.

- Enfin, Crâne d'œuf, comment peux-tu me croire capable d'une chose pareille ?



## 21.

Ce que je ne supportais pas, c'était son corps : son corps si différent. Son corps mettait trop furieusement en évidence la dégradation du mien – et donc, ne le supportant plus, je décidais de ne plus la voir, puis le jeudi arrivait. Il était vrai aussi – je supposais qu'il était vrai – que je n'éprouvais plus cette sensation d'avoir besoin d'une femme : d'en avoir besoin. Cela me permettait une forme de générosité : s'il arrivait malheur à Valeria, par exemple, je ne le déplore pas pour moi – pour ma soi-disant perte –, mais pour elle, à cause de la sienne : parce qu'elle serait privée d'elle-même pour toujours.

– Tu as l'air content, de bonne humeur, quoiqu'un peu fatigué.

– Non, pas du tout, je suis en pleine forme.

C'était vrai, mais le jeudi arrivait, puis elle, je lui ouvrais la porte. Un jour, j'ai songé à lui donner un double des clés – peut-être l'ai-je même fait.

– En pleine forme, c'est le terme approprié, mon trésor.

Cela faisait deux ou trois jeudis que Valeria convenait de tout ce que je lui disais. Cela ne lui était pas facile : quand elle répétait mes phrases, c'était en général pour signifier tout le contraire : dans sa bouche, mes mots, mes idées démentaient mes idées, mes mots. Être d'accord était donc un exercice fragile qu'elle a commencé à pratiquer avec précaution, d'abord discrètement puis de plus en plus allègrement. Elle avait en particulier cessé de me questionner sur les années soixante-dix ; son silence installait une harmonie de façade – une menace – comme seuls les silences peuvent le faire.

Quoi qu'il en soit, elle se prêtait indéniablement à ce jeu-là – et avec un certain talent –, de sorte que j'ai d'abord pensé que le Mal était en train de devenir visible : qu'elle commençait à avoir pitié de moi. Ensuite, j'ai cru comprendre que non, jusqu'au soir où, seul chez moi, j'ai supposé qu'elle était simplement sur le point de me quitter. La perspective de ne plus la voir n'était pas inédite : je l'avais toujours envisagée ; ce qui était terrible, c'était que j'emploie le terme « me quitter » la concernant.

Mais ce soir-là, elle me rassura : elle était d'humeur bravache. Je la trouvais affligeante quand elle était d'humeur bravache.

– Je suppose que t'es allé les voir parce que depuis que tu cherches ta femme, tu n'as plus honte de parler avec eux, t'es devenu conforme à leurs attentes, non ?

– De quoi tu parles, Valeria ?

- Ben, de ton dîner avec tes amis, voyons. De tes démarches pour retrouver ta femme.
- Qu'est-ce que t'en sais, de tout ça ?
- Ce que je suis en train de te dire.
- Oui, mais comment tu le sais ?
- Mais bon sang, j'ai compris, Carlos. Je le sais parce que tu me l'as raconté, comment voudrais-tu que je le sache, sinon ?
- C'est faux. Je ne t'ai rien raconté du tout.
- Bien sûr que si.
- Je ne t'ai rien raconté, arrête de dire des conneries.

Cela me rassurait : elle me mentait parce qu'elle continuait de me croire fort. Valeria me mentait de manière appuyée, accentuée. Un jeudi – malgré mes marques de désintérêt –, elle me disait vert et jaune, la semaine suivante, sans raison, à propos du même épisode, marron et blanc. Ou bien elle me soutenait mordicus que je lui avais raconté quelque chose alors que je ne le lui avais pas raconté. J'ai dû mettre longtemps à en prendre conscience car, ce jour-là, lorsque j'ai passé en revue toutes les fois où cela s'était déjà produit, j'en ai compté un paquet. J'ai d'abord songé à une sorte de pathologie : Valeria était une femme intelligente – à défaut d'autre chose, elle était incontestablement intelligente – et elle ne pouvait donc ignorer qu'elle se contredisait. C'est pourquoi, avec la facilité propre à notre époque, j'ai puisé dans un fond de vulgate psy pour me dire que c'était une « pathologie » – ce mot qui désigne ce que nous ne savons pas expliquer, comme les médecins attribuent à « un virus » ce qu'ils ne peuvent rattacher à une cause identifiée. Il m'a fallu bien plus de temps – bien plus : je commençais à peine – pour imaginer que ses mensonges visaient peut-être à me mettre en garde, à me

secouer, me réveiller : m'obliger à me cabrer et lui dire, dis donc, tu ne me racontes que des conneries, l'autre jour tu affirmais exactement l'inverse, alors il faudrait savoir, pour qui tu me prends, m'obliger à lui réclamer quelque chose – vérité, cohérence, respect pour mes cheveux blancs et mes couilles – ; m'obliger à lui demander moi aussi d'être différent. Voilà en quoi consistent le désir de toute-puissance ainsi que l'humiliation inhérente à ce que, faute de mieux, nous appelons l'amour : choisir quelqu'un pour le rendre différent. Et Valeria déplorait, détestait que je ne fasse pas la moindre tentative pour la changer. Mais le fait est qu'elle me mentait – pour cette raison ou pour une autre – et je ne saurais jamais réellement sur quoi, jusqu'à quel point. Sur son nom, par exemple.

- Et ils sont aussi à la ramasse que toi ?
  - Pire. Moi, je suis un fringant jeune homme à côté.
  - Un fringant jeune homme, c'est ça. Ils sont tous aussi amers, aussi défaits que toi ?
  - De quoi tu parles ?
  - De tes amis, voyons. Du fait que tu ne fasses plus rien, que t'aies complètement baissé les bras.
  - Et que voudrais-tu que je fasse ?
- Lui ai-je dit, me gardant de lui donner parfaitement raison et d'avouer que je ne savais pas quoi faire, ni comment faire. Ou plutôt, je le lui ai dit, mais autrement.
- Aujourd'hui, c'est vous qui devriez inventer des formes, et veiller attentivement à ce qu'elles soient différentes des nôtres : que ce ne soient pas des manières de reproduire le pouvoir, comme les nôtres.

– Ah oui ? Vous allez nous dicter ce qu'on doit faire, maintenant ? Vous qui n'avez pas été foutus de réussir quoi que ce soit ?

Les mécanismes que nous avons conçu pour changer le monde ne fonctionnent pas ; cela ne signifie pas qu'il n'y en aura pas d'autres. Il y en a toujours eu d'autres ; tout au long de l'histoire, il y a toujours eu des méthodes qui marchaient et d'autres pas car, confrontées à l'échec, les sociétés ont continué à en chercher de nouvelles. Mais moi, je n'aurais plus à m'efforcer de les comprendre, de croire encore à l'in vraisemblable. Je sais que c'est seulement à force de croire à l'in vraisemblable que l'on arrive parfois, rarement, à le rendre vrai. J'étais terriblement curieux de connaître ces prochaines méthodes – tout en sachant que je ne les verrais jamais, que ce seraient mes premiers souvenirs impossibles : ce qui adviendrait en ce temps si étrange qui commencerait bientôt, après ma mort. J'ai supposé que je continuais à la fréquenter parce que je voulais savoir, parce que j'espérais avoir un aperçu de la manière dont s'y prendraient les jeunes pour réussir là où nous avions échoué. Encore fallait-il qu'ils en conçoivent le projet.

– Comme vous n'avez pas trouvé des idées toutes faites pour opérer le changement, vous supposez que tout changement est mauvais, vous devenez écologistes, ce genre de...

– Vous ? De quel vous tu parles ?

– Toi, vous.

– D'où tu sors que je fais partie d'un quelconque pluriel ?

Oui, je la voyais peut-être parce que je voulais savoir : je la confondais parce que je voulais savoir, mais Valeria revenait aux années soixante-dix.

Et peut-être était-il faux de dire que je voulais savoir.

– En tout cas, c'est ce que je pense : t'es allé les voir parce que tu commences à faire ce qu'on attendait de toi.

– Dis pas de conneries.

Moi aussi, je l'avais pensé. Peut-être pas en termes de honte : non que jusque-là j'aie eu honte de leur parler, mais j'avais le sentiment que si je ne cherchais pas Estela, si je refusais de savoir, je n'avais aucune raison de leur parler. Elle ne pouvait pas le comprendre, et pourtant elle m'a demandé – était-ce un reproche ? – pourquoi j'avais tant tardé à m'occuper d'Estela. J'étais occupé à essayer d'avoir une vie et, chaque fois qu'il me semblait être sur le point d'y parvenir, elle m'en empêchait. Et ses parents ? Ses parents étaient morts tous les deux dans un accident, à la fin des années soixante-dix. Et pourquoi tu n'es pas entré en contact avec les organisations de défense des droits de l'homme ? Je les trouvais fallacieuses. Elles avaient leurs raisons, elles n'auraient pas pu faire autrement, mais moi, je n'avais pas envie de me plier à leur scénario et de parler d'Estela comme d'une brave fille qui se trouvait tranquillement chez elle quand les affreux militaires avaient débarqué pour l'enlever. Estela s'était battue, elle savait à quoi elle s'exposait, je n'avais pas envie de la transformer en victime, or ces organisations transformaient nos morts en agneaux égorgés. Alors je me suis éloigné, j'ai pris le large – et à un moment donné, cela vous permet d'oublier. C'est si étrange d'atteindre l'oubli.

– Tu sais ce que c'est, d'atteindre l'oubli ? L'oubli est une de nos plus belles inventions.

## À QUI DE DROIT

Je savais – je ne supposais pas, je savais – qu'elle était forte, de sorte que cela ne me dérangeait pas de lui mentir. Nous mentir était une manière de nous rendre hommage en permanence.



22.

- Mais on vous a dit que le père Fiorello buvait, non ?
- Non. Comment ça, il buvait ?
- Ah, monsieur, même moi qui suis vieille, j'étais au courant... Nous étions tous au courant, ici. Pardon de vous le dire, mais si vous vous êtes renseigné sur lui et que vous ne savez même pas qu'il buvait, vous êtes loin du compte.

Je me suis résigné. Je m'étais entendu dire – contre toute attente – que c'était lui, la personne que je haïssais. J'avais accepté – avais-je accepté ? – une certaine forme de vengeance, mais la vengeance était un signe d'extrême faiblesse. Ce serait humiliant, de me venger. Mais ne pas me venger reviendrait à accepter mon impuissance. Quand Juanjo me disait que lui, au moins, il agissait – que j'étais rudement lucide et sarcastique, toujours prêt à pointer ses erreurs, celles de ses acolytes, et que bien souvent j'avais parfaitement raison, mais que je me cachais derrière mon intelligence pour me dérober, pour ne jamais prendre le risque de faire quoi que ce soit –, il avait raison, mais j'avais aussi mes raisons.

J'étais une de ces personnes qui portent à vie le poids écrasant d'être les seules – quasiment les seules – témoins de leur propre potentiel, intelligence, talent. De ces personnes qui, pour soulever ce fardeau, prennent appui sur la conviction que, si elles voulaient – si elles en prenaient la peine –, elles feraient des choses extraordinaires, mais que tant d'efforts n'en valent pas la peine, le monde ne le mérite pas, à quoi bon, n'importe quel imbécile en est capable. Il n'est pas facile de renoncer à ce que le monde valorise, il est bien plus facile d'y céder. Car cet exercice de dédain nous oblige à nous tenir constamment sur le fil du rasoir : et si c'était simplement que je n'y arrivais pas ? C'est dans ces circonstances qu'une grande force de volonté est nécessaire pour persévérer : pour ne pas céder à la tentation de prouver quoi que ce soit. À ce stade, je n'étais plus capable de rien.

– C'est pas celui qui a quitté l'armée ? Qui a tout lâché parce qu'il est tombé amoureux d'une détenue ? Je crois que c'est lui, oui.

– Le père Fiorello ?

– Oui, enfin non, il me semble que non. Je ne pense pas que c'était Fiorello. Il avait un nom italien, mais il me semble que ce n'était pas Fiorello.

J'avais dit – je m'étais avoué – que je le haïssais : j'en avais fait ma cible. Et je venais d'avoir l'idée d'une vengeance qui ne me rabaissait pas trop : j'allais m'emparer de lui. J'allais lui concocter une vie, prendre possession de sa personne ; le dépouiller de son histoire pour la réécrire à ma guise : ce n'était pas rien. Je pouvais me renseigner, raconter, mentir même, et tout ce que je dirais serait la vérité : sa vie. C'était

sans doute plus destructeur et plus malin que de lui tirer dessus.

J'avais d'ailleurs commencé à m'y atteler. J'ai continué à rechercher des gens qui l'avaient connu, j'ai projeté de me rendre dans son village natal, à Tres Perdices, j'ai retrouvé des publications, je me suis renseigné à la bibliothèque épiscopale, je me suis entretenu avec plusieurs de ses collègues. L'Église catholique était une institution prétendument rétive, fermée ; en réalité, ça y jasant à tout-va. Leur truc, c'était de nous avoir tous convaincus qu'il valait mieux ne pas trop mettre le nez dans leurs affaires, mais quand je l'y ai mis, j'ai découvert des tas de choses. J'ai d'abord cherché du côté des fredaines les plus évidentes : aimait-il les jeunes garçons, avait-il eu une petite amie ou une concubine, volait-il, spéculait-il, grenouillait-il pour s'élever dans la hiérarchie, doutait-il de sa foi. Je n'ai rien trouvé, mais j'ai poursuivi mes recherches : je n'étais peut-être pas capable de percer les remparts de l'Église. On m'a dit qu'il avait quitté l'armée parce qu'il avait eu le béguin pour une terroriste, mais ce n'était pas vrai : on l'avait confondu avec un autre prêtre. On m'a dit qu'il abordait des hommes d'affaires impliqués dans la répression et qu'il leur soutirait des sommes importantes en échange de son silence – et c'était peut-être vrai. On m'a dit que l'argent était toujours destiné à sa paroisse, qu'il ne gardait jamais rien pour lui. On m'a dit que quand il était très jeune, il avait voulu partir en mission en Afrique, mais qu'un évêque avait considéré qu'il n'en avait pas la carrure. On m'a dit qu'il pouvait être l'homme le plus doux de la terre, mais que, dans certaines circonstances – je n'ai pas pu savoir lesquelles –, il était capable de fulminer et de proférer les pires menaces. On m'a dit que son évêque

– un progressiste – voulait s’en débarrasser, mais qu’il n’y arrivait pas : le curé Fiorello conservait de puissants appuis. On m’a dit qu’il se consacrait à ses ouailles de façon immodérée. On m’a dit qu’il était hypocondriaque et en parfaite santé. On m’a dit qu’il aimait le vin. On m’a dit que, hormis cela, il était d’un ascétisme irréprochable. On m’a dit que c’était un grand prêtre. On m’a dit qu’il allait régulièrement visiter les petites racailles de son quartier en prison – et qu’il leur apportait de la musique. On m’a dit qu’il détestait lire des romans, mais qu’il aimait regarder des comédies romantiques à la télé. On m’a demandé deux ou trois fois pourquoi j’enquêtais sur lui – et cela m’a déstabilisé, mais je m’en suis bien tiré.

– Jamais, de toute ma vie, je n’ai rencontré quelqu’un d’aussi parfait que le père Augusto.

– Qu’entendez-vous par parfait ?

– Quelqu’un qui comprend tout, comment vous expliquer. Vous savez, ces gens qui vous disent pile ce que vous avez besoin d’entendre ?

J’y pensais en permanence. Je notais tout ce que l’on me racontait en attendant le moment de rassembler toutes les informations, d’esquisser son portrait en ayant repéré les traits que je pourrais discrètement grossir – ou ajouter. J’avais le sentiment de ne pas avoir encore découvert l’essentiel : l’élément qui me permettrait d’achever mon tracé et d’affermir mon pouvoir sur lui. Mais je continuais mes recherches et, pendant ce temps, j’imaginai des scènes complètement débiles. Je me demandais par exemple si un jour, au beau milieu d’un dîner, il ne s’était pas dit qu’il était en train de passer un trop bon moment – qu’il commettait un péché de gourmandise ou

de luxure. Ou si, en pleine messe, il ne s'était pas retrouvé à court de mots, liquéfié par le sentiment qu'il aurait beau parler pendant des siècles, jamais il n'exprimerait fût-ce vaguement la gloire de Dieu qu'il était censé communiquer. Ou si, sur le point de s'endormir, il n'avait pas craint de mourir durant son sommeil, sans s'être préparé, sans confession ni absolution préalable – ou si tout cela lui paraissait idiot car son dévouement au Seigneur était constant ou parce que, selon lui, le salut éternel ne pouvait dépendre d'une formalité mineure ou parce qu'il croyait quelque chose que je n'avais aucun moyen de savoir. Curieusement, je ne me le figurais pas dans des situations compromettantes, louches, dégradantes. Au point que, lorsque je l'imaginais dans son lit par une chaude nuit d'été, à la trentaine bien sonnée, je le voyais porter machinalement sa main à son sexe, la bouger comme on caresse négligemment un chat et l'ôter aussi sec en sentant la résurrection de sa chair sous la forme d'un pénis gonflé, dur : en réalisant ce qu'il faisait.

Mais je me demandais encore et encore comment un homme parvient à résister à l'appel de la chair – car je supposais que c'était un prêtre conséquent, qui ne trahissait pas ses engagements : un bon prêtre. Et j'imaginais avoir une conversation là-dessus avec lui, lui demander comment un homme arrive à dédaigner sa vie durant un appel aussi impérieux, alors, de sa voix la plus habilement pétrie de modestie, il me dirait qu'il n'y a rien de spécial à cela, que des centaines de milliers d'hommes l'ont fait avant lui et continuent de le faire, que notre civilisation survalorise la chair mais qu'en plus, quand on s'engage dans cette voie, tout devient plus facile : parce que vous ne trouvez pas que dans une vie proche du Seigneur il y a des choses bien plus importantes que l'appel

de la chair ? Bref, que ma réponse est typique de ceux qui sont à mille lieues de comprendre ces choses, me dirait-il, et, obligé de garder sa réserve, il ne me parlerait pas du plaisir de ne pas tomber dans le piège : du plaisir qu'il retirait sans doute de se savoir exempt de la vulgarité de dépendre – de dépendre de tant de manières – des amas de graisse d'une femme. Il ne me dirait rien, imaginai-je, sur ce plaisir tellement plus spécial, plus sophistiqué et rare : le monde déborde d'hommes qui déploient toutes sortes d'efforts et de hardiesses pour accéder au paradis qu'ils imaginent dans ces kilos, ces demi-kilos de graisse féminine, alors que lui, non ; il avait des satisfactions autrement plus élevées – par exemple celle de se voir différent, capable de dédaigner les vers qui se tortillaient au ras du sol pour essayer d'atteindre les seins.

Il ne me le dirait pas, car ce serait un grave péché d'orgueil, mais il poursuivrait sa démonstration. C'est facile à comprendre, me dirait-il : l'amour du Seigneur est semblable à l'amour le plus intense que vous puissiez éprouver pour quelqu'un qui n'est pas là, pour une femme absente, autrement dit : cet amour infini qui nous étreint parfois quand la présence d'un corps ne le trouble pas, je ne sais pas si je suis clair, cet amour si pur, si magnifique, me dirait-il, et je tarderais un moment à comprendre que, intentionnellement ou pas, il avait défini l'amour que l'on peut éprouver pour un mort, une morte, et je serais à deux doigts de lui dire des choses horribles, de lui sauter au cou, mais je me retiendrais – je ne sais pas très bien pourquoi ni comment je me retiendrais – et je tarderais à reprendre le fil de la discussion car nous nous serions totalement éloignés du sujet censé m'intéresser : la

manière dont il avait pu se convaincre qu'il avait une guerre à mener, une lutte acharnée.

– Vous savez dans combien de temps il allait prendre sa retraite à taux plein, avec les honneurs et tout le tralala ?

– Non, je ne sais pas, quelques années.

– Quelques mois, mon ami, quelques mois. Et du jour au lendemain, il est parti, il a demandé sa mutation dans cette paroisse minable, et on ne l'a plus jamais revu ici.

Je n'arrivais pas à me l'enlever de la tête. Je réfléchissais, j'investiguais, je lisais des revues improbables, je continuais à chercher des gens qui auraient pu le connaître.

– Excusez-moi de vous demander ça, mais, pourquoi posez-vous autant de questions sur monsieur le curé ?

– Voilà, en fait, j'ai besoin de me documenter, c'est pour écrire un livre.

Ce fut un moment phare : toute une vie à penser qu'il avait sûrement une mission, qu'il n'était pas possible que tout se résume à si peu, à une succession aussi morne et répétitive, pas possible que le Seigneur l'ait convoqué pour ça, qu'il ne l'ait pas destiné à quelque chose de plus remarquable, plus déterminant, quand tout à coup, cela se présenta : sans doute le vicaire général ou un quelconque évêque l'avait fait venir pour lui dire qu'il avait à lui communiquer une chose très délicate, que très peu d'oreilles étaient aptes à entendre, et que les siennes étaient sans doute parmi les plus qualifiées. Comme il n'était pas sans le savoir, il s'annonçait des temps difficiles pour tout un chacun, la coupe était pleine – elle s'est

remplie il y a longtemps, lui dirait-il – et il n’y avait plus de place pour les tièdes, les indécis : que la lutte serait sans doute d’une rare férocité, elle donnerait lieu à des affrontements et à une violence inimaginable – et sans aucun doute regrettables dans des conditions normales –, mais au cours des mois et des années à venir allait se jouer le destin de la patrie et de notre sainte mère l’Église, la trempe de ses hommes serait mise à l’épreuve ; et lui, l’aumônier Fiorello, aurait un rôle privilégié dans ce combat décisif.

Et le père Augusto Fiorello avait dû se signer avec une telle ferveur militaire que, dans son esprit, cela revenait à se mettre au garde-à-vous, puis il s’était souvenu des nuits et des jours où il avait demandé à son dieu des mots semblables car sa vie dans les casernes – ces années passées dans les casernes, ce monde rude et masculin – lui avait confirmé ce qu’il savait déjà : que la croix et l’épée allaient toujours de pair, deux armes que le Seigneur fournit pour pousser Sa vérité à ses ultimes conséquences, ses extrêmes confins ?

Je l’ai imaginé excité, heureux – comme quand on rencontre une femme à conquérir –, je l’ai imaginé impatient de connaître les détails de sa mission, les obligations et les satisfactions attachées à sa nouvelle fonction, je l’ai imaginé en train d’imaginer en quoi cela consisterait et, pour une raison que j’ignore, malgré moi, cela m’a en quelque sorte fait de la peine : il n’avait certainement pas pu visualiser – ni même soupçonner – ce qui s’amorçait lorsqu’il fut nommé à ce poste.

D’après les informations que j’ai pu recueillir, d’après ce que l’on m’a raconté, ce furent pourtant les meilleures années de sa vie.

## 23.

Elle me disait que si elle pouvait croire tout ce que je lui disais, elle m'aimerait. Je lui disais que si elle n'était pas aussi méfiante – si elle ne me faisait pas sentir sa méfiance –, je l'aimerais. Elle me disait que je devais accepter ma vie, prendre des risques et cesser de remettre constamment en cause ce que nous avons décidé. Je lui disais que j'admiraits son engagement et sa détermination, mais que je ne supportais pas qu'elle me les impose. Elle me disait que j'étais toujours aussi égoïste, que je devais mieux me fondre dans notre couple et dans le groupe. Je lui disais qu'elle était toujours aussi distante, qu'elle devait mieux se fondre dans notre couple et dans le groupe. Elle me disait que nous pouvions faire un effort ; je lui disais bien sûr, nous devons y travailler : nous nous construisions – nous croyions nous construire – selon l'air du temps.

– Comment se fait-il que tu continues à penser à ça, mon chou ?

– Et à quoi veux-tu que je pense ? Sérieusement, dis-moi, à quoi voudrais-tu que je pense ?

Ma vie n'intéressait pas Estela. Elle m'écoutait parfois – admettons qu'elle m'écoutait –, mais à contrecœur, comme par obligation. Je voulais qu'elle sache, je lui ai raconté – plus d'une fois je le lui ai raconté en dépit de son silence – que cette femme du Sud m'interdisait de lui parler d'elle, mais elle avait la délicatesse de fermer les yeux sur mes infidélités. Que je la trompais pour qu'elle comprenne qu'elle n'était pas l'unique, car la seule unique possible, c'était l'autre : que lui être fidèle à elle eût été offenser la mémoire de l'unique. Que quand je recourais à cette justification psychologique de magazine féminin, la femme du Sud fermait les yeux. Que j'ai longtemps cru que c'était une preuve de mon pouvoir : j'ai un tel ascendant sur elle qu'elle accepte n'importe quoi. Jusqu'au jour où j'ai compris où résidait le pouvoir : à pouvoir s'asseoir sur certaines choses pour réussir à me garder, à savoir en quelque sorte subordonner la tactique à la stratégie. Qu'il était dommage que je n'aie pas compris cela quand j'étais avec elle – je veux dire avec toi, Estela.

– Tu te souviens quand on nous a dit que Guillermo Crâne d'œuf avait perdu ?

– Oui, bien sûr que je m'en souviens. T'as même failli faire une crise de jalousie, mon chou, comment veux-tu que je l'oublie.

– Une crise de jalousie, moi ? Dis pas n'importe quoi.

Les nouvelles qui nous parvenaient étaient floues. Quand elles ne concernaient pas les camarades les plus proches, on les recevait par hasard. Un jour, à un rendez-vous, on retrouvait quelqu'un qu'on n'avait pas vu depuis des mois. Une fois les affaires courantes expédiées, on échangeait des informations : il paraît que Jaime le fou a disparu la semaine passée à

Las Marianas, que la Suédoise aussi, mais je n'en suis pas sûr, que Nacho et son frère ont voulu passer la frontière brésilienne mais qu'ils se sont fait attraper, que la direction quitte le pays, que trois camarades de la colonne Ouest ont perdu dans une maison du quartier Juan Perón. Les nouvelles portaient surtout sur les camarades qui avaient perdu : qui étaient tombés dans le trou noir synonyme de mort, mais qui n'étaient pas forcément morts, nous n'en savions rien. C'est ainsi qu'on t'a annoncé ce jour-là que Crâne d'œuf, de l'école vétérinaire, avait perdu, t'es venue me le raconter en essayant de dissimuler que cela te touchait un peu plus que prévu – que cela dépassait la dose ordinaire de désespoir à l'annonce d'un nouveau camarade qui perdait, l'évidence de l'effondrement – et à mon tour j'ai essayé de dissimuler que je m'en étais rendu compte et nous avons pensé à lui ensemble pendant quelques minutes, modestes funérailles si souvent répétées en ces temps-là, quelques anecdotes épisodes partagés espérons qu'il n'ait pas trop dégusté bordel de merde l'image de la capsule de cyanure le contact de la capsule de cyanure dans la poche, l'issue par la mort dans la poche, une profonde respiration avant d'essayer de penser à autre chose, que la vie continue.

- Et maintenant il s'avère qu'il est vivant ?
- Comment ça vivant, mon chou, qu'est-ce que tu veux dire ?
- Rien, je ne veux rien dire. Il est vivant, je l'ai vu, j'ai mangé avec lui. Tu n'imagines pas l'effet que ça m'a fait.
- T'en es sûr ?
- Oh, Estela.

En ces jours cruciaux, décisifs, on ne savait rien, me suis-je dit, on entendait parler de, on supposait, on croyait, mais on

ne savait rien avec certitude et je me suis dit que ça aussi, c'était terrible, même si ce n'était pas le plus terrible, loin s'en faut, et que si lui, pourquoi pas elle, Estela : que l'ignorance était douce.

– Tu t'es déjà dit que la différence majeure entre nos représentes et nous, c'était qu'il n'y avait que des hommes, parmi eux ? Que des hommes. Chez nous, il y avait aussi des femmes. Pas chez eux. Que des hommes, Estela. Pas une seule femme.

– C'était flagrant, t'as raison, mon chou : des hommes qui jouaient les gros mâles, un travail de mâles.

Le pire, ce fut de savoir – savoir ? – ce qui s'était passé durant ces jours où tu étais sur le point de mourir : où on te tuait. Pendant des années, j'ai pensé savoir alors que je ne savais rien : c'était impossible. Je viens seulement de comprendre – peut-être, vaguement – comment c'était. Nous avons développé tant de langues, tant de systèmes de communication extraordinaires, et nous ne sommes toujours pas capables de raconter les choses vraiment importantes ; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Je ne veux pas dire que, par définition, n'est important que ce qu'on ne peut pas raconter – loin de moi cette idée. Je dis qu'il y a des choses décisives qui résistent au récit. Et quand je l'ai compris – quand cela m'est arrivé, à moi aussi, d'une manière si différente –, je ne l'ai pas supporté : serait-il vrai que, toi aussi, tu te sois crue morte et tu aies ressenti ce vague à l'âme inconcevable des morts ? Je viens tout juste de comprendre que pendant latorture tu en es peut-être venue à vouloir qu'on te tue, Estela, à souhaiter ta propre mort. Tu es peut-être même allée à sa rencontre en avalant la capsule. Qui sait si tu as avalé cette capsule. Comment

savoir si tu as pris cette capsule. Je n'ai jamais voulu y penser – et c'était la meilleure justification de la vengeance : le prix à payer pour ceux qui avaient réussi à faire en sorte que des femmes et des hommes jeunes, pleins de projets, souhaitent la mort ou se la donnent.

– Vous aimiez tellement être des hommes, mon chou : vous vous sentiez si virils.

Je te l'ai souvent dit : tu l'as échappé belle. Maintenant, tout est difficile, entravé. Pour nous, c'était plus simple : les choses avaient de la valeur – un sens – si elles servaient la révolution ; autrement, elles étaient superflues voire nocives. Et nous n'avions pas besoin de nourrir des projets individuels : nous n'avions pas à réfléchir à une carrière, par exemple, à un emploi à long terme, à une vie. Nos destins devaient être collectifs. Rien n'était plus authentique à nos yeux que le collectif : une foule dans la rue était la plus grande expression de la Vérité.

- Oui, enfin, il doit encore y avoir des instances collectives.
- Tu crois ?

Peut-être avons-nous toujours été ainsi, sans que cela saute aux yeux comme maintenant. Combien de millions de gugusses vivent des vies de merde, vraiment de merde, ne sachant pas s'ils auront de quoi manger le lendemain, et le supportent ? Ils ne font rien, Estela, ce n'est pas comme on croyait : ils le supportent, ils ne font rien, ils ne savent comment s'y prendre, parfois ils poussent un grand cri puis ils retournent dans leurs taudis. Oui, il se peut qu'un jour ils craquent, qu'un jour ils explosent, mais pas pour le moment ;

sans doute parce qu'ils ne savent pas où cela pourrait les mener, parce que personne n'a su les convaincre qu'autre chose était possible – tout comme nous n'avons pas su le faire.

Ils se sont habitués – et nous nous sommes habitués, Estela, je dois t'avouer que moi aussi je me suis habitué – à vivre avec cette misère et cette barbarie que nous n'aurions pas pu supporter il y a quelques années. Certains, comme toi et moi – comme tu étais, comme j'étais –, ruent dans les brancards, mais ce n'est plus comme à notre époque, quand on disposait d'un itinéraire tout tracé pour renverser le monde. Ces chemins nous ont foutus dans la merde et c'est pourquoi nul ne sait aujourd'hui que faire ni, surtout, que vouloir ; parfois, quand ils ont l'impression qu'on les entube trop profond, ils descendent dans la rue crier un petit coup en toute dignité, puis ils rentrent au bercail parce qu'ils ne savent pas quoi faire ensuite, tu vois.

Alors beaucoup sont devenus progressistes, ce qui revient à dire qu'ils n'ont pas le cran de s'engager sérieusement. Ils sont géniaux, les progressistes : incommodés par une misère trop visible, incommodés par une discrimination notoire, incommodés par une atteinte à la liberté individuelle, incommodés par les malversations des politiciens, incommodés par la menace d'extinction d'un oiseau ou la pollution d'une rivière. Les progressistes sont sensibles. Les progressistes croient qu'il faudrait corriger certaines choses : les rendre correctes. Les progressistes aiment les Grands Mots Consacrés, ils aiment les Valeurs Sûres émises par la Banque Morale, ils aiment s'emplier la bouche de leur propre Intégrité, ils crèvent de peur quand ils doivent emprunter des chemins nouveaux ; ils prennent les avenues arborées bitumées réservées aux Grands Concepts Indiscutables. Les progressistes

sont pétris de Bonnes Intentions qui se manifestent à travers leur Sacro-Sainte Indignation – qui les emplît de la Meilleure Conscience : les progressistes s’endorment souvent comme des bienheureux. Le lendemain, ils se lèvent pour reprendre leur éternelle quête d’un nouveau papa : ils finissent par voter pour le premier clampin qui passe à la télé et qui rabâche deux ou trois fois ces Grands Mots, les sourcils froncés et un sourire cristallin aux lèvres. Tu ne les connais pas, Estela, à ton époque ils n’existaient pas, et je sais que ça doit être difficile de les comprendre, mais il me semble que ce qui les représente le mieux, c’est l’écologie : ils sont très écolos. Désormais, depuis que nous ne savons plus comment changer le monde, les changements sont visiblement devenus l’apanage des riches et des puissants, une menace pèse sur nous dont nous devons nous protéger. Conservateurs dans l’âme, les écolos essaient donc de défendre ce qu’il y a : s’il y avait eu des écologistes au xv<sup>e</sup> siècle, ils auraient dénoncé avec virulence l’abattage des arbres pour construire des navires – une dégradation peccaminieuse de notre environnement, sacrebleu –, si bien que nous nous ébattrions encore en pague dans la pampa. Ou plutôt, toi, tu serais en Pologne et moi en Galice, l’Argentine n’aurait jamais existé : dommage qu’on ne les ait pas écoutés. Voilà à quoi ressemblent les progressistes, Estela : encore plus gallinacés que le directeur d’une agence de la banque Provincia dans un quartier périphérique. Ils ne prennent aucun risque : ils vont au plus sûr pour conserver ces valeurs consacrées, pour que tout reste intact et bien propre. Et, curieusement, ils vous aiment comme si vous étiez leurs parents, leurs grands frères ; ils vous considèrent comme leurs aînés, même si votre action – notre action, Estela – était tout le contraire de la leur. Ou peut-être pas tant que ça, qui sait.

Et les autres, qui ne peuvent même pas prétendre au titre de progressistes, ils n'en ont carrément rien à battre : une fois passé le coup de sang parce qu'on a touché à leur fric ou à leurs privilèges, ils rentrent chez eux, au bureau ou au magasin en espérant que leur dieu leur concédera la santé pour pouvoir continuer à passer leur vie devant la télé : variétés débiles, connards en train de s'engueuler, cancans sur les cancaniers, infos bidon. Jusqu'à ce qu'une mort fasse irruption, les circonstances de celle-ci accédant alors au rang d'événement le plus important : une gamine morte dans une soirée de fils à papa et voilà qu'ils découvrent que les riches font parfois de vilaines choses, deux kidnappings qui se terminent mal et l'insécurité devient leur principal souci, deux cents jeunes crament dans une boîte de nuit et on ferme la moitié des bars du pays, deux piétons renversés lors d'une course de rue et les voitures deviennent une incarnation de Satan. Comme si la mort était la condition de la pensée, comme s'ils ne pouvaient rien remettre en question sans morts, sans des gens comme vous. Vous ne vous êtes pas bornés à mourir, Estela : vous avez tout contaminé, vous êtes devenu une manière de penser le monde.

Et, bien sûr, il y a cette obligation de se souvenir de vous. Il existe ce qu'ils appellent la Mémoire, tu dois être au courant. La Mémoire, ce n'est pas se souvenir des sorties au parc avec ton papa, du score de Boca à la finale de 1980, du nom de celui qui a navigué pour la première fois sur le fleuve Paraná, du nombre pi, du prénom de telle fille ou du numéro de téléphone du marchand de glaces ; la Mémoire, c'est se souvenir que les militaires vous ont enlevés torturés tués. La Mémoire est devenue une obligation morale et sociale : pour que cela ne

se reproduise pas, disent-ils. Dans ce cas, ils devraient plutôt se demander pourquoi ils ont décidé de nous tuer, à quel genre de société ils aspiraient et à quel genre de société nous aspirions, qui soutenait qui, mais ils préfèrent se retrancher derrière la Mémoire et ressasser des phrases toutes faites. Des méchants qui tuent des jeunes, la Mémoire ; des tourments épouvantables pour rien, la Mémoire ; une arnaque, la Mémoire. Une autre manière de se dédouaner ou de manipuler ou de laisser à d'autres le soin de penser, la Mémoire.

- Tu ne veux pas te taire un peu, mon chou ?
- Non, pas encore. Là, je ne peux pas.

Je n'en pouvais plus, il me fallait faire quelque chose.

On est foutus, Estela : moi, ce n'est rien, à côté de ce qu'est devenu ce pays. Au début, je me suis régala à suivre l'effondrement pas à pas : comme un augure qui voit ses prédictions – ses amertumes – se réaliser ; ensuite, j'ai trouvé réconfortant que le pays m'accompagne dans ma dégringolade ; dernièrement, la décadence de ce pays qui s'est cru si grand m'attriste. Aujourd'hui on a du mal à le croire, mais on s'est cru grands, tu te souviens ? Et sais-tu qui sont les modèles des Argentins, aujourd'hui ? Non, je ne dis pas les mythes. Les mythes sont ceux qui sont morts jeunes, ceux qui n'ont pas pu achever ce qu'ils avaient commencé : Eva Perón, Ernesto Guevara, Diego Maradona, et même vous. Je ne parle pas des mythes, non ; je parle des idéaux, des modèles, des personnes que notre Grand Peuple Argentin, Salut, aime et admire : une ancienne vedette obèse cafouilleuse mentale aux cheveux mal teints, un ancien auteur de mélodrames délivrant des prophéties éculées, un

ancien usurier ayant ciré les pompes des pires scélérats avant de les trahir et d'être élu président, une clique d'anciennes promesses du football qui à la moindre provocation filent chercher de l'argent ailleurs et n'ont jamais été capables de gagner un championnat, quelques anciens rien du tout qui pendent des livres niveau école primaire comme s'ils s'adressaient à des analphabètes congénitaux – et encore, je me creuse la tête pour en trouver : ne va pas t'imaginer qu'ils sont pléthore. Voilà leurs modèles : tu penses qu'il reste un espoir ?

– Moi, franchement, je ne pense pas que ça soit aussi désastreux que ça. J'ai l'impression que tu es très aigri, Carlos.

– Tu devrais me faire un peu confiance, pour une fois, ma loute.

Je crois que les peuples tendent vers l'ennui jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Je veux dire : ils pensent vouloir une vie tranquille puis, lorsque s'installe une période de relative quiétude, ils se rendent compte qu'il n'y a rien de plus bête, de plus assommant, de plus désespérant que ce calme plat – car il souligne la banalité de ce qu'ils appellent leur vie. Alors il leur vient des idées : faire ceci, changer cela – juste pour ne pas reconnaître qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient et que c'était une connerie. Combien de temps encore vont-ils croire que ce qu'ils veulent, c'est un peu plus d'argent pour que les riches achètent des avions et les moyens riches aient leurs deux semaines de plage et les pauvres leur pitance quasi quotidienne ? Combien de temps encore avant de découvrir – peu à peu, les uns après les autres – qu'ils ont besoin d'autre chose pour ne pas avoir l'impression d'être des poulets de batterie, des retraités n'ayant jamais travaillé, des numéros à huit

## À QUI DE DROIT

chiffres, des exhalaisons – comme qui dirait chaque homme, chaque femme une inspiration ou une expiration de la planète, quelque chose d'aussi insignifiant et secondaire et imperceptible qu'un souffle de la planète et de l'espèce pour demeurer ce qu'ils étaient ?

– Alors tu penses qu'il va se produire quelque chose ?

– Je ne sais pas. Enfin si, je le pense. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas pour tout de suite.

– Je ne vais pas me laisser entraîner dans ton amertume, Carlos.

– Désolé, Estela, vraiment désolé. J'aurais adoré pouvoir te dire autre chose. Je t'assure que ce n'est ni de l'amertume ni du ressentiment. Cela y ressemble, mais ça n'en est pas ; les choses sont vraiment ainsi. J'aimerais pouvoir te dire autre chose, te dire surtout que vos morts n'ont pas été vaines, mais ce n'est pas le cas, je ne vois pas à quoi elles ont servi. N'est-ce pas horrible d'être obligé de te dire que tu es morte pour des prunes ?

Je voulais le lui dire depuis longtemps, mais je ne savais pas comment. Maintenant, avec tout ça, j'ai enfin réussi.



## 24.

M. Raúl Abrassi, propriétaire du débit de boissons situé juste en face de la gare ferroviaire de Tres Perdices – où aucun train n’est passé depuis des années –, a les yeux rouges. M. Abrassi fait partie des plus anciens habitants de Tres Perdices et il ne parle généralement qu’aux voisins les plus anciens. À présent, devant l’entrée du cimetière, sous le porche qui dit Bienvenus, il écoute le docteur Aldecoa qui, s’il ne compte pas parmi les plus anciens – en réalité ce n’est même pas un voisin, mais un médecin qui vient deux fois par semaine assurer une consultation au dispensaire –, occupe en tant que médecin un rang suffisamment élevé aux yeux de M. Abrassi. Le docteur Aldecoa – la quarantaine, jeans, cheveux en pétard – demande à don Raúl si lui, qui le connaissait bien, ne pense pas qu’il pourrait exister un motif pour qu’on se soit vengé de lui.

– Parce que vous savez comment sont les curés, de nos jours. On a tous entendu parler des abus qu’ils ont commis sur des enfants...

Dit le docteur, en essayant de rester vague par crainte de froisser M. Abrassi, qui frotte de ses pouces ses yeux rougis et répond mais qu’est-ce que vous allez chercher là.

– Non, excusez-moi, je ne voulais pas vous offusquer, mais bon, c'est de la curiosité scientifique, voyez-vous. Et comme vous le connaissiez bien...

– Oui, je le connaissais. Je vous dirais qu'ici, à Tres Perdices, nul ne le connaissait mieux que moi. Il m'a confié des choses que l'on confie à un ami, mais je ne les répéterai pas car un ami décédé reste un ami.

Dit-il, puis il se rend compte qu'au lieu de blanchir la mémoire de son ami il a éveillé les soupçons du docteur, alors il explique : mais ne vous méprenez pas, docteur, attention. M. Abrassi assure que le père Augusto n'a jamais été mêlé à une histoire d'enfant, mais si vous me promettez de garder le secret, je vais vous révéler quelque chose : un jour, il m'a dit qu'il n'était pas tellement étonné que ses collègues commettent ce genre d'actes, qu'il pouvait le comprendre.

– Je peux vous le dire, à vous, qui êtes médecin, et puis on est des grandes personnes, on ne va pas se raconter d'histoires. Un jour, il m'a dit qu'il pouvait le comprendre, mais qu'il le considérait comme une preuve supplémentaire de la sagesse de Notre Seigneur.

Dit M. Abrassi avant de se signer. Le médecin prend un air interloqué et le monsieur lui dit que le curé lui a tenu des propos un peu bizarres : comme quoi plus nous sommes vieux, plus nous sommes à la merci de la tentation d'une chair toute jeune, appâtés par l'illusion de régénération que nous offre cette chair. Mais plus nous sommes vieux, plus nous approchons aussi le moment où nous comparâtrons devant Lui, et qui voudrait abandonner un marathon vingt mètres avant la ligne d'arrivée ? Voilà ce qu'il m'a dit : monsieur le curé avait ses lubies, parfois il le surprenait, mais c'était un véritable saint.

## À QUI DE DROIT

– Eh oui, docteur, comment voulez-vous qu’une âme aussi parfaite ait couru à sa perte en commettant une horreur pareille.

Dit M. Raúl Abrassi, et ne vous méprenez pas, docteur, vous faites fausse route. Non, le motif est tout autre, mais c’est forcément un excellent motif, très honorable, croyez-moi.

– Je ne peux pas vous en dire plus, mais soyez rassuré, le père Augusto était un authentique patriote.



25.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes m'a stoppé à l'entrée du garage.

– Je regrette, monsieur, vous ne pouvez pas entrer.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes me regardait de cet air débonnaire de l'employé qui voudrait vous dire n'insistez pas, vous me causeriez des ennuis, si ça ne tenait qu'à moi je vous laisserais passer, mais voyez-vous, j'ai des ordres : obéissance due dans sa version civile soft.

– Vous ne voyez pas le panneau accès interdit ?

J'en avais vu un immense, bleu clair et blanc comme les précédents : « Il faut redistribuer. » À côté, un autre que je connaissais déjà : « Vive le changement ! »

– Ah, désolé, je n'avais pas vu celui-ci.

– Bon, c'est pas grave, chef. Qu'est-ce que vous voulez ?

J'ai eu du mal à lui répondre que je souhaitais lui parler à lui. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes était à califourchon sur une chaise en paille privée depuis belle lurette de son dossier ; il avait une soixantaine d'années qu'il semblait avoir passées assis sur cette chaise. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes arborait des cheveux blancs, une coupe en brosse et une barbe de plusieurs jours,

des cernes de plusieurs semaines et un marcel de plusieurs années sur des épaules autrefois robustes. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes portait un pantalon vert presque militaire constellé de vieilles taches, des tongs, des ongles noirs de crasse. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes enfonça l'annulaire de sa main droite dans son oreille gauche et attendit ma réponse comme s'il avait tout son temps. Je me suis toujours demandé comment font certains pour penser qu'ils ont tout le temps du monde devant eux.

– Vous parler, monsieur Paredes. J'ai besoin de m'entretenir brièvement avec vous.

– Avec moi ?

– Oui, avec vous. C'est le colonel Díaz Latucci qui m'envoie.

– Ah, oui, Díaz Latucci.

A-t-il dit, comme s'il se remémorait un passé très lointain, un plat qu'il aimait et qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps, une femme qui n'était plus.

– Si c'est le colonel Díaz qui vous envoie, tout va bien. Je vais bientôt fermer, chef, à onze heures. Allez faire un tour et revenez me voir à onze heures cinq, onze heures dix, et là on pourra bavarder tranquillement. On dirait pas comme ça, mais faut garder l'œil sur tout, ici, on ne sait jamais d'où peuvent venir les coups de feu.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes a balayé les alentours du regard, à l'affût d'une fusillade. La nuit, la rue du centre-ville déserte, la pluie fine et chaude. Ne voyant rien, il a replongé son petit doigt dans son oreille opposée.

– Ah ! Est-ce que vous pourriez m'apporter une petite bouteille de gin, s'il vous plaît ?

Son petit doigt exhibait un ongle long et jaunâtre, presque un os apte à atteindre le fond de son cerveau. L'adjudant-major semblait en faire grand usage.

Bavarder n'était que façon de parler : apparemment, depuis bien longtemps, l'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes n'avait trouvé personne pour l'écouter et il voulait se rattraper : j'ai toujours été frappé par l'empressement de tant de gens à déballer, dès qu'ils trouvent une oreille disponible, ce qu'ils ne devraient même pas s'avouer à eux-mêmes.

– Tel que vous me voyez, j'ai été un soldat important. Beaucoup de gens avaient peur de moi, monsieur, faut pas croire.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes pouvait encore inspirer de la crainte – mais une crainte d'une nature différente : celle que provoque la déchéance d'un de nos semblables. Une crainte que l'on combat généralement en se persuadant que ledit semblable n'est pas si semblable que cela : que ce genre de choses n'arrive qu'aux autres. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes, un homme très nettement dissemblable, m'avait invité dans son antre : une pièce au fond du garage équipée d'un lit en fer exigu et boiteux, une petite table en bois avec sa chaise, un lavabo, un plan de travail en marbre écaillé, une bouilloire, un réchaud et quatre posters pour égayer ses murs décrépis : deux blondes pourvues d'une abondante poitrine, un cul sans corps d'attache, l'équipe du Sportivo qui avait obtenu sa glorieuse ascension en deuxième division en 2002. L'odeur de la piaule m'a fait oublier la mienne.

– Je devine ce que vous êtes en train de vous demander : comment ce type pourrait être un soldat important alors

qu'il vit comme un clodo. Oui, pas la peine de l'avouer, je lis dans les pensées, j'ai toujours eu ce don, et j'aime autant vous dire qu'il m'a bien servi. Mais si je commençais à vous raconter, on en aurait pour deux semaines. Ce qu'il y a, c'est que pendant une période, j'ai vraiment été dans la merde, une merde noire.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes m'a d'abord dit que j'ignorais son sacrifice – ou que, peut-être, il devrait me dire que j'ignorais leur sacrifice à eux tous – pour la patrie. Que si maintenant je le voyais dans cet état – lui et bien d'autres –, c'était parce qu'ils avaient tout donné, tout lâché quand ils avaient compris qu'il n'y avait pas d'autre moyen de combattre les ennemis de la patrie. Que ça n'avait pas été facile, n'allez pas croire : ç'a été une lutte terrible, une guerre sans merci, ils étaient bien entraînés, les fils de pute, c'étaient des mômes intelligents, un peu prétentiaris sur les bords, mais intelligents, dit-il, même si, en tant que soldats, c'étaient plutôt des lâches, des tapettes.

– Ce qu'ils faisaient était facile : ils tuaient en tirant de loin, sans voir le visage de leurs adversaires. Alors que nous, on était de vrais guerriers, comme au bon vieux temps : nous, à la trappe, on tuait de face, tout près de l'ennemi.

A dit l'adjudant-major, et que ces jeunes étaient des fiottes, mais ils ont pris cher avec la machine : que ces jeunes ont supporté des choses que, lui, il n'aurait jamais pu supporter, disait-il, vous n'imaginez pas.

– Figurez-vous qu'il fallait parfois leur mettre la gégène à bloc, à fond les manettes, comme on dit, je vous raconte pas les branlées qu'il fallait leur filer et y en avait qui se démontraient pas, ils lâchaient rien, les enfoirés. Nous, avec les gars, on se disait toujours, on se disait que si on nous avait infligé

la moitié de ce qu'on leur infligeait, on aurait balancé père et mère, je vous dis que ça.

M'a dit l'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes, tout à coup exalté, mais que bon, les jeunes finissaient par cracher le morceau parce qu'ils savaient s'y prendre, ils faisaient ce qu'il fallait pour.

- Au début, non, on n'était pas très performants, mais ensuite on s'est perfectionnés, c'est comme tout. Quand on veut progresser, on y arrive, et moi, j'ai toujours essayé de bien faire mon travail. Même ici, tel que vous me voyez, je garde le garage comme un chef, y a jamais de problème. Mais je vous assure, j'étais très fort. S'il fallait en exploser un pour lui soutirer des informations, pour qu'il se mette à table, j'y allais pas de main morte, pas comme d'autres. On peut vite s'ennuyer, dans ce genre de boulot.

Je l'ai regardé : j'avais pensé beaucoup de choses de cette activité, mais jamais qu'elle soit ennuyeuse.

- Ben oui, qu'est-ce que vous croyez. C'est comme tout : quand ça devient répétitif, on s'emmerde. Combien de fois je me suis dépêché de finir pour pouvoir me tirer parce que j'avais autre chose à faire, parce que le mec ou la nana ne résistaient pas beaucoup, ou parce qu'ils allaient trop résister, enfin, vous voyez. Y avait des fois où c'était très chiant.

- Et ce n'était pas plus facile quand vous haïssiez la personne ?

Me suis-je enquis, tout en me demandant pourquoi tout à coup l'ennui du tortionnaire et sa manière d'y remédier m'intéressaient ; la logique d'une conversation est parfois très tordue. L'adjudant-major m'a regardé, perplexe, et m'a demandé pourquoi il l'aurait haïe.

– Parce que c'était quelqu'un qui avait tué un de vos camarades, je ne sais pas.

– On en a eu deux ou trois, de ceux-là, et je n'ai même pas pu les toucher. Ceux-là, les chefs se les gardaient pour eux. Nous, ils nous laissaient toujours les miettes, ces gros enfoirés.

Décidément, la lutte des classes était partout. L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes m'a regardé d'un air de conspirateur, il a jeté un œil dédaigneux sur le cul sans corps d'attache et m'a annoncé qu'il allait me faire une confidence.

– Je vais vous faire une confidence. C'est un secret, enfin, je ne sais pas si on peut appeler ça un secret, vu que moi, personne ne me l'a raconté. Pour que ça soit un secret, il faudrait que quelqu'un me l'ait raconté, non ?

Je n'ai pas répondu : le débat risquait d'être trop long et laborieux.

– Quand j'en avais marre, vraiment ras la casquette, j'avais un truc : j'imaginai que le jeune que j'avais sous la main était untel ou untel. Pas quelqu'un au hasard, quelqu'un de précis. Parfois je pensais à un mec qui m'avait fait une crasse, une nana qui m'avait ignoré, mon proprio qui me réclamait le loyer, enfin, différentes personnes. Et là je prenais vraiment mon pied. Je voyais la tête de la personne, et même sa voix, je l'entendais. Un jour, j'ai imaginé que c'était le lieutenant-colonel et je me suis déchaîné. Mais j'ai eu peur de me faire choper.

– Comment ça, vous faire choper ?

– Ben peut-être que ça se voyait. J'avais l'impression que ça se voyait.

M'a dit l'adjudant-major avant de cracher sur le sol de sa chambre et d'étaler son mollard sous sa tong, puis de se farfouiller l'oreille du petit doigt opposé. Ensuite, il a inspiré

un grand coup et m'a dit ne vous y trompez pas, il fallait pas croire non plus que le pire, c'était l'ennui, il m'avait raconté ça comme ça, pour faire la conversation, voyez-vous, chef, une manière de parler. Et qu'il fallait pas se figurer non plus que les seuls à avoir subi un perjudice – perjudice, a-t-il dit – à cause de cette guerre étaient les jeunes : maintenant tout le monde dit ça, il a dit, mais eux aussi ça leur a coûté un immense sacrifice, à certains plus qu'à d'autres, bien sûr, comme d'habitude, et parfois on s'en rendait même pas compte : prenons lui, par exemple, c'était pas seulement qu'il s'ennuyait ; ça le traumatisait, aussi, même s'il a mis du temps à le comprendre.

– J'étais persuadé que tout allait bien, voyez, que je pouvais tout encaisser, et on faisait souvent appel à moi quand il fallait faire cracher rapidement un môme ou même une môme, avant que leurs camarades nous filent entre les pattes, il fallait y aller franco, vous comprenez, vraiment à fond, et moi, ça me rendait malade, faut pas croire, ça me foutait en l'air : à l'époque je ne me rendais pas compte, peut-être que je ne m'en rendais pas compte, mais ça me perturbait.

A-t-il dit : ça devait le perturber parce qu'après, quand il rentrait chez lui – mais fallait pas que je m' imagine qu'il rentrait souvent, il passait parfois dix, quinze jours sans mettre les pieds chez lui, quand il était de service –, il ne se reconnaissait plus, il se sentait tout bizarre, nerveux, comme s'il lui manquait quelque chose, il se demandait ce qui se passait au boulot, ce que faisaient les gars, et ça le rendait nerveux, et puis je vous dis, je me reconnaissais plus, ma femme et mes enfants me tapaient sur les nerfs dès qu'ils bougeaient le petit doigt.

– Je vous assure, le petit doigt. Si le plus jeune mettait des dessins animés à la télé, parce que je lui avais apporté un très

beau poste que j'avais acquis, voyez, une Grundi je crois que c'était, s'il mettait des dessins animés, je lui criais de couper le son, je supportais pas les voix criardes des dessins animés, et quand l'aînée a commencé à se vernir les ongles, je lui ai mis une de ses raclées, dites donc : j'avais peur que ça devienne une traînée. Vous devez vous demander d'où me venait cette idée – parce que j'ai le don de deviner ce que pensent les gens, je sais plus si je vous l'ai dit –, dans un foyer convenable, une fille de militaire, elle pouvait pas devenir une traînée, et vous avez raison, au bout du compte vous avez raison parce que grâce à Dieu la petite n'a eu aucun problème, que je sache, mais moi je sortais de mes gonds et je la tabassais, alors ma femme essayait de m'arrêter : Oscar, arrête, elle me disait, laisse la petite, c'est pas de sa faute, si t'as quelque chose à lui reprocher, dis-le-moi, je suis sa mère, et ça me rendait encore plus fou, je l'ai beaucoup frappée, pauvre bichette, pourtant je l'aimais, je crois que je l'aimais, mais je n'arrivais pas à le lui faire comprendre, j'avais beau la tabasser, ça ne rentrait pas.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes s'est enfoncé le petit doigt de la main droite dans le nez – narine gauche : un ongle multifonctions – et il est resté pensif, rêveur. Ensuite il m'a demandé si je voulais du maté.

– Je ne bois plus, l'alcool m'a fait beaucoup de mal, heureusement je m'en suis sorti. J'ai dû mener une guerre terrible, mais je l'ai gagnée. Maintenant je bois du maté ; je vous en offre un, si vous voulez.

– Au fait, vous m'avez demandé une bouteille de gin : elle est là, je vous l'ai apportée.

Lui ai-je dit, et l'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes m'a remercié en m'expliquant qu'il allait la poser sur la table, parce que l'autre était finie. Qu'il ne buvait plus, mais

qu'il aimait bien avoir une bouteille et ne pas la boire : que c'était une question de couilles.

– C'est une question de couilles, vous comprenez ? J'ai beaucoup bu, vraiment, j'ai commencé à boire à cette époque, quoique je buvais pas tant que ça vu que je devais sortir faire des interventions, à l'armée, ils sont très à cheval là-dessus, mais à la fin, quand l'armée s'est barrée en sucette, quand tout s'est barré en sucette, il y a eu une époque où j'ai bu comme un trou. Comme un trou d'égout, plutôt. Maintenant, je ne bois plus, je vous le dis, mais c'est facile de ne pas boire quand on n'a rien à boire : c'est à la portée de n'importe qui. Mais avoir une bouteille à portée de main et ne pas y toucher, là il faut les avoir bien accrochées. Je la vois, je la regarde, je lui dis ta gueule, grosse salope, tu m'auras plus, je suis plus fort que toi.

J'ai failli lui demander pourquoi sa bouteille était vide, puisqu'il ne l'avait que pour lui montrer son pouvoir, mais je me suis tu : j'ai trouvé que c'était le mettre à nu, ce que je préférais éviter. Non par crainte de provoquer une fissure – de méfiance – dans notre conversation, mais parce que démasquer un ivrogne eût été mesquin. Il m'a fourni la réponse de lui-même : peut-être lisait-il vraiment dans les pensées.

– Elle finit pas se vider, oui. Parce que je l'ouvre, je la laisse ouverte, sans quoi c'est pas du jeu. Si je la laisse fermée, c'est pas du jeu, vous comprenez ? Ouverte, elle s'évapore petit à petit. Si je ne l'ouvrais pas, elle durerait éternellement, alors y aurait plus de couilles qui tiennent.

J'en ai convenu.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes a rempli la bouilloire, l'a posée sur le réchaud, a allumé celui-ci, s'est

gratté l'oreille de son ongle fossilisé. À un moment, m'a-t-il confié, sa femme ne l'a plus compris et elle est partie avec les enfants chez sa tante ; alors lui, il s'est dit tant pis, qu'elle fasse comme elle veut, ces choses-là lui passaient au-dessus de la tête, il était un soldat ; le problème, c'est qu'elle a engagé un avocat pour garder la maison, les meubles, le frigo, la télévision, vous savez, la Grundi, enfin tout : elle a voulu tout lui prendre et il ne lui en veut même pas – je ne lui en veux même pas, a-t-il dit –, parce qu'il faut reconnaître qu'il l'a traitée comme de la merde, pauvre biquette.

– Non, pourquoi je lui en voudrais, au contraire. D'ailleurs, si elle voulait, je retournerais avec elle, mais elle a pas envie, ça fait un bail que j'ai pas eu de ses nouvelles.

Et ils lui ont tout pris, m'a-t-il dit : absolument tout, elle et cet enfoiré d'avocat. L'avocat, ils sont allés l'inquiéter avec des camarades, m'a avoué l'adjudant-major, pour qu'il ne fasse pas chier, mais on n'était déjà plus à la belle époque et le gars, il s'est pas démonté : ma femme avait attendu le bon moment pour me retirer la maison, on était revenus en démocratie alors l'avocat il s'est pas démonté, il nous a laissés parler et puis il nous a menacés de nous envoyer tous en taule : nous, figurez-vous, en taule, ça nous a fait rigoler, sur le coup, mais le problème, c'est que c'était pas de la rigolade, je m'en étais pas rendu compte, mais tout avait changé, je vous raconte pas.

– Tous les mêmes, je vous dis : tous les mêmes enfoirés. Ma femme, l'avocat, les enfants, tous. Vingt-cinq millions d'Argentins, tous : tous des connards. Nous, quand il fallait se battre, on montait au front, on les a défendus les armes à la main, on a encaissé de ces trucs que vous imaginez même pas, on s'est battus pour eux, je vous dis, on les a sauvés, et une

fois qu'on avait gagné, ils nous ont jetés comme des vieilles chaussettes. Parce qu'où en serait l'Argentine si on s'était pas battus, hein, dites-moi ? Elle serait devenue quoi ? Un repaire de délinquants subversifs. Et qui a empêché ça, hein, qui ? C'est ça la vérité, chef, vous dire le contraire, ça serait mentir : on nous a utilisés, on nous a envoyés au front et on nous a utilisés et à la fin on nous a laissés tomber comme des vieilles chaussettes : oh, mon Dieu, mais regardez-moi ces militaires, comment ont-ils pu commettre des atrocités pareilles, c'est inimaginable, quels sauvages. Une bande de voyous et de menteurs, oui, bien sûr qu'ils savaient, ils faisaient comme si de rien n'était, mais ils nous encourageaient, ils brandissaient leurs petits drapeaux aux défilés, ils nous applaudissaient et tout, et ensuite ils nous ont tourné le dos. Moi, ils m'ont presque tous tourné le dos.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes fut réformé au milieu des années quatre-vingt, m'a-t-il dit, parce qu'ils lui ont tendu un piège : un dossier selon lequel il avait volé quelque chose, une broutille, un truc de rien du tout, lui, qui n'avait tiré aucun marron du feu, chef, non mais regardez-moi ; le problème, selon lui, c'était qu'ils voulaient se débarrasser des gars comme lui, ils étaient en train de nettoyer l'armée et lui, il ne leur servait plus à rien, ils pouvaient facilement le virer comme un malpropre, contrairement à tous ces colonels, tous ces généraux qui s'étaient soulevés et à qui on avait dû tout pardonner. Moi, non, moi, ils m'ont viré comme un malpropre, au moins ils m'ont pas dégradé, mais ils m'ont mis dehors, je vais pas vous mentir, à la rue ; j'ai fait des petits boulots, ce que je pouvais, mais c'était pile au moment où la patronne a eu l'idée de se casser

et de m'attaquer avec son avocat, alors j'ai perdu ma maison, ma pension de retraite, tout.

– Pile à ce moment-là, dites donc, alors que je pourrais être en train de profiter du fruit de mon combat, de notre victoire, quelle injustice. Vous voyez ces films où le jeune homme gagne la guerre, il rentre chez lui et une fille l'accueille avec un putain de baiser, l'histoire s'arrête et tout le monde est heureux ? Bon, ben, ici, ils ont tous pris la tangente, ils se sont trompés de film.

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes a traversé des années noires dont il ne se souvient même plus trop, m'a-t-il dit : des années où il était soûl du matin au soir, où il faisait des petits boulots qu'il préfère oublier – des années où il traînait avec les pires canailles, pas de quoi être fier. Jusqu'à ce qu'un camarade qui était toujours dans la police le choppe en train de faire un truc horrible – épouvantable, chef, je préfère pas vous raconter – et lui dise qu'il allait fermer les yeux mais qu'il fallait qu'il arrête de faire le con, qu'il se ressaisisse, que s'il continuait comme ça il allait tout droit dans le précipice.

– Et le fait est qu'il m'a convaincu : je lui dois la vie, à ce gars. C'est lui qui m'a branché avec le propriétaire d'ici, qui m'a trouvé ce boulot.

Le propriétaire du garage était un officier que l'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes avait connu à la belle époque et qui ne l'a pas laissé tomber : il l'a aidé. Parce qu'il y en a qui ne nous ont pas laissés tomber et qui ont continué à aider les camarades.

– Le patron est un gars qui a bien fait son beurre, mais c'est un chic type. Quand on lui demande un service, il regarde pas ailleurs. On a quand même gagné la guerre, merde. La seule

guerre sérieuse qu'ait connue l'Argentine dans tout le siècle, on l'a menée, on l'a gagnée, et regardez comment ils nous paient, ces fils de pute, alors qu'on leur a tiré les marrons du feu. Ils nous ont reniés, comme Pierre quand il a renié Jésus, en mille fois pire. Mais attention, y a encore des gens bien, dans l'armée, des gens qui ont su garder le vieux... comment, ils disaient, déjà... le vieil esprit de corps.

Je me suis demandé si le patron l'avait aidé par bonté ou pour s'acquitter d'une dette – pour acheter son silence, son amnésie. Mais je ne pouvais pas lui poser la question – en tout cas, pas encore. L'adjudant-major m'a dit que le patron était un type droit, un de ceux qui n'oublie pas leurs hommes.

– Pas comme tous ces connards qui nous tournent le dos.

Cet officier, m'a dit l'adjudant, s'était énormément enrichi pendant la guerre. J'ai songé à lui demander s'il avait beaucoup volé, et il m'a expliqué, sans que j'aie besoin de lui poser la question, qu'il ne savait pas si le type avait volé, non, je préfère ne rien dire, je constate juste qu'au début de la guerre il n'avait rien et que c'était un putain d'officier, il a dirigé des tas d'opérations, alors parfois il devait garder ce qu'ils trouvaient dans les maisons. Qu'ils ne se limitaient pas non plus à risquer leur vie pour tuer des subversifs.

– Et vous ?

– Non, moi je refusais, j'avais la foi, je ne voulais pas mélanger les genres, voyez. J'ai des potes qui me disaient sois pas con, Oscar, qu'est-ce t'en as à foutre, et je leur disais que j'en avais quelque chose à foutre, que si je faisais ça, c'était pas pour leur piquer leur pognon mais parce que je pensais que c'était bien de le faire. Certains me comprenaient, d'autres se moquaient, ils me disaient tu vas le regretter, abruti, fais-moi confiance.

– Et vous le regrettez ?

– Oui, maintenant, oui. Je sais, si ça se trouve vous me croyez même pas, mais je vous jure que j’ai fait des choses mémorables. Parce que j’avais l’impression d’être un héros, voyez, j’ai pensé qu’avec tout ce que je faisais la patrie m’était redevable, qu’elle veillerait à ce que je ne manque jamais de rien, ni moi ni ma famille, absolument de rien.

L’adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes a renouvelé l’herbe à maté et a aspiré longuement, bruyamment, en défiant la bouteille de gin du regard. Je lui aurais bien demandé un verre, mais c’était une provocation inutile : boire devant lui, compter de l’argent devant un miséreux. Un instant je me suis dit que j’avais bien envie de le provoquer : j’ai cherché dans un recoin la haine que je devais éprouver pour le ravisseur, l’assassin. J’avais du mal à la trouver dans ce taudis, sur ce visage bouffi. Sans compter qu’après ce long récit dont je me serais bien passé, il fallait encore que je lui soutire ce que j’étais réellement venu lui demander.

– Je crois savoir qu’à un moment vous avez été affecté à l’Aconcagua.

L’adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes a plissé les yeux pour me regarder d’un air à la fois méfiant et intrigué ; la chambrette était éclairée par une ampoule qui pendait du plafond, quarante watts à tout casser : elle ne projetait même pas des ombres dignes de ce nom.

– L’Aconcagua. Vous voulez dire la trappe. Oui, c’était une des pires. Les jeunes n’y restaient pas longtemps. C’était pas comme ailleurs, où on les gardait un ou deux mois, un long moment. Là, il fallait les travailler tout de suite et les transférer parce qu’on n’avait pas de place, ils s’entassaient.

– Les transférer ?

– Oui, chef, vous savez : les envoyer dans le précipice.

Je ne lui ai pas demandé de détails. Et, cette fois, ce n'était pas par pudeur : je ne savais pas si j'aurais pu le supporter. Je n'étais pas allé le voir pour me délecter des détails de l'horreur ; j'étais là pour que l'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes me fournisse des informations sur le curé.

– On m'a dit qu'il y avait un curé avec vous, à l'intérieur de la trappe.

– Ben oui. Vous croyez qu'on était pas chrétiens, peut-être ? Les autres avaient déjà pas mal de curés ; on en avait besoin, nous aussi. Quoi ? Il aurait fallu qu'on leur laisse Dieu rien que pour eux ?

L'adjudant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes s'est signé trois fois, il a regardé la bouteille de gin avec une moue dédaigneuse et a observé quelques instants de silence : de ses dents sales, il récurait l'ongle de son petit doigt. Il en a sorti quelque chose qu'il a recraché par terre et qu'il a étalé avec sa tong. L'odeur de fuel devenait intenable et l'adjudant-major m'a dit qu'il avait connu quelques curés, oui, mais aucun comme le père Augusto.

– Ce curé était un type vraiment réglo, chef, croyez-moi. Un vrai père. Vous avez remarqué que, les curés, on les appelle toujours mon père, et souvent on se dit, que Dieu me pardonne, mais ce sont souvent des enfants de salaud ? Bon, ben, celui-là, non : celui-là était un père pour nous tous. Enfin, peut-être pas pour tous, mais pour beaucoup d'entre nous, c'était un vrai père. Le père Augusto... Oui, il avait toujours le petit mot qui console, le petit geste pour chacun : on revenait d'une intervention, déglingués, on avait peut-être dû buter quelqu'un qu'on avait pas envie de buter, une même toute jeune, une femme, je sais pas, parce qu'en fait c'est jamais

évident de tuer quelqu'un, faut pas croire, même quand il fallait tuer un ennemi, c'était dur. Aujourd'hui les gens croient que les seuls à avoir payé de leur personne, c'étaient eux, les subversifs, mais c'est parce qu'ils savent pas, ils comprennent pas : ils savent pas le sacrifice que ça représente d'aller se battre dans la rue, de risquer sa peau. Alors le père te voyait tout penaud, et il te disait venez, Oscar, venez, on va parler un peu, et il te disait que t'avais pas besoin de te mettre dans cet état, vu que c'était le Seigneur qui nous envoyait en mission, comme une épreuve, et qu'on devait remercier le Seigneur de nous offrir cette chance de lui prouver notre foi, notre engagement tout ça. Que les vrais chrétiens, c'était nous, pas les dames qui allaient à la messe et qui prenaient le thé en jouant aux cartes, parce que nous, on défendait le Seigneur dans la rue, les armes à la main : des croisés, il nous appelait, vous êtes les croisés argentins. Et c'est vrai qu'on appréciait de savoir que ce qu'on faisait était bien : qu'un prêtre vous dise que vous êtes en train d'assurer votre place au paradis par vos actes. Il était incroyable, ce curé. Quand tu parlais un moment avec lui tu ressentais même plus le besoin de te confesser, rien, tu repartais soulagé, prêt à n'importe quoi, à affronter n'importe quel obstacle, voilà comment tu ressortais. Franchement, je sais pas ce qu'on serait devenus sans le père Augusto.

– Et lui, il participait ?

– Comment ça, il participait ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Est-ce qu'il lui arrivait d'assister aux interrogatoires, est-ce qu'il prenait une part active...

J'avais du mal à trouver mes mots. L'adjudant-major m'a répondu que non, que c'était un monsieur.

– Non, le père était un monsieur, une éminence. Comme je vous disais, un homme raffiné. Il nous parlait, c'est tout, mais il blêmissait à la vue du sang, on avait l'impression qu'il allait tourner de l'œil. Non, le père était très bon pour parler, c'était un maître. Pour ce qui est de cogner, on s'en chargeait.

J'ai encore songé à me servir un verre de gin ; j'ai même songé à lui en servir un à lui – et à essayer de le convaincre de le boire. C'était idiot ; l'adjutant-major à la retraite Oscar Aldo Paredes avait les mains croisées comme s'il priait, la tête basse, et il me disait qu'après tout ce temps, après tout ce qui lui était arrivé, parfois il lui manquait, il avait besoin de lui : il y a un an, deux ans, il avait appris que le père Augusto était dans la paroisse d'un village pas loin, à Tres Perdices, il avait essayé d'aller le voir à deux reprises et le prêtre avait refusé de le recevoir.

– C'était très bizarre, voyez. Je suis d'abord allé le voir un après-midi et on m'a dit qu'il n'était pas là : une dame m'a dit ça. Alors j'y suis retourné à l'heure de l'office, le père était là, il disait la messe et tout, et à la fin, quand je suis allé le retrouver dans son bureau, il m'a demandé de partir et il m'a dit qu'il n'avait rien à me dire. Je lui ai dit mais enfin, mon père, vous me reconnaissez pas ? Oscar, l'adjutant-major Paredes, vous vous souvenez sûrement de moi, et il m'a pas dit s'il se souvenait de moi ou quoi, il m'a juste demandé de partir. C'était dur, vous savez, chef, je sais pas ce qui s'est passé. Il croit peut-être qu'il n'y a plus de rédemption pour moi, je pense pas ; peut-être qu'il estime m'avoir donné tout ce qu'il avait à me donner, ne plus rien pouvoir pour moi, allez savoir : qui sait ce qu'il pense, le père.

## À QUI DE DROIT

Je me suis dit qu'avant de le quitter il fallait au moins que j'éprouve un certain plaisir à le voir ainsi détruit, dévasté – payant le prix –, mais même pas. Surpris, j'ai pris conscience que cela faisait bien longtemps que je n'avais pas parlé avec quelqu'un qui, à première vue, était encore plus dévasté que moi. Ensuite, je me suis dit que mon autocompassion devenait répugnante et qu'il était inconcevable, aberrant de me comparer à lui. Je me suis levé, je l'ai remercié, il a voulu me donner l'accolade, je n'ai pas pu me dégager de son étreinte d'ivrogne abstème puant la sueur. Il m'a souhaité de bonnes fêtes, chef, merci pour le gin, tous mes meilleurs vœux. J'ai essayé d'aller dehors, en vain : dehors, j'étais toujours dans la piaule. La rue était chaude, moite, déserte. De temps en temps je croisais un piéton : des personnes qui n'avaient jamais risqué leur vie pour rien, qui n'avaient jamais songé à changer le monde, jamais tué leur femme sous la torture – et je n'arrivais pas à savoir si c'était mieux ou pire que le contraire. J'ai marché un moment – peut-être un long moment – sans sortir de cette piaule. J'ai eu beaucoup de mal, ce soir-là, à revenir dans le monde des vivants. C'était bizarre de me demander si je faisais partie de ce monde-là.

J'ai marché, il m'a fallu deux ou trois heures – deux ou trois heures, jusqu'au petit jour – pour me rendre compte que je ne l'avais pas interrogé au sujet d'Estela. Et à ce moment-là – lorsque je m'en suis avisé –, je n'ai pas compris ce que cela signifiait.

## 26.

Ce jeudi-là, mon chat est mort. Ce chat était un accident, une erreur dans la maison : je l'avais aperçu un jour à la station-service du coin, sale, efflanqué ; il m'avait suivi, je l'avais laissé monter chez moi en pensant qu'un chat sale était un phénomène rare ; que je lui donnerais un peu de lait avant de le renvoyer dehors. Je lui en avais donné, l'avais remis à la porte, il était revenu. Je l'avais laissé rester en pensant que ce n'était que pour quelques jours : il est des moments où l'on n'a pas d'autre choix que d'adopter un chat de la rue, comme on adopterait un enfant de la rue. Quitte à exercer une forme de pitié, il serait plus logique d'accueillir un enfant qu'un chat, mais plus compliqué, et il n'est pas certain que recueillir un chat – ou un enfant – relève de la pitié. Quoi qu'il en soit, les chats sont plus calmes, ils requièrent moins de soins, les recueillir ne constitue pas un délit, ils ne posent pas de questions, ne parlent pas – même s'ils vous laissent parfois leur raconter des histoires. Le chat a passé huit à dix ans chez moi et il n'est pas un week-end où je ne me sois dit que, le lundi, je l'emmènerais dans un quartier éloigné pour l'abandonner. Supposons que ce soit par paresse : durant ces huit à dix années, le chat – irrémédiablement anonyme – n'a

jamais cessé de se cacher sous le canapé dès qu'il m'entendait ouvrir la porte, et de ressortir au bout d'un moment, timidement au début, plus hardiment par la suite, pour aller jouer son rôle de bibelot imitation porcelaine sur la table. Je ne lui ai jamais parlé, mais il m'arrivait de le nourrir. Pendant que je mangeais, mon regard glissait parfois vers son côté de la table pour vérifier sa présence. Un jour, j'ai essayé de lui caresser la tête et il s'est dégage.

Ce jeudi-là, je suis entré avec quelques courses à la main : j'étais fatigué, las, et je pensais demander à Valeria, si toutefois elle venait, de me préparer des pâtes. J'ai posé les sacs dans la cuisine et je suis retourné au salon salle à manger ; une patte noir et blanc dépassait sous le canapé en Skaï verdâtre et, pour la première fois – était-ce la première fois ? –, je lui ai dit d'arrêter de faire l'andouille : allez, couillon, sors de là. La patte n'a pas bougé d'un millimètre.

Je l'ai saisi par cette extrémité, l'ai tiré de sous le canapé et l'ai pris : il était encore tiède, mais raide, figé dans une position légèrement incongrue. J'ai eu un frisson, je l'ai reposé. Je ne voulais pas le regarder. Je suis allé dans ma chambre, suis revenu au bout d'un moment, son cadavre était toujours là : un pantin de trois ou quatre kilos en forme de chat au poil noir et blanc, ses canines dépassant de ses lèvres fines et crispées, ses yeux vitreux grands ouverts. Je me suis dit que je n'aurais pas besoin de l'emmener dans un quartier éloigné pour l'abandonner. Ensuite, j'ai eu un deuxième frisson. C'est alors que je me suis rendu compte que ma vie était semée de morts, mais dépourvue de cadavres. Je continuais de le regarder, assis dans le canapé – assis dans le canapé, la tête dans les mains, les coudes posés sur les genoux, les yeux

baissés vers l'endroit où se trouvait le pantin poilu – quand Valeria a sonné.

- Je sens mauvais ?
- Comment ça ?
- Est-ce que je pue ?
- On dégage tous des odeurs bizarres, non ?
- Ne te défile pas. Je te demande si je dégage une mauvaise odeur ?
- C'est-à-dire ? Une odeur de quoi ?
- Tu joues bien la comédie. Tu sais très bien de quoi je parle. Comme une odeur de couilles dans tout le corps, une odeur d'égout chaque fois que j'ouvre la bouche, une odeur de médicament périmé, d'oignon pourri, de poisson avarié...
- Oh, je sais pas quoi te dire.

Je deviendrais comme le chat : un sourire faux, de petites dents à découvert, une très bonne imitation de la vie : quiconque me verrait tarderait un bon moment à s'en apercevoir tandis que moi, je ne m'en apercevrais jamais. J'étais si intrigué – si terrifié épouvanté – par ce visage que je ne pourrais voir : mon visage mort.

- Tu n'es même pas capable de répondre à une question aussi simple. Va te faire foutre, tu veux ?
- Carlos, qu'est-ce que t'as ?
- Rien. Je n'ai rien. Et toi, qu'est-ce que t'as ?
- Moi, rien, je n'ai rien fait. Arrête d'être comme ça.

Je ne voulais pas voir mon visage, depuis quelque temps. J'avais cessé de me regarder dans la glace : ce que j'y voyais ne

m'intéressait pas. Non pas que je ne le supportais plus, ai-je voulu croire : il n'avait plus d'importance. L'image qui apparaissait quand je n'avais pas d'autre choix que de regarder, quand je me rasais, ne me montrait que les progrès prévisibles de la déliquescence. Ceux-ci ne m'effrayaient pas forcément, mais je n'avais aucune raison de les suivre de près. J'ai arrêté de me raser, je ne les voyais plus. Mais je voyais mon appartement et j'étais bien forcé de distinguer cette fine pellicule de néant qui se dépose à l'intérieur des maisons et sur les affaires des vieux. À présent ce petit corps poilu dans un sac-poubelle noir que j'hésitais à jeter à la poubelle ou à emmener quelque part et qui me menaçait sur le buffet de la cuisine.

Nous avons cessé de nous asseoir côte à côte sur le canapé en Skaï verdâtre, nous frôlant sans nous toucher pour écouter de la musique comme si. Depuis que nous avons parlé de la vengeance – depuis qu'elle en avait parlé pour la première fois –, Valeria n'a plus apporté de musique.

– Tu sais ce que je supporte le moins, dans cette vie ? Tu vas peut-être trouver ça idiot, mais je n'en peux plus d'être toujours le même.

Valeria m'a dévisagé comme lorsqu'on s'apprête à entendre pour la énième fois une anecdote sur le service militaire et elle a pris son ton le plus condescendant : non, pourquoi je trouverais ça idiot ? Mais je savais ne lui avoir jamais dit qu'une des choses qui me dérangent le plus dans cette vie – la vie que j'avais menée depuis trente ans, comparée aux cinq ou six années de l'autre –, c'était de demeurer toujours le même, ou de faire tout pour. Car si je voulais me transformer – me travestir, m'écarter de moi-même, devenir provisoirement un autre –, je devais le faire à mes risques et périls,

sans justification. Dans l'autre vie, en revanche, il était obligatoire d'être plusieurs. D'entrée, on n'était pas soi : on était un personnage affublé d'un faux nom – un nom de guerre – et d'une histoire plus ou moins inventée, qui devait escamoter certaines données élémentaires. N'être personne est la forme la plus séduisante d'être un autre : cela revenait à être non pas un autre mais des autres, une infinité d'autres, tous les autres possibles, grâce à l'interdiction d'entrer dans les détails. Il fallait tromper les amis, pour leur bien – et son propre bien. Mais non seulement on ne pouvait pas raconter aux autres qui on était – en tout cas, pas de manière précise ; il fallait aussi s'inventer soi-même en tant qu'autre : un homme nouveau, quelqu'un qui colle de plus en plus au modèle – au stéréotype ? – du révolutionnaire.

Et pour couronner le tout, le stéréotype s'inventait sans cesse de petites histoires : un bon militant devait toujours avoir une fable toute prête pour occulter ses actes – par définition inavouables. Un bon militant devait cacher son identité, convaincre l'ennemi qu'il était un autre et qu'il ne faisait pas ce qu'il faisait. Tout consistait à feindre le mieux possible qu'on était comme ils voulaient qu'on soit, autrement dit : faire de la politique de bas étage, leur montrer ce qu'ils voulaient voir, leur dire ce qu'ils voulaient entendre. Un bon militant devait toujours mener deux vies, deux récits parallèles : ce qu'il faisait sans pouvoir le dire, ce qu'il pouvait dire sans avoir à le faire. Des bêtises : emprunter une rue pour se rendre à un rendez-vous en sachant quel film passait dans quel cinéma situé dans cette direction afin de pouvoir déclarer qu'on y allait.

C'était jouissif : une boucle bouclée. Nous devenions la personne qu'il fallait devenir car nous étions convaincus

que tout ce que nous faisons servait à transformer les autres autant que nous-mêmes : que nous finirions nous-mêmes par devenir d'autres, meilleurs, plus « révolutionnaires », que le pays terminerait par être un autre, plus juste, plus libre, plus vivable – et socialiste, même si nous avons cessé de le revendiquer. Cet espoir s'est envolé : on dirait que nous sommes désormais persuadés de rester toujours les mêmes, sans changement possible, d'être ce que nous sommes une fois pour toutes, à jamais. Qu'au mieux, au prix d'un effort et avec de la chance, nous pourrions nous améliorer un tantinet, Vale, la même merde mais avec une odeur différente, tu ne crois pas ?

- Pour la dernière fois, je te demande de me le raconter.
- Te raconter quoi ?
- Tu sais bien, Carlos. Ce que t'es en train de faire.
- Qu'est-ce que je suis en train de faire ?
- Fais pas l'andouille.
- Fous-moi la paix.

Combien d'années ai-je passées à me préparer pour le jour où ma vie commencerait pour de bon ? Toujours cette sensation que cela n'était pas ma vraie vie, laquelle était à venir. Et voilà qu'on me raconte qu'elle a été ce qu'elle était, qu'elle est révolue.

- Pour la dernière fois, je suis sérieuse : j'ai besoin de savoir ce que tu vas faire.
- Pourquoi tu aurais besoin de savoir ça ?

Après quoi elle a bu un petit fond de vin dans son verre, m'a regardé l'air de m'accorder une dernière chance et m'a

## À QUI DE DROIT

annoncé qu'elle ne reviendrait plus. Je lui ai dit de faire à sa guise, ce n'était pas mon problème. Elle m'a dit, ah, alors comme ça, ce n'est pas ton problème : très bien.



Bien sûr que j'avais d'autres moyens d'en finir avec tout ça. Si j'avais pu me convaincre que c'était une affaire personnelle, que je cherchais une issue au désarroi dans lequel m'avait plongé cette histoire, le plus raisonnable, dans ma situation, était de me suicider.

J'y avais souvent songé et j'y songeais à présent, tandis que le jour se levait : ce qui serait étonnant, dans le fait de me suicider – si j'ouvrais par exemple la porte du balcon, si j'avançais de deux pas de trop, si je faisais l'effort minime d'enjamber le garde-fou et de pencher mon corps de l'autre côté ou si j'accomplissais le geste encore plus minime d'ouvrir les quatre brûleurs de gaz et d'avoir la patience, la tristesse, le courage nécessaire de m'asseoir et d'attendre –, alors les quinze minutes qui venaient de s'écouler et tout ce que j'avais fait pendant ce temps revêtiraient une importance extraordinaire : mais pourquoi a-t-il ouvert ce livre et lu cette page, il faudrait examiner attentivement cette page, non, je vois qu'il a débouché une bouteille de vin et qu'il ne l'a même pas entamée, comme s'il n'avait pas prévu de se défenestrer mais qu'il avait eu tout à coup un raptus, une crise, enfin, justement, cette page doit contenir la clé, mais cela reste à voir, la télévision est allumée, il

y a peut-être moyen de savoir ce qu'ils ont dit sur cette chaîne à ce moment-là, ou du moins quelle émission passait, oui, ça pourrait être ça aussi, qui sait si à un moment pareil, quand on prend une telle décision, on n'est pas attentif à ce qui se passe autour, non, justement, on n'a pas l'impression que ça soit le fruit d'une décision mûrement réfléchie, mais plutôt qu'il s'est produit quelque chose qui l'a poussé subitement à passer à l'acte, mais ça pourrait tout aussi bien être un souvenir, une idée, comment savoir.

Autrement dit, si je faisais ces quelques pas de trop, mes actes prendraient enfin un sens : une foule de sens. Ce serait évident : conférer à quinze minutes de ma vie une surabondance de sens possibles au prix de ce saut et de ce choc. Et il n'était même pas sûr que j'y parvienne : la personne qui voudrait perdre son temps à réfléchir à mes quinze dernières minutes et à ses multiples sens demeurerait inconnue. Peut-être Valeria. Mais ce serait si triste que ce fût Valeria.

J'ai été quelqu'un de raisonnable. J'ai toujours détesté être quelqu'un de raisonnable. Entendons par raisonnable « conscient des conséquences de ses actes » ; j'envie par-dessus tout les gens qui peuvent agir sans penser aux conséquences de leurs actes : garçon, apportez-moi du champagne français – sans calculer qu'ils ont besoin de cet argent – ; marions-nous, chérie – sans imaginer cette même femme vingt ans plus tard, encombrant leur lit – oui, ayons des enfants – sans soupeser à quel point cet effort va bouleverser leur vie. Encore qu'aujourd'hui je pourrais donner une autre définition de la personne raisonnable : celle qui a conscience qu'elle aura beau faire abstraction du futur, elle n'a aucun

moyen de l'empêcher. J'ai toujours détesté être quelqu'un de raisonnable.

Peut-être me trompais-je encore une fois : l'intérêt d'enjamber le garde-fou du balcon, ce n'était pas de produire des sens en rafale pour rien et pour personne, mais d'éviter la mort : si je passais la jambe, je ne mourrais pas, j'avancerais seulement d'un pas de plus, encore un dans la mauvaise direction, pour ne pas avoir à affronter la mort.

Je crois que c'est Valeria qui m'a dit que la mort est toujours la mort d'autrui : que nous ne pouvons pas, nous n'avons aucun moyen de penser notre propre mort. Sottises de jeunette : bien sûr que nous le pouvons – en tout cas moi, je le pouvais. Cela faisait longtemps que je le pouvais, mais le Mal m'avait facilité les choses : un jour, incessamment, bientôt, on m'hospitaliserait sous prétexte de me faire quelques examens, mais moi je saurais – à leur manière de le dire, à leur visage, à l'odeur qui flotterait dans l'air – que je ne ressortirais jamais de cet endroit : qu'il ne me resterait plus qu'à attendre dans un lit d'hôpital que la lumière s'éteigne enfin. Cela doit être terrifiant de se déshabiller en sachant qu'on ne va plus jamais se rhabiller, glisser son corps sous des draps blancs en sachant qu'il va rester sous ces draps pour toujours – ou quelque chose qui, pour vous, s'apparentera à un pour toujours –, observer ces tubes et ces machines et ces chiffres en sachant que, dans quelques jours, votre corps dépendra de ces tubes et de ces machines et du temps qu'ils voudront bien les laisser allumés. J'étais terrifié à présent à l'idée d'avoir à penser à tout cela : comme s'il s'agissait d'une préoccupation qui ne m'incombait pas, étrangère, invraisemblable, épouvantable. Il n'est rien de plus radicalement horrible que de penser

que l'on devra penser – agir – comme un parfait étranger : la menace de perdre tout ce système de modes et de certitudes et d'attitudes que l'on prenait pour soi-même ; rien de plus radicalement horrible que la certitude de l'inutilité de tout cela. Et penser à ces heures dans ce lit, respirant de plus en plus laborieusement, l'esprit embrumé, sédaté, un goût de métal ou de merde dans la bouche, ou une odeur de métal ou de merde ou de putréfaction, l'odeur et le goût et la peur et les sédatifs et la certitude de ne pas avoir d'issue : d'être entré là pour ne plus en ressortir, de ne pas pouvoir échapper à une très longue et pénible progression vers nulle part, sans personne pour m'accompagner, pour s'asseoir au pied de mon lit d'hôpital et me dire t'as été un père génial, papa, je me souviendrai de toi toute ma vie, ou jamais je n'ai aimé personne comme toi, je ne sais pas comment je ferai pour vivre sans toi et puis de toutes manières qu'est-ce que ça pourrait me foutre, à quoi ça me servirait, quand je serais en train de me battre pour continuer de respirer encore un peu ou pour cesser de respirer, que quelqu'un s'assoie au pied de mon lit et me débite de pieux mensonges pour tâcher de me rassurer en cet instant où toute sérénité n'est que fiction, mensonge éhonté.

Le soulagement de ne pas avoir à simuler pour quelqu'un, de conserver un semblant d'intégrité. Mourir sereinement serait un dernier geste de fierté – regardez, je ne suis pas un lâche, une merde – ou un avant-dernier geste de pitié et de générosité –, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas si grave, vous aussi, vous pourrez le vivre comme moi, sereinement. Je n'avais aucune raison de le faire : peut-être, si je voulais, faute de mieux, je pourrais mourir en hurlant.

À moins que ce calme ne fût l'acceptation de la défaite.

Le père Fiorello a dû assister à tant de morts : un curé est un expert en morts. Quand je le raconterais, je devrais souligner sa qualité d'expert en morts : le dépeindre comme un émissaire de la mort. Et je ne faisais pas référence à l'Aconcagua, où ce n'étaient pas de morts dont il s'agissait mais de formalités administratives : où ils devaient eux tous – fonctionnaires, travailleurs émérites du gouvernement – se persuader que tuer leurs prisonniers n'était qu'un travail, une routine pénible, les aléas du métier, que leurs victimes, leurs assassinés imminents n'étaient pas des personnes mais la tâche de l'après-midi ou de la matinée à la première heure. Non, il ne s'agissait pas de l'Aconcagua, mais de sa vie : un curé consacre sa vie à la mort, s'escrimant à la rendre plus tolérable.

Un médecin travaille à combattre la mort – conscient que bien souvent il échouera, même si son échec est surtout celui de l'autre. Mais un curé ne se bat pas : il s'est résigné d'entrée à la défaite, il croit ou feint de croire que le mourant est en train de troquer un monde imparfait pour un autre, incomparable, en passe d'entreprendre le voyage le plus convoité – mon fils, songez que bientôt cesseront toutes vos souffrances, songez que vous serez dans le meilleur des mondes possibles – et tout son travail consiste à soutenir le mourant au cours de ce déplacement : à convaincre le mourant qu'il doit se réjouir de faire le pas vers le néant.

Et ce mot : bientôt.

Un curé est un vendeur d'assurances qui te propose le contrat le plus recherché, le plus sophistiqué. Il vit de cela,

pour cela, telle est sa mission : c'est pourquoi je n'aurais aucun mal à pénétrer dans son église par un après-midi quelconque, juste après la sieste, à l'heure où les curés sont seuls ou peut-être fatigués de la compagnie de la bigote la plus tenace, puis à lui demander de me consacrer quelques minutes. Le curé ne refuserait pas – il ne pourrait pas refuser : les curés doivent toujours être à l'écoute de leurs ouailles. Il serait peut-être surpris de voir ce visage inconnu, ne faisant pas partie de ses paroissiens, mais il se dirait aussitôt que j'étais peut-être un nouvel arrivant, de plus en plus nombreux à Tres Perdices, le village n'était plus ce qu'il était. Il serait peut-être surpris, mais il n'aurait d'autre choix que de le dissimuler. Alors il serrerait ses lèvres fines – la seule photo de lui que j'aie pu voir était floue, mais on y distinguait ses lèvres fines, quasi inexistantes – et il le dissimulerait encore quand je lui dirais que je voulais m'entretenir avec lui de la mort.

– Comment ça, de la mort.

– Oui, de la mort. Je suppose que vous êtes la personne indiquée pour en parler.

Je me montrerais aimable : je commencerais par aborder un sujet qu'il maîtrisait comme nul autre – son thème de prédilection –, avant d'entrer peu à peu en matière et de parler de ce qui m'importait vraiment, si toutefois j'arrivais à définir ce dont je tenais vraiment à discuter avec le prêtre de Tres Perdices, ancien aumônier d'une bande d'assassins de l'armée dont je reconstituais l'histoire avec un soin que rien ne justifiait – que moi, en tout cas, je n'arrivais pas à justifier. Le curé me regarderait alors avec une moue parfaitement professionnelle que nous pourrions mettre sur le compte d'une résignation toute chrétienne – à l'instar de quelqu'un qui a déjà dû supporter beaucoup de fous dans sa vie et qui l'accepte

comme un aléa de son métier ou plutôt parce qu'il en sera un jour récompensé –, puis il me dirait qu'il n'est pas spécialement apte à parler de la mort, quelle idée, mais que si c'est ce qui me préoccupe, il peut volontiers en discuter avec moi : si c'est vraiment ce qui me préoccupe.

– Quel est votre problème, mon fils ? Vous avez peur de la mort ?

Et je ne lui dirais pas, fils mon cul, espèce de fils de pute, je ne suis pas ton fils, pas plus que je ne m'attarderais à analyser son étrange combinaison du vocatif filial et du vouvoisement, ce fils dans la bouche d'un homme à peine plus âgé que moi, mais j'essaierais de sourire – debout près de lui devant la porte de son bureau, au fond de l'église, regardant à l'intérieur comme si j'attendais qu'il m'invite à entrer, je hasarderais un sourire à la fois humble et légèrement dédaigneux – et je lui dirais non, je n'ai aucune raison d'avoir peur de mourir, d'où tirez-vous pareille idée.

– Eh bien, parce que vous venez de me demander que nous parlions de la mort, mon fils, d'où voulez-vous que je la tire ?

Me dirait-il, trahissant une pauvre imagination, mais moi, jouant son jeu encore un moment, je lui demanderais pourquoi j'aurais peur de mourir, quand c'est si facile de mourir, cela ne demande aucun effort, il suffit de se résigner à l'idée épouvantable de disparaître, à l'idée insupportablement triste que tout ce qui a existé pour moi continuera d'exister sans moi, à l'idée aussi plate que désolante que le monde n'a pas besoin de moi et que tout ce qui était là parce que je le regardais demeurerait là même quand je ne le verrais plus, que les arbres les chats les livres les femmes seraient toujours là même si je ne les voyais ni les touchais ni les sentais, que rien ne s'arrêterait quand je n'existerais plus, que tant de choses arriveraient

sans moi et, surtout, que je ne pourrais jamais voir un monde – je lui dirais, un monde ou peut-être un pays – débarrassé de gens comme vous.

Ce serait un soulagement de pouvoir éprouver de la nostalgie : avoir un passé que je puisse évoquer avec cette joie périmée que l'on appelle nostalgie. J'aimerais connaître cette paix, cette satisfaction. Mais, si près d'appartenir au passé, ma nostalgie ne portait que sur le futur.

C'était facile : le futur est par définition le temps qui ne s'est pas encore heurté à la réalité.

L'idée qu'un jour les gens vivront deux cents ans en pleine santé et que je ne serai plus là pour le voir, qu'on ne se servira de sa voix que pour chanter car les conversations se feront de cerveau à cerveau et que je ne serai plus là pour le voir, que pour voyager il suffira de penser à l'endroit où l'on veut se rendre et que je ne serai plus là pour le voir, que des millions et des millions d'imbéciles cesseront de gâcher leur vie à se livrer à une activité qui ne les intéresse pas pour pouvoir s'acheter à manger et que je ne serai plus là pour le voir, que des millions et des millions d'imbéciles cesseront de croire que leur pays est meilleur que celui d'à côté et que je ne serai plus là pour le voir, que des millions et des millions d'imbéciles cesseront de passer leurs journées et leurs nuits à s'intéresser à ce qui arrive à une poignée de jolies filles et jolis garçons et que je ne serai plus là pour le voir, que des millions et des millions d'imbéciles cesseront de faire ce qu'un puissant leur dicte et que je ne serai plus là pour le voir, que les hommes et les femmes n'auront plus besoin qu'un homme ou une femme les aime et que je

ne serai plus là pour le voir, qu'un homme ou une femme pourra choisir le genre de fils ou de fille qu'il veut élever et que je ne serai plus là pour le voir, que tous les jours, les arbres auront des feuilles les oiseaux des œufs les trains des retards les voitures de nouveaux gadgets les jeunes filles des amours et que je ne serai plus là pour le voir, les tomates une odeur insensée des fleurs en hiver les femmes des seins où elles voudront et que je ne serai plus là pour le voir, des chattes où elles voudront et que je ne serai plus là pour le voir, que peut-être ce garçon ou cette fille se demanderont qui était son vrai père sa vraie mère et moi, qui aurais pu lui répondre, je ne serai plus là, qu'un jour on saura ce qui t'est arrivé, Estela, ou qu'un jour on saura que jamais définitivement jamais nous ne le saurons et je ne serai plus là pour le voir, qu'un jour on pourra discuter avec les morts et que je ne serai plus là pour le voir, à moins que quelqu'un ne vienne et me parle, mais je ne vois pas pourquoi il le ferait : pourquoi moi, qui ne serai plus là pour le voir et qui vais mourir avec la tristesse de savoir que tant de choses adviendront sans moi, que je ne verrai jamais un monde – lui dirais-je, un monde, ou peut-être un pays – débarrassé de gens comme vous, et lui, il l'ignorerait.

Le curé, bien sûr, ignorerait la provocation – rompu depuis des années, des décennies à ce genre de situations : il ne me demanderait pas qui j'inclus dans ce vous ni pourquoi j'aimerais un monde – un pays – vide de gens comme eux, mais, mon fils, nous devrions réfléchir à cette idée selon laquelle quand une personne meurt, tout est fini, il n'y a plus rien.

– Vous savez très bien que ce n'est pas le cas.

Me dirait-il, sur le ton légèrement navré du vieux maître s'adressant à un élève apprécié qui a encore une fois commis

une faute d'orthographe sur le mot besoin, mettons, ou sur le mot concession, que je sais très bien que ce n'est pas le cas, que nous autres chrétiens savons que la mort n'est que le passage vers une vie meilleure, une vie de gloire auprès de Notre Seigneur. Mais qu'il craint, me dirait-il : d'après ce que vous me dites, mon fils, je crains que vous n'ayez pas compris le message et que vous doutiez de pouvoir atteindre cette autre vie : que je ne m'inquiète pas, me dirait-il, interprétant la situation complètement de travers, me montrant que j'ai choisi pour ennemi, à supposer que je me résolve à l'appeler mon ennemi, un idiot, confirmant ainsi ma propre stupidité, que je ne m'inquiète pas car, même si j'ai péché dans cette vie, le Seigneur, dans son infinie miséricorde, aura pitié de moi et m'ouvrira ses portes, ne vous inquiétez pas, mon fils, vraiment. Et moi, j'attendrais avant de le démentir, voulant continuer à jouer de ce malentendu, je lui dirais je ne comprends pas, mon père – oui, je lui dirais mon père, pour jouer le jeu, cette fois je lui dirais mon père –, comment pouvez-vous savoir que ce que vous dites est vrai ?

– Je ne le sais pas, mon fils, je le crois, ce qui compte bien plus que de le savoir.

Me dirait le curé Fiorello, versant dans un autre de ses lieux les plus communs de cet air de profondeur niaiseuse qu'adoptent certains hommes lorsqu'ils parlent de la foi – la foi n'étant pas explicable –, et il me dirait qu'il le croit, qu'il en a été convaincu par tous ces gens qu'il a vu mourir un sourire aux lèvres, que cela le conforte dans sa foi – si cela était nécessaire : si cela était nécessaire, me dirait-il, si la foi avait besoin d'une confirmation. Ils sourient parce qu'ils ont cru ce que vous leur disiez, lui dirais-je ou ne lui dirais-je pas, cela restait à voir : c'est à cause de vous qu'ils sont morts

avec le sourire, sans savoir ce qui leur arrivait réellement. Ou encore : vous avez été leur complice, leur dealer, celui qui leur a fourni la drogue qu'ils voulaient pour mourir comme des rats heureux, des souris, des ours en peluche, des vaches allant à l'abattoir à leur insu.

– Et si c'était le cas, supposons que vous ayez raison, c'est une aberration, mais supposons un instant que cela ne le soit pas : serait-il préférable qu'ils sachent qu'ils sont en passe de disparaître à jamais, comme vous dites ?

Me dirait le curé : le pieux mensonge comme hypothèse de discussion, la *reductio ad absurdum* de sa vieille scolastique.

– Ne croyons-nous pas que la vérité est toujours préférable ? Le mensonge n'est-il pas un grave péché ?

Lui dirais-je, calmement, humblement, et alors le curé me regarderait d'un air hautain, il serrerait ses lèvres fines quasi inexistantes, il fermerait à demi les yeux derrière ses grosses lunettes, il froncerait son front tavelé et me dirait la vérité, mon fils, vous venez me parler de la vérité ? De la vérité, vous ? Moi, je peux vous parler de la vérité, me dirait-il, comme s'il se doutait de quelque chose : moi, je peux vous parler de la vérité. J'aurais un instant de perplexité muette, car j'aurais compris à travers son interpellation qu'il avait remarqué quelque chose, qu'il commençait à soupçonner quelque chose, qu'il était peut-être moins bête qu'il n'y paraissait. Et lui, il me fixerait en silence de ses petits yeux plissés, les lunettes désormais à la main, comme s'il me disait imbécile, évidemment que je ne suis pas si bête, tu crois peut-être qu'on peut traverser tout ce que j'ai traversé en étant bête – et sa voix, le ton de sa voix dans son silence serait complètement différent, j'en serais effrayé et je ne lui demanderais pas s'il croit donc que mourir est le mieux

qui puisse lui arriver, je ne lui dirais pas que je n'ai jamais compris comment font les chrétiens pour justifier leur désir de vivre puisque ce qui les attend après la mort est tellement mieux que la vie – à moins, bien sûr, d'avoir affaire à des pécheurs convaincus d'être voués à une de ces salles de torture que leur propose leur dieu, pires que les pires salles de torture : purgatoires, enfers, ces promesses qui font de l'Aconcagua une colonie de vacances pour enfants turbulents.

– Non, mon fils, bien sûr : la vérité est et sera toujours primordiale. Mais la vérité de l'âme, de l'esprit ne s'apparente pas aux vérités terrestres. Si vous ne comprenez pas cela, vous n'avez rien compris, mon fils, absolument rien.

Me dirait-il, et je m'efforcerais de déchiffrer son système de double vérité, mais mon silence commencerait à me peser alors, sans réfléchir, machinalement, je lui poserais une question, je lui demanderais ce que je devrais faire à son avis de mon corps quand mon heure viendrait. Voilà ce que je lui dirais avec une pudeur étrange : quand mon heure viendrait – mais, pour essayer de me justifier, je penserais qu'au bout du compte ce n'était pas une perspective trop lointaine, et après tout le prêtre était, comme on le sait, un expert en la matière. Mais je n'avais jamais imaginé que je puisse poser une question pareille : à n'en pas douter, quelque chose était en train de me filer entre les doigts. J'étais en train de me filer entre les doigts.

– C'est précisément cela qui vous amène.

Me dirait-il, et j'y réfléchirais : comme si j'avais soudain compris quelque chose que j'avais refusé jusque-là de comprendre, comme si je devais admettre que je me souciais – puisque j'en parlais avec un inconnu – de ce dont je croyais

me moquer : que je souhaitais avoir un contrôle, pathétique, impossible, sur ce que deviendrait mon corps – malodorant, brisé – quand je ne serais plus là pour le voir, quand deux ou trois gus le soulèveraient, un peu dégoûtés, pour le sortir de ce lit, quand tout ce que je possède finirait par se transformer en soixante kilos de déchets.

– Non, ce n'est pas ça. Enfin si, mais pas comme vous croyez.

Le père Fiorello me regarderait l'air de se demander s'il valait la peine de chercher à déchiffrer l'énigme, puis – encore une fois, les années d'expérience, la conviction de celui qui sait que ce qui compte, c'est sa parole, car sa parole est Sa parole – il hausserait les épaules et me dirait peu importe où repose le corps : ce qui compte, c'est l'âme, le corps est un poids dont la mort nous libère.

– Eh oui, voilà pourquoi vous avez rempli le monde de cimetières avec vos croix, vos prières, vos statuettes, vos chapelles.

– Nous ?

– Oui, vous, les chrétiens.

Alors le père me regarderait de nouveau car je lui aurais dit, enfin, que son nous ne m'incluait pas, qu'il n'avait pas affaire à un croyant mais à un sceptique, et son visage se durcirait dans un étrange rictus, fruit certainement de son conflit intérieur, de son hésitation entre la posture belligérante du croisé devant l'assaut de l'infidèle et la poursuite de son attitude calme d'homme bon doublé d'un bon chrétien en continuant de parler avec l'infidèle – moi – exactement comme il s'adresserait à une de ses ouailles. Déjà vieux, le curé aurait beaucoup à se faire pardonner – il sentirait qu'il a beaucoup à se faire pardonner –, et il se dirait aussi qu'il

avait suffisamment croisé, de sorte qu'il reprendrait son ton patient et amical pour me dire non, les cimetières sont une concession à l'angoisse des proches, mais il a toujours pensé que ce qu'il advenait des corps après la mort n'avait aucune importance car si l'âme l'avait quitté, qu'est-ce que cela changeait qu'ils soient sous terre brûlés embaumés ou jetés à la mer.

- Ah.

- Ah quoi ?

Me dirait-il, tâchant de dissimuler son malaise.

- Ah, maintenant je comprends.

Lui dirais-je avant de me taire, sonné, évitant de le regarder - n'osant plus - car je n'avais jamais pensé que la disparition des corps répondait aussi au respect de la doctrine chrétienne, que le vol des corps pouvait se justifier par la suprématie de l'esprit devant la bassesse de la chair, par le mépris chrétien de la chair : que ces corps étaient des corps si chrétiens.

Et je resterais sans voix, perplexe, le regardant d'un mauvais œil, et le curé hésiterait à mettre cela sur le compte d'une bizarrerie menace danger incohérence, sans pouvoir trancher de sorte que, empêtré dans mon silence, pour toute riposte il poserait une main - aux ongles longs, décharnée, tavelée - sur mon épaule pour me guider jusqu'à la porte et là, ayant perdu toute pudeur toute peur ou simplement le fil de la conversation, j'oserais enfin lui demander, de but en blanc, sans préavis, ce que lui avait dit Estela juste avant de mourir.

- Vous avez dû parler avec Estela quand ils étaient sur le point de la tuer. Je voudrais que vous me racontiez de quoi vous avez parlé.

- Comment ? Estela ? Quelle Estela ? De quoi parlez-vous ?

Le prêtre tournerait bien sûr ses paumes et ses pupilles vers le ciel : il se défilerait. Ma question viendrait clore la conversation, je ne la lui poserais donc pas. Ou alors si, pour qu'il puisse me répondre – peut-être, pas sûr – qu'il n'y était pour rien et ne regrettait rien, et j'insisterais, vraiment rien de rien, après quoi il me dirait, pas tout à fait : de ses lèvres fines crispées serrées, il me dirait pas tout à fait, imitant à la perfection l'homme honnête il me dirait que si, il regrettait de ne pas avoir su convaincre ces jeunes de ne pas céder à certaines tentations, de ne pas user de leur pouvoir, de ne pas succomber au péché d'orgueil : de ne pas se comporter en meilleurs chrétiens.

– Ils auraient dû devenir des croisés, certains le sont devenus, mais pas tous. S'il y a quelque chose que je dois regretter, c'est bien cela.

Me dirait le père Fiorello, et j'ai pensé qu'il me le dirait parce qu'il n'avait pas quitté l'armée pour rien, qu'il ne finissait pas ses jours pour rien – et ses jours tiraient à leur fin, même s'il ne le savait pas encore – dans la paroisse d'un patelin : parce que quelque chose lui pesait et c'était sans doute cela, que ses soldats ne se soient pas comportés comme de bons chrétiens, comme d'authentiques croisés dans la guerre contre les infidèles et que peut-être cela l'avait amené à penser que la guerre sainte ne l'était pas tant que ça, que certains de leurs chefs avaient d'autres objectifs que les siens et peut-être regrettait-il cela, mais pas les morts, dirait-il : les morts, non, les morts étaient nécessaires.

– Ces morts étaient nécessaires.

Et je n'arrivais pas à croire – je n'arrivais plus à le croire, la conversation me glissait aussi entre les doigts, prenait un tour invraisemblable – que le père Augusto Fiorello me dise

## À QUI DE DROIT

des choses pareilles, et pourtant il maintenait que les morts avaient été nécessaires et que cela ne lui ôtait pas le sommeil car le Seigneur savait qu'ils l'avaient fait pour Lui, pour Sa plus grande gloire, et que de toutes manières ils n'avaient décidé du sort de personne, loin s'en faut, bien au contraire, ils les avaient envoyés au meilleur tribunal, au plus juste, le tribunal infaillible par définition : qu'ils les avaient envoyés devant Dieu pour qu'ils répondent de leurs actes. Je crois qu'ils sont condamnés, mais qui sait, dirait-il. Voyez-vous, la justice du Seigneur est insondable, infinie.

Il pleuviotait : un de ces petits crachins qui mouillent à peine mais qui transforment les trottoirs en surface boueuse et glissante, menaçante. Je ne pensais à rien : je marchais. Il m'avait fallu des années pour apprendre à marcher sans penser à rien de précis ; je revenais du bureau par une rue du centre-ville, il était tard, j'étais seul, quand une main s'est posée sur mon épaule – j'ai sursauté. Les médias nous rebattaient les oreilles avec l'insécurité, les amis nous rebattaient les oreilles avec l'insécurité, les Argentins semblaient incapables de parler d'autre chose. Je me suis dit voilà, enfin : en quelque sorte soulagé d'en finir une fois pour toutes.

– Excuse-moi, Carlos. Je ne voulais pas te faire peur.

J'ai voulu lui dire non, ce n'est pas de la peur, mais qu'est-ce qu'il s'imaginait, si j'avais été plus chatouilleux – plus jeune, plus en forme ? – je lui aurais allongé une droite, mais je me suis tu, occupé à essayer de mettre un nom sur cette voix. Je l'avais entendu récemment quelque part, j'avais de plus en plus de mal à faire deux choses à la fois.

– Je suis vraiment désolé.

Velarde avait les cheveux trempés – comme s’il était quant à lui passé sous une averse – et il portait un blouson en plastique bleu. Il m’a tendu sa main osseuse ; je l’ai laissé en plan.

– Ça t’arrive souvent, d’assaillir les gens dans la rue ?

– Non, excuse-moi. Tu vas pas m’en vouloir pour ça, non ?

Je lui ai dit non, bonsoir, à la prochaine, mais Velarde m’a saisi par le bras ; je me suis dégagé, il a recommencé.

– Excuse-moi, justement je te cherchais, j’ai quelque chose à te dire.

Velarde parlait tout bas, d’une voix rauque de conspirateur. Il n’y avait plus un chat dans les rues.

– Comment ça, tu me cherchais ? Tu veux dire qu’on ne s’est pas croisés par hasard ?

– Oui, disons que c’est par hasard, si tu préfères.

J’étais de plus en plus mal à l’aise. Je lui ai tourné le dos et j’ai repris ma marche. Velarde m’a suivi, puis m’a barré la route.

– Attends, écoute-moi une minute.

– Je ne pense pas qu’on ait grand-chose à se dire.

– Moi, j’ai quelque chose à te dire.

Je lui ai demandé, presque sans réfléchir, qui l’envoyait : ce fut mon instant de faiblesse, j’avais accepté ses termes.

– Peu importe qui, ce qui compte, c’est ce qu’ils veulent te dire.

– Je te répète qu’on n’a rien à se dire. Bonsoir.

Lui ai-je dit, tout en restant planté là.

– Ah, tu vois que ça te turlupine.

Sur le trottoir d’en face est apparue une équipe de colleurs d’affiches publicitaires : la Banque avait décidé de couronner sa campagne. « Vive le Changement ! Dollars, euros, réaux au meilleur taux à la Banque de la Nation », disait l’un, même fond

blanc, mêmes lettres bleu ciel. « Un autre pays est possible. Crédits pour voyages de la Banque de la Nation », annonçait un autre. Les jeunes colleurs criaient, chahutaient. Velarde m'a regardé d'un air légèrement goguenard ; sa pomme d'Adam montait et descendait à un rythme effréné. J'ai pensé que je devais m'occuper de lui, pas des affiches. Mais j'avais du mal à croire ce que je lisais.

– Vas-y, crache le morceau et lâche-moi.

– Du calme, mon vieux, je viens en ami. On m'a demandé de te prévenir qu'il vaut mieux arrêter de remuer la merde. Qu'il vaut mieux laisser ce boulot au gouvernement, qui s'en occupe très bien.

J'étais à mille lieues d'imaginer cette réponse ; c'était peut-être mon problème : je n'avais pas imaginé cette réponse. Une voiture est passée en roulant au pas – et j'ai eu l'impression que ses occupants me regardaient. Je ne devais pas me monter la tête : ils avaient dû être intrigués par deux vieux en train de parler sur le trottoir, si tard dans la nuit, sous la bruine.

– Que je laisse ce boulot au gouvernement ?

– C'est pas le plus important, dans ce que je te dis. Essaie de me suivre : l'important, c'est que t'arrêtes de faire chier avec l'Aconcagua, le curé et tout ça.

– Qui t'a dit ça ?

– Peu importe, je te dis. Beaucoup de gens pourraient te conseiller la même chose : les flics, l'armée, mes anciens camarades, l'Église, et même le gouvernement ou tes propres camarades. Tu savais pas qu'il y a quelques années, les dirigeants des Montoneros ont signé un pacte entre eux pour renoncer à se venger ? Parce qu'ils voulaient gagner la paix, ils ont dit. Que puisqu'ils avaient perdu la guerre, ils voulaient gagner la paix, alors ils ne pouvaient pas se venger.

Ils savent bien que les armes sont moins rentables que la pitié, en ce moment, alors ils ont décidé de jouer cette carte-là. Et franchement, ça leur a pas mal réussi, tu le sais mieux que moi.

– Tu racontes n’importe quoi.

Lui ai-je dit, mais j’avais marqué une pause. Cela n’a pas échappé à Velarde : il a pensé que je l’avais peut-être cru. Et il m’a dit que ça ne venait pas d’eux, que j’arrête de me monter le bourrichon, que ceux qui me demandaient de ne pas bouger étaient de vrais gens de pouvoir.

– Et toi, t’étais pas censé être un repentir ? Un mec qui passe son temps à raconter ce qui s’est passé et à demander pardon ?

– Oui, bien sûr. Mais quand on m’appelle pour ce genre de commission, je peux pas refuser. Tu crois qu’on peut s’en tirer aussi facilement ? Toi, tu t’en es tiré du jour au lendemain, quand t’as voulu ? Non, je suis encore obligé de leur rendre des services, à ces enfoirés.

Velarde a craché sur le sol humide : un gros mollard gélatineux et verdâtre. Il s’est essuyé la bouche du revers de la main, m’a regardé. Je lui ai demandé de ne pas surjouer, il n’était pas crédible.

– À toi de voir, pense ce que tu veux. Mais si je te préviens, c’est parce que je te trouve sympa : écoute-les, te fous pas dans la merde, sois pas con.

– Et si je ne les écoute pas ?

– Tu vas les écouter, Carlos, parce que tu sais que c’est dans ton intérêt.

– Garde tes leçons, ordure. Qu’est-ce qu’ils vont me faire, si je ne les écoute pas ?

Velarde s’est tu : il a esquissé un petit sourire mi-compatible mi-dédaigneux, il m’a regardé de haut : il mesurait presque

une tête de plus que moi. Son silence se voulait plus menaçant que n'importe quelle phrase.

– Tu peux pas me menacer. Tu veux me menacer de quoi, abruti ? De me tuer ? Tu vois pas que je suis déjà mort ?

– N'essaie pas de me faire pleurer, tu perds ton temps. Peut-être que t'es déjà mort, enfin, ça m'étonnerait pas. T'es peut-être déjà passé de l'autre côté, mais ces gars m'ont dit de te dire que si tu fais chier, ils peuvent raconter la véritable histoire de ta femme. Ils en ont les moyens, ça, c'est sûr : ils appellent un journaliste pas trop cher qui aurait envie de se faire mousser en pondant un article et ils lui filent l'information. Pour que ça soit crédible, ils font passer ça pour une dénonciation, les mecs de la presse raffolent de ça : ils disent que les ravisseurs étaient untel et untel, s'ils sont morts, tant mieux, comme ça ils les font pas chier, et ça justifie la publication, tu piges ? Alors tout le monde saura comment t'as balancé ta femme, comment elle a balancé dix autres types, tellement ils l'ont bien cuisinée, et tout le tralala. Franchement, mon pote, te mesure pas à ces mecs-là, ils ont beaucoup plus de ressources que tu ne crois.

– Tu délires. J'ai pas fait ça et elle, encore moins.

Ai-je dit, avec toute la force de conviction que j'ai pu simuler. Velarde m'a resservi son petit sourire hautain.

– Ah bon ? Peut-être, qui sait. Mais quand le journaliste recevra les documents qui attestent de tout ça et qu'il publiera la nouvelle, qui croira une autre version ?



29.

- Oui, je veux que tu me racontes.
- Maintenant ? Tu me prends pour un jukebox ? Tu crois qu'il suffit de me glisser une pièce pour que je me mette à causer ?
- Tu ne comprends pas. J'ai vraiment besoin de savoir, maintenant.
- Alors comme ça tu as besoin de savoir, maintenant. Tu auras passé des lustres à ne pas en avoir besoin et tout à coup ça te prend. Arrête de m'emmerder, mon chou.
- Sois sympa, ma loute. Dis-moi au moins si t'as vu ce type dans la trappe.
- Ce type ? Quel type ?
- Comment ça, quel type, Estela ? Le curé.
- Mon chou, j'ai comme l'impression que tu te voiles la face.

Le tuer serait peut-être plus convenable que de lui fabriquer une vie. Moins satisfaisant, plus convenable. Surtout maintenant que tout le monde menace d'éventer des histoires.

Je pouvais le tuer. Bien sûr que je pouvais le tuer. Je pouvais l'attendre un soir devant chez lui, à côté de l'église, et le

descendre, l'achever par terre au besoin, détalé à travers ce quartier sans circulation, m'engouffrer dans une voiture garée à proximité, accélérer, disparaître dans une rue dépourvue d'éclairage et de feux rouges. Ou bien m'introduire chez lui par une fenêtre du fond, à trois ou quatre heures du matin, lui tirer dans la tête pendant son sommeil, en interposant un oreiller contre le canon du pistolet pour étouffer le bruit, m'assurer qu'il soit bien mort et repartir, ni vu ni connu, jusqu'à ce que l'odeur alerte les voisins. Ou me renseigner sur les jours où il se rend à l'évêché pour le surprendre à un coin de rue, lui tirer dessus et partir en courant ou en marchant. Ou même me pointer dans son église pendant la messe, m'asseoir au premier rang et, quand il brandirait le calice, me lever lentement, sortir un pistolet, lui loger deux balles dans la poitrine, me retourner et expliquer la raison de mon acte à ses fidèles atterrés, étalés par terre, et attendre, assis sur un banc, qu'on vienne m'arrêter. Je pouvais : bien sûr que je pouvais le tuer. Cela marquerait un changement. Ma relation à la mort a toujours été celle d'un perdant, d'un pédé : jamais celui qui donne, toujours celui qui reçoit. J'ai vu beaucoup de gens mourir – sans y avoir assisté, j'ai reçu la nouvelle d'une foule de morts – sans jamais avoir tué personne. D'une certaine manière, cela m'a manqué. Je me disais parfois que j'avais traversé la vie avec trop de légèreté, sans porter le poids d'une mort, sans ce fardeau sur les épaules : sans ce frottement extrême à la vie.

Je suis un idiot, Estela. Tu t'estimerais satisfaite, si je le tuais ? Tranquille, si je le tuais ? Vengée compensée récompensée, si je le tuais ? Bien payée, Estela ? On serait quittes, si je le tuais ?

- Tu n'étais pas farouchement contre le sacrifice, mon chou ?
- Tu penses que ce serait un sacrifice ?

Il est des expériences que nous ne connaissons plus. Quelques siècles, quelques millénaires en arrière, nul n'ignorait ce que c'était que d'aller battre la campagne pour tuer des animaux si on ne voulait pas avoir faim ; nul n'ignorait la manière de se construire un refuge, un quelconque habitat, en s'aidant de ses mains et d'une poignée d'outils ; rares étaient ceux qui n'avaient jamais tué quelqu'un pour défendre leurs enfants, leurs possessions, leur nourriture. La mort était alors plus intime, plus proche : on tuait rarement de loin, on traversait rarement cette vie sans avoir crevé des entrailles ou broyé un crâne. Ce n'est plus ainsi : aujourd'hui, peu de gens tuent. Tuer est devenu l'apanage d'une aristocratie : quelques privilégiés se réservent le droit de tuer légalement, d'autres, encore plus privilégiés, s'arrogent le droit d'ordonner qu'on tue à leur place, d'autres de tuer eux-mêmes, dût-ce leur valoir la prison ou la mort – au mieux une vie marginale. Mais la plupart d'entre nous ne tuent pas : sont privés de cela. Nous ne connaissons pas la sensation de mettre fin à une vie : de presser une détente et de voir s'effondrer quelqu'un, défait, foudroyé ou, plus extrême encore, d'enfoncer un couteau dans une chair, de serrer des deux mains un cou jusqu'à voir sortir la langue. Nous ne savons pas : nous considérons que le prix à payer en serait trop élevé.

J'aurais pu en faire l'expérience à cette époque : pendant un moment, j'ai eu – nous avons eu, nous avons tous eu – l'occasion de tuer sous le meilleur des prétextes : l'altruisme, la

générosité de se battre pour créer un monde différent. C'était presque gratuit : non pas un homme, une femme en train de tuer, mais un peuple, un projet, un mouvement – incarnés pour l'occasion en cet homme, cette femme – tuant pour qu'émerge un monde nouveau. J'aurais pu tuer : j'aurais pu tuer pour pas cher, pour la cause. Un jour, j'ai eu un type dans ma ligne de mire. Je montais la garde dans un local alors que nous craignons une attaque ; il devait être deux, trois heures du matin et je guettais depuis plusieurs heures derrière des volets, au premier étage d'une maison délabrée. Nous étions quatre – un à chacune des quatre fenêtres –, extrêmement tendus ; une voiture s'est arrêtée sur le trottoir d'en face, à dix, quinze mètres. C'était une Ford Falcon sans plaques transportant trois hommes. Ils sont descendus en même temps, n'ont pas refermé les portières ; l'un avait une mitrailleuse, les autres des pistolets. Ils se sont rejoints au milieu de la rue, ont regardé dans notre direction, se sont parlé. Je les visais de mon .38 – je visais une tête aux cheveux sans doute blonds coupés à ras, une oreille qui m'a semblé énorme –, à l'affût du moindre mouvement ; s'il avançait de deux pas, je tirais. J'ai armé le percuteur : il a claqué comme un caillou. En un instant – je suppose que ce fut un bref instant –, j'ai visionné toute la scène : mes coups de feu, le type s'écroulant, les tirs de mes camarades, leur riposte, une balle atteignant ma fenêtre, une succession de feux croisés, l'arrivée des renforts policiers, notre fuite ou notre arrestation, une vie différente qui commencerait pour moi lorsque je presserais cette détente, lorsque le type s'écroulerait. Ce fut un instant impossible : il dura plus de mille ans. Ensuite, les trois hommes remontèrent dans leur voiture, démarrèrent et disparurent. J'ai désarmé mon percuteur, suffoquant de soulagement ; la

déception – une étrange forme de déception – viendrait bien plus tard, des années plus tard. J'aurais pu tuer et je ne l'ai pas fait. J'ai raté l'occasion.

– Puisque vous êtes morts hachés menus, à quelle vengeance intelligente pourrais-je prétendre ?

À présent, je pouvais tuer le curé : bien sûr que je pouvais. Ma vie changerait si brutalement : un geste minime, deux ou trois heures d'actions inaccoutumées, et ma vie en serait bouleversée. Pour commencer, je serais en fuite ou en prison – comme je me l'étais imaginé il y a trente ans, avant que les militaires ne commencent à nous montrer que les issues seraient différentes. En fuite : je ne pourrais pas tenir longtemps ; vivre caché requiert une énergie folle. Ainsi, à plus ou moins long terme, je finirais en prison : subissant le vrai visage de l'État, dépendant de l'État pour aller aux toilettes ou pour avaler mon repas, entièrement livré à ce que l'État voudrait faire de moi : je me figurais la prison comme une caricature de notre vie quotidienne. Bizarrement, une fois embastillé, séparé de tous, je serais plus présent dans la ville que jamais. Ce serait là le principal changement : je ferais soudain la une de la presse. Mon histoire ferait les choux gras de tous les journaux – dans la version qui leur chanterait, en soulignant et en omettant ce qu'ils voudraient – et je deviendrais un sujet de débat : exercer une vengeance si longtemps après a-t-il un sens, une quelconque légitimité, quelle punition méritais-je, pourquoi avais-je choisi cette victime, pourquoi maintenant et non pas avant ou après, telles seraient quelques-unes des nombreuses interrogations que je soulèverais. Ce serait terrifiant, intéressant. Mais si j'agissais pour cette raison-là, cela

reviendrait à faire une fois de plus de la politique à coups de revolver. C'était moins cela qui me préoccupait que l'idée de trahir encore une fois Estela.

- Je n'ai pas envie de le tuer pour l'instant, ma loute ; je voudrais d'abord le comprendre.

- Le comprendre ?

- Pourquoi ? Tu penses que je devrais le tuer ?

Je n'arrivais pas à savoir ce qu'en penserait Estela. Je n'arrivais pas à savoir, en réalité, quelle Estela me parlerait. Je m'entretenais avec elle sans voir son corps, sans la voir dans son intégralité, et je ne savais jamais à quelle Estela je m'adressais. À qui ? Cette fille qu'ils avaient tuée ? Cette fille lestée des trente années de merde qui avaient suivi ? Un mélange indicible de cette fille plus mes trente années suivantes ? Qui était cette Estela qui discutait avec moi ? Que lui serait-il arrivé durant tout ce temps, comment aurait-elle évolué ? Ou bien ne lui était-il rien arrivé et continuais-je à parler avec celle d'autrefois ? Celle-là me dirait-elle de le tuer, habituée à une société où la violence politique était monnaie courante ? Celle-ci me dirait-elle de ne pas le faire, transformée par vingt-cinq ans de démocratie et de diabolisation de cette violence ? Celle-là, apeurée, me dirait-elle de ne pas le faire ? Celle-ci d'y aller, fatiguée de la clémence inutile, assoiffée de vengeance après tant d'années ? Ah, ma loute, Estela : si je savais qui tu es, tu répondrais mieux à tant de mes interrogations. Qui es-tu, pour commencer ? Difficile de parler avec une héroïne, avec un monument.

– Tu voudrais que je le tue ? Je pourrais, mais est-ce que toi, tu le voudrais ?

– Je n'en sais rien, mon chou, ça t'attirerait beaucoup d'ennuis.

– Arrête de te prendre pour ma mère, Estela. Au point où j'en suis, je n'ai pas besoin que tu me protèges. Je suis un vieux croûton, je n'ai pas besoin qu'une gamine veille sur moi.

– Oh, le prends pas mal, mon chou.

– Comment veux-tu que je le prenne ? Toujours la même chose. Oublie pour une fois ce qui est bien pour moi, bordel ! Je te le demande pour toi : aimerais-tu que je le tue ? Cela te soulagerait-il ?

– J'en sais rien, mon chou, comment veux-tu que je sache. Je t'avoue que j'ai souvent pensé à la vengeance, bien sûr que j'y ai pensé. Mais jamais de manière concrète, même si ça t'étonne, je ne me suis jamais dit que j'aimerais tuer untel ou untel... Et ce curé... Quel genre d'ennui cela te créerait-il ?

– Aucun, Estela. Moi, ça y est, je suis foutu.

– Comment ça, foutu ?

– Laisse tomber, je n'ai pas envie d'en parler, mais pour moi, c'est fini, je suis dans la même situation que toi, ou même pire. Je vais bientôt y passer, mais pour des prunes. Si je le tue, j'aurais peut-être au moins l'impression d'avoir accompli quelque chose dans ma vie.

– D'avoir accompli quelque chose ? Accompli quoi ? Le meurtre d'un curé ? Ça te consolerait ? Tu te sentirais plus utile ? Plus utile à quoi, d'abord ?

– Je ne sais pas, à toi, à ta mémoire.

– Tu crois que tu vas me faire avaler ça, mon chou ? Dis plutôt que ça te servirait à toi, à soulager ta honte.

Je déteste discuter avec un monument, devoir te traiter comme un monument. Tu as vu qu'on vous appelle les disparus ? Comme si l'unique chose que vous aviez faite dans votre vie, c'était de disparaître. Comme ça, clac, abracadabra, plus rien ici, plus rien là, qui êtes-vous, Estela, répète après moi : nous sommes ceux qui ont disparu. Nous sommes les disparus, ceux qui sont inscrits dans l'histoire selon les vœux de nos ennemis, nos bourreaux : que nous disparaissions, que nous ayons disparu, que nous soyons les disparus et hop ! au diable les conjuguons. Nous sommes ceux qui avons porté ce mot – cette catégorie – à son paroxysme, unique contribution nationale au lexique mondial. Nous sommes les lapins et eux, les *one way magicians* : lapin, disparaïs, lapin ne réapparaît pas, plus rien là, on oublie abracadabra lapin et tralala. Nous, qui avons voulu être tant de choses, nous avons fini par devenir les disparus : un adorable tour de passe-passe, foulard blanc mué en drapeau, le chapeau la baguette le lapin, hop ! à la trappe ! totalement disparus, plus rien là, on oublie abracadabra : turlututu.

Oui, Estela, mais vous êtes des stars, vous, les lapins : de vraies stars. Vous êtes les victimes, il n'y a pas mieux que les victimes lapins disparus on oublie abracadabra plus rien de rien : rien de plus efficace, de plus maniable qu'une équipe de victimes. Ça vous a tellement réussi. Grâce à votre docilité, parce que vous êtes devenus ce que les magiciens voulaient que vous soyez, des disparus : ça vous a tellement réussi. Tu sais, on dit toujours que vous êtes les meilleurs, Estela, je te l'ai souvent dit. Tu n'adores pas faire partie des meilleurs ? Les champions moraux, les meilleurs : tu n'imagines pas le nombre de calamités que l'on reproche aux Argentins, sous

prétexte que vous êtes devenus des lapins sans chapeau, des disparus. C'est parce que vous n'êtes plus, que nous sommes dans la situation où nous sommes, que nous sommes comme nous sommes, qu'on galère comme on galère, qu'on mérite ce qu'on mérite ; parce que vous, les meilleurs, vous n'êtes plus là, on est devenu le royaume de la tautologie et du lieu commun déguisé en science. Parce que vous, les meilleurs, vous n'êtes plus là.

– Tu ne serais pas en train de délirer, mon chou ? Je t'assure que je ne comprends pas un traître mot de ce que tu racontes.

– Oh, je vois que tu n'as pas du tout changé. Tu continues donc à voir les choses exactement comme autrefois, comme si tu n'avais rien appris ?

Tu ne te vexeras pas si je te dis que vous n'étiez pas les meilleurs ? Tu ne m'insulteras pas, tu ne seras pas au bord des larmes, tu ne me feras pas la tête pendant un mois si je te dis que vous n'étiez pas les meilleurs ? En réalité, tu le sais aussi bien que moi, Estela : nous n'étions pas les meilleurs, vous n'étiez pas les meilleurs. Tu étais peut-être meilleure que moi, tu es meilleure que moi, mais vous autres, vous tous, vous n'étiez pas les meilleurs. Pourquoi, sous prétexte que vous êtes morts ou allez savoir quoi, seriez-vous meilleurs que nous, qui ne sommes pas morts ? Ceux qui sont morts n'étaient ni les meilleurs ni les pires. Ils ont eu moins de chance. Moi, je suis arrivé quelques minutes après la bataille. Eussé-je été meilleur – je veux dire, humainement parlant – si j'étais arrivé une demi-heure avant et qu'on m'avait séquestré, torturé, tué comme toi, à supposer qu'ils t'aient tuée, et tous les autres ?

Quel est notre, votre mérite ? D'être morts assez nombreux ? D'être morts dans des conditions épouvantables ? D'être morts parce que vous vous êtes accrochés à certaines idées au-delà de toute logique ? D'avoir poussé la cohérence à l'extrême ? Certes, mais cela n'avait rien de personnel : nous étions le produit de l'esprit de l'époque. Nous n'étions pas meilleurs que d'autres, plus généreux, plus décidés, nous ne nous sommes pas consacrés à la révolution pour ces raisons-là. Seulement, ceux qui ne militaient pas pour la révolution étaient des abrutis complets : à cette époque, il fallait être un révolutionnaire.

On nous respecte – ou plutôt on vous respecte – parce que vous êtes allés jusqu'à mourir : parce qu'on vous a tués. Comme si on avait voulu mourir, comme si on avait réellement cherché à mourir. C'est vrai : pour nous aussi, la mort était une valeur, le Coup du Che. Mais nous ne voulions pas nous tuer. J'insiste : nous ne voulions pas nous tuer. La mort fut un échec, un de plus, le plus féroce. Nous aimions vivre, nous voulions vivre et pourtant nous nous sommes engagés sur cette voie où la mort devenait brusquement une possibilité. Même si nous n'étions ni en âge ni en position de nous frotter à la mort. Je veux dire : la mort était en principe étrangère à nos vies. Nous n'étions pas voués à mourir de faim, de maladies curables, de fléaux ou de catastrophes naturelles, et nous étions très jeunes. Nous n'étions pas menacés par l'ombre d'un gouvernement ni d'une armée ennemie qui aurait voulu nous supprimer parce que nous étions des Indiens des Noirs des juifs des étrangers. Il n'y avait pas un gouvernement qui estimait devoir nous tuer pour se maintenir en place. Nous ne vivions pas dans un pays où l'on mourait plus facilement pour une raison politique qu'à cause d'une piqûre de vipère, une chute en montagne, le télescopage de deux trains. Nous ne

côtoyions pas la mort, jusqu'à ce que nous ayons décidé de risquer nos vies parce que nous pensions – nous avons été nombreux, si nombreux à le penser, et nous savons à quel point il est compliqué de conjuguer ce verbe à la première personne du pluriel – que le monde tel qu'il était ne valait pas un clou.

Ce qui fut, est encore et demeurera indéniable : le monde tel qu'il est ne vaut jamais un clou, c'est une vraie merde, ce qui était bizarre, ce qui était bizarrement merveilleux merveilleusement bizarre, c'était de penser que si nous mettions nos vies en péril, nous allions faire en sorte qu'il ne soit plus ainsi. Pourtant, nous n'avons pas reculé, nous étions convaincus, nous en avons convaincu d'autres, et pour la bonne cause, la meilleure des causes, nous avons côtoyé la mort : pour que le monde cesse d'être comme il avait toujours été. Le monde est ce qu'il est, et si ça ne te plaît pas, casse-toi, me disait Pancho : c'est peut-être ce que nous avons fait. Peut-être pas. Je suis certain que nous ne voulions pas mourir : nous voulions marcher le long de certaines avenues en brandissant des drapeaux, en hurlant des slogans, nous rengorger d'avoir fait ce que nul autre n'avait osé faire, baiser comme des castors, nous regarder et nous prendre pour des gens hallucinants, et nous avons supposé que le prix à payer était d'envisager l'éventualité de la mort.

– Sérieusement t'as envisagé la mort, mon chou ? Franchement, moi, j'ai l'impression que tu t'es toujours dit que tu t'en tirerais. Que tu n'as jamais pensé que ça pouvait t'arriver.

– Et toi, Estela ? Tu vas me faire croire que t'y avais pensé ?

On vous a tués et c'est terrible, mais ce n'est pas pour autant que nous vous devons quoi que ce soit. Nous, les vivants, nous devons refuser de céder à ce chantage. À l'époque, beaucoup

d'autres sont morts parce qu'ils croyaient qu'on leur devait quelque chose : ceux qui étaient dans des situations désespérées et qui restaient « pour ne pas trahir les camarades tombés ». Ensuite, vous êtes peu à peu devenus les meilleurs : entreprise chrétienne. Comment faisait-on en Christianie pour devenir un des meilleurs, un saint ? On se sacrifiait. Le sacrifice ne servait pas seulement à monter au ciel sans escales ; il servait aussi à prouver qu'on était meilleur : qu'on était mieux disposé, plus décidé à tout donner pour ce qu'on croyait, autrement dit : qu'on croyait davantage que ceux qui n'étaient pas prêts à aller si loin. Le sacrifice ne prouve pas que tu as manqué de vigilance après une filature, que tu n'as pas su détecter un rendez-vous piégé, que tu n'as pas su quitter la maison qu'un détenu risquait de livrer, que tu n'as pas été assez prudente, que tu n'as pas eu de chance – pas eu de chance – ni que, voyant la proximité de la chute, tu n'as rien trouvé de mieux que d'aller de l'avant jusqu'à ce que l'inévitable se produise parce qu'il te semblait qu'abandonner reviendrait à trahir ou parce qu'il ne t'est pas venu à l'idée d'abandonner ou parce que tu t'es demandé ce que tu pouvais faire d'autre dans la vie. Non, a priori, le sacrifice – la mort, ta mort, toutes les morts semblables à la tienne, Estela – ne prouve rien de tout cela, il prouve simplement que vous étiez les meilleurs : les saints, les anges chrétiens, les martyrs fondateurs.

– Ah, ma loute, ça me fait drôle de t'imaginer en ange, en martyr.

– Arrête tes conneries, mon chou !

Non, ma loute, nous ne sommes pas des anges, aucun de nous : ni nous les vivants ni nous les morts. Nous ne sommes

pas des anges : nous n'avons jamais été des anges. On nous a fantasmés en anges, en pauvres jeunes gens bien intentionnés, en lapins martyrs afin de pouvoir nous voler notre histoire : nous transformer en des personnes bien différentes, garçons et filles généreux naïfs qui voulions rendre le monde meilleur ; oui, c'est vrai, mais nous voulions le rendre meilleur une arme au poing. Ce qui ne nous rend pas pires – loin s'en faut : mais cela nous rend différents de ce que dit le récit. Ils n'ont pas retenu cette version parce qu'ils avaient peur : si nous n'étions pas des anges, ils n'étaient pas sûrs que nos meurtriers n'avaient pas eu raison de nous tuer, ou du moins que l'on puisse nourrir des doutes à ce sujet. C'est pourquoi ils vous ont volé votre histoire, ma loute : ils vous ont transformés en disparus lapins anges on oublie abracadabra, gentilles filles et gentils garçons que les méchants très méchants ont séquestrés torturés tués, mais pas des grandes personnes, des jeunes déterminés, des militants qui pensaient et choisissaient leur destin, qui pensaient que pour obtenir ce qu'ils désiraient ils devaient se battre, risquer leur vie et celle des autres, qui pensaient que cette violence valait la peine si elle aboutissait à une paix bien plus juste, et le risque, ils l'ont pris. Ils n'ont pas voulu garder cette image de vous, Estela, cela leur faisait peur : c'est pourquoi ils vous appellent les disparus – anges lapins foulard blanc sans chapeau abracadabra.

– Et je ne sais pas qui tu es maintenant, Estela. Je ne comprends pas tes réponses. Mais j'ai besoin de savoir : crois-tu qu'il faille tuer le curé ?

– Je ne sais pas, mon chou. Pourquoi tu me parles de ça ? C'est ton problème, maintenant. Moi, il me semble que oui, mais je ne sais pas pourquoi. Peut-être que j'ai effectivement de la rancune.

Alors je me suis dit que le curé était le meilleur – dans cette course de rats détraqués. Tu te souviens à quel point on y croyait, Estela ? Je ne dis pas à la fin ; à la fin, on ne restait que parce qu'on ne savait pas comment faire pour se tirer, il nous en coûtait plus de porter la culpabilité de la désertion que d'attendre que le destin prenne la situation en main. Mais au début, Estela, tu te souviens comme on y croyait, à quel point on y croyait ?

- Tu te souviens quand on y croyait, Estela ?
- Ben oui, mon chou. Je me souviens de tout. C'est bien là ton problème.

Estela avait raison, comme d'habitude. Je pouvais le tuer, mais ce que je voulais réellement, c'était parler avec lui : qu'il m'explique. Je voulais savoir comment on faisait pour croire autant. Nous croyions tous : nous avons tous fait ce que nous avons fait parce que nous croyions à la promesse d'un monde socialiste, à l'imminence de la révolution, à la victoire. Nous étions prêts à donner notre temps, nos vies pour cette croyance. Mais le curé avait été capable de beaucoup plus : il s'était mué en tortionnaire, en assassin. Je voulais savoir comment on parvient à croire autant, comment on trouve la force nécessaire pour collaborer à la torture, au meurtre, comment on fait pour contredire toutes ses prétendues convictions afin de défendre une idée, une autre conviction qui les annule toutes. Peut-être que si nous en avons été capables : qui sait, si nous en avons été capables, tout aurait pu prendre un cours bien différent. Je me rappelais une phrase de l'extrême droite italienne : *vince sempre chi piú crede*. Ils ont cru plus fort que nous et ils ont

## À QUI DE DROIT

gagné. Nous, nous avons des limites, nous avons refusé de faire certaines choses ; eux, ils ont franchi toutes les barrières : ils ont cru si fort qu'ils ont dépassé toutes les bornes, ils ont fait tout ce qu'ils jugeaient nécessaire – car ils étaient farouchement convaincus. C'est en gagnant la bataille de la croyance qu'ils ont gagné. Parce qu'ils fondaient leur idéologie sur la croyance, ils revendiquaient la croyance ; nous, en revanche, nous croyions par erreur. Alors ils ont gagné.

– Toujours aussi casse-couilles, mon chou. Toujours à couper les cheveux en quatre. Ils ont gagné parce qu'ils ont gagné, point, parce qu'ils avaient du pouvoir et qu'ils s'en sont servi.

– Ils ont gagné parce qu'ils nous ont pris au dépourvu : parce qu'ils ont fait des choses que nous n'aurions jamais imaginées et, à mon avis, eux non plus, au début. Sérieusement, ma loute, je te le dis : ils ont gagné parce qu'ils ont cru si fort qu'ils n'ont pas hésité à faire n'importe quelle horreur.

– T'es vraiment à la ramasse, mon chou.

Je l'ai déjà dit – elle l'a déjà dit aussi : nos échanges n'ont jamais été faciles. Mais j'avais besoin de parler avec elle pendant que je me rapprochais de Tres Perdices, au cours de ce voyage trop long, ce voyage qui m'avait pris tant de jours, tant d'années.

Si je voulais agir, de quelque manière que ce soit, je devais faire vite.



30.

– D’après Don Manuel, c’est à cause de quelque chose qu’il savait.

– Comment ça, qu’il savait ?

– Oui, mon ami : le curé savait quelque chose de compromettant, c’est pour ça qu’ils l’ont liquidé.

– Qu’est-ce qu’on peut inventer comme conneries ! Évidemment que le curé savait des choses, puisqu’il était curé, il était au courant de tout ce qui se passait dans le village. Mais il était muet comme une carpe : personne n’a jamais pu lui soutirer le moindre ragot. Et ce n’est pas faute d’avoir essayé, croyez-moi.

Quand il faisait ses études pour devenir officier de police – ce qui à l’époque incertaine de l’hyperinflation rimait avec sécurité de l’emploi et bon salaire –, celui qui deviendrait plus tard le commissaire Mario Giulotti se passionna pour certains romans policiers. Ses camarades le chambraient : ils t’expliquent comment péter la gueule aux dealers des quartiers, là-dedans ? Ils t’apprennent à négocier pour que tout le monde tire son épingle du jeu, Cacho ? Mais le futur commissaire les ignorait. Il faudrait attendre plusieurs années – et quelques

faux pas dans sa carrière – pour qu’il abandonne définitivement ces lectures pernicieuses. Ces livres ne lui en délivrèrent pas moins des enseignements déterminants : notamment, que la meilleure manière d’avancer sur une affaire compliquée était de faire croire aux autres qu’on savait plus qu’on ne savait.

Le désormais commissaire Giulotti n’applique pas ces principes au seul travail : il s’en sert aussi dans sa vie privée. Parfois, quand il y réfléchit, il se demande si c’est la bonne tactique – la conséquence la plus évidente en étant cette gêne qu’il perçoit dans son entourage, la tension qu’il génère en tant que détenteur potentiel d’informations compromettantes –, mais il est trop tard pour en changer : le désormais commissaire ne pourrait pas – il pense qu’il ne pourrait pas – fonctionner autrement. Et ce soir – peu après huit heures, café Bombom’s à l’angle sud-ouest de la place principale de Tres Perdices –, il est en train d’essayer sa combine habituelle non sans quelque difficulté.

– Abrassi, si vous vous taisez, je ne dirai pas que votre silence vous accuse, mais pas loin. Je sais ce que vous savez, mais j’ai besoin que vous me le répétiez pour pouvoir confirmer votre bonne foi, vous me suivez ?

M. Raúl Abrassi, propriétaire de l’épicerie-débit de boissons en face de la gare ferroviaire – où aucun train ne s’est arrêté depuis des années – n’est pas certain de le suivre, mais il a compris qu’il ne pouvait pas se taire. Il s’éclaircit la gorge, lance une œillade vers M. Villalba pour signifier au commissaire qu’ils ne sont pas seuls, celui-ci baisse les paupières l’air de dire tout va bien, ce n’est que Villalba, vous pouvez parler en toute tranquillité. Julio Villalba est – d’après certains – l’homme le plus riche du village. D’autres prétendent que non, que même s’il a fait son beurre dernièrement, il n’a pas dépassé

le vieux Larrañaga qui possède encore beaucoup d'hectares, tout en admettant qu'au train où vont les choses, Villalba – la laiterie de Villalba, la briqueterie de Villalba, la concession automobile de Villalba, la petite flotte de camions de Villalba, les affaires secrètes de Villalba – finira par détrôner le propriétaire terrien. Abrassi boit une gorgée, toussote, prend la parole.

– Oui, il se peut que vous soyez déjà au courant, vu tout ce qui se raconte, en ce moment, mais quand le défunt curé était en vie, j'étais le seul à connaître son passé, voyez-vous.

Dit Raúl Abrassi, et qu'il lui a confié avoir été mêlé à des affaires bizarroïdes. Oui, des affaires bizarroïdes, dit-il : pour défendre le pays de ces terroristes qui maintenant viennent jouer les agneaux égorgés. Mais le pire, dit Abrassi pendant que le commissaire essaie de dissimuler sa nervosité en trempant ses lèvres dans un verre de whisky et que Villalba consulte sa montre, légèrement las, le pire, c'est qu'à la fin il avait peur de ne pas avoir rempli sa mission.

– Vous savez ce qu'il m'a dit, un jour, le pauvre vieux ? Qu'il s'était donné beaucoup de mal pour sauver l'Église et la Patrie du démon marxiste, et qu'il ne le regrettait pas, qu'il en était fier, mais qu'ensuite il avait découvert que d'autres démons avaient abusé des gens comme lui, des âmes pures, m'a-t-il dit.

Et que l'Église était toujours menacée, moins par les attaques de ses ennemis que parce qu'elle ne s'occupait plus de ses fidèles, surtout de ses fidèles pauvres, et que c'est pourquoi lui, poursuit Raúl Abrassi, mais le commissaire Giulotti l'interrompt d'une voix qui se veut calme, comme s'il ne faisait que confirmer.

– C'est de ça qu'il vous a dit avoir peur, je veux dire, de se faire tuer par les marxistes ?

– Non, il ne m’a jamais dit...

Hasarde M. Raúl Abrassi, propriétaire de l’épicerie où aucun train ne s’est arrêté depuis des années, mais une lueur dans le regard du policier lui cloue le bec. C’est sûrement de ça, dit-il dans un filet de voix. Le commissaire sourit.

– Et tu sais qui a pu faire le coup ?

– Non, je n’en ai pas l’ombre d’une idée. Il faudrait demander au commissaire, au juge, mais moi, je n’en sais rien.

– Oui, je les ai entendus parler de ce type si bizarre qui l’a insulté en pleine messe.

– Quoi ?

– Ne me dis pas que tu n’es pas au courant ?

– Non, ma chère, non.

– Dis donc, Zulema, tu dois être...

– Écoute, Beatriz, j’ai suffisamment de problèmes comme ça, je n’ai pas de temps à consacrer à ces commérages.

Dans un premier temps, la nouvelle lui parut sans intérêt : sûrement parce qu’il n’en eut connaissance que tardivement. Pour une fois, le pacte de silence avait été respecté : même au moment où le curé – la mort du curé – occupa toutes les discussions, toutes les pensées, les commères ne pipèrent mot, en tout cas n’en parlèrent qu’avec des femmes dignes de confiance : qui à leur tour surent tenir leur langue. C’est pourquoi le commissaire Giulotti – tout comme la plupart des habitants de Tres Perdices, la presse et le pays en général – l’apprit si tard ; il qualifia l’épisode de la messe de « clé de voûte de l’enquête ». Il interrogea alors plusieurs dames à ce sujet. Il en était au point crucial de son enquête et il ne voulait pas rater le coche. Son expérience passée lui servait de

leçon : quatre ans auparavant, il avait commis la plus grave erreur de sa carrière – et de sa vie – en ignorant les avertissements de quelques collègues et en continuant à toucher les pots-de-vin d'un trafiquant de drogue sur le point de tomber en disgrâce – et en prison – en même temps que son ancien acolyte, un député de province. La boulette avait fait la une des journaux et lui avait valu son affectation à Tres Perdices – un geste de mansuétude, lui avait expliqué le commissaire général, le ministre ayant tout bonnement exigé sa mise à pied immédiate et définitive –, ce qui avait gâché sa vie : au village, son travail se bornait à se coltiner des petits margoulines de quatrième zone et, surtout, les voleurs du nouveau quartier : rien qui lui assure des revenus complémentaires ou lui offre la possibilité de se racheter. Après quatre années à Tres Perdices, son divorce ayant été prononcé, il s'était habitué, ou plutôt résigné au ronron : cela lui était devenu égal. Jusqu'à ce que la mort du père Fiorello le tire de sa torpeur : à sa grande surprise, le matin de la macabre découverte, il remarqua qu'il était prêt à faire l'impossible pour s'extirper de ce trou, pour revenir à la vie.

- Je te dis qu'apparemment c'est ce type, Zule.
- Sans blague, Beatriz. Allez, raconte !
- Comment ça ? Je croyais que ça ne t'intéressait pas.
- Raconte, Beatriz, sois sympa.

Le commissaire doit faire preuve d'efficacité et surtout de rapidité : trouver l'assassin avant que les médias et la hiérarchie ne perdent patience ou, encore pire, se désintéressent de l'affaire. Pour parvenir à un résultat tangible – tangible pour lui –, le commissaire doit convaincre ses supérieurs de

l'importance de l'affaire ; le seul moyen d'y parvenir, c'est la presse, et la presse n'attend pas. Grâce à ses interrogatoires – il s'est toujours estimé très doué pour obtenir des réponses –, le commissaire Giulotti réussit à établir que le vendredi 13, un individu inconnu au village s'est rendu à la messe de sept heures. Selon le témoignage des déclarants – que nous devrions en réalité appeler les déclarantes –, il s'agissait d'un homme entre soixante et soixante-dix ans, race blanche, taille moyenne, cheveux clairsemés, teint très pâle – « d'une pâleur un peu suspecte, comme s'il n'était pas en bonne santé », selon une déclarante –, vêtu d'un pantalon marron et d'une chemise à petits carreaux : d'une apparence banale. La tenue de quelqu'un qui veut passer inaperçu, s'est dit le commissaire. Mais non, voyons, s'est-il ravisé : l'homme ne voulait pas passer inaperçu, il voulait se faire remarquer. Sinon, il n'aurait pas fait un pareil tintouin.

– Tu sais pas ce qu'on m'a dit ? Que la nuit où on l'a tué, le père devait attendre quelqu'un. Il paraît que les policiers de l'autopsie ont dit qu'il avait mangé un truc bizarre, du poisson, des fruits de mer, un truc dans le genre.

– N'importe quoi ! Moi, Nilda m'a dit qu'il avait mangé tous les jours son petit sauté de veau avec du riz et son litre de rouge.

– Et pourquoi ils racontent ça, alors ?

– Je ne sais pas. Parce que tu crois ce que racontent les policiers, toi ?

Selon les déclarantes, personne ne l'a vu entrer dans l'église – « il a dû arriver après le début de la messe, sans quoi on l'aurait forcément remarqué, un étranger au milieu de nous,

si peu nombreuses » –, il s'est assis tout devant, à gauche, et aucune d'entre elles n'a prêté attention à lui. Le commissaire pense que l'homme a choisi la messe du vendredi après-midi, à laquelle n'assistent que les bigotes les plus acharnées, pour ne pas se retrouver en tête à tête avec le curé, il voulait des témoins, mais pas trop. Ensuite, il se dit qu'il est peut-être arrivé à cette heure-là par hasard : son comportement ne ressemblait pas à celui de quelqu'un qui veut passer inaperçu. Parce que tout le monde a dû le regarder, quand il s'est levé, juste après que le père Fiorello a dit le Kyrie – Seigneur, aie pitié de nous, pauvres pécheurs –, et qu'il a commencé à lui crier dessus.

Les dames s'accordent à dire que les premiers cris étaient incompréhensibles, ce qui irrite le commissaire ; d'après l'une d'entre elles, le vieux aurait parlé de rancagua, nicaragua ou aconagua – « J'avoue que je n'ai pas compris, mais j'ai été étonnée de voir que le curé le regardait d'un drôle d'air et qu'il baissait la tête. »

– Il avait un visage cadavérique, vous savez, quand on n'a plus que la peau sur les os.

Dit une autre déclarante et, à force de persuasion, le commissaire parvient à lui soutirer une description plus exploitable : le vieux avait une barbe mal rasée, des yeux verdâtres un peu enfoncés dans les orbites, une grande bouche avec des lèvres épaisses : une impression bizarre se dégageait de sa personne – « Au début, j'ai eu peur, ses cris m'ont effrayée, mais quand j'ai vu cet homme, je me suis inquiétée pour lui, il avait l'air au bord de l'infarctus. » D'après la reconstitution du commissaire Giulotti, le vieil homme a continué à vociférer. Moins fort une fois qu'il a eu capté l'attention générale, si

bien qu'ils ont pu entendre ses propos. Les versions diffèrent légèrement, mais l'idée reste la même.

– C'est toi qui les rassurais, qui les encourageais à continuer à tuer, fils de pute. C'est toi qui as fait tuer ma femme et mon fils, fils de pute. C'est toi, et maintenant tu viens donner des leçons de morale. Il faudrait te tuer dix mille fois, espèce d'enfoiré de fils de pute.

Et tout à coup, il a changé de ton, disent les dames, comme s'il s'était calmé : comme s'il n'était plus concerné, comme s'il agissait pour le compte d'un autre, dit l'une ; comme s'il avait fini ce qu'il avait à faire, dit une autre. Et elles insistent toutes sur le même point : son étonnement en voyant l'air triste, résigné, pour ainsi dire terrassé de leur prêtre : prie pour nous, pauvres pécheurs, aurait dit ce dernier avant d'ajouter : que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre.

À ce stade, le commissaire Giulotti savoure d'avance sa revendication, le nectar de son ascension, et même les succulentes excuses. Mais il lui reste une zone d'ombre à dissiper.

– Et pourquoi personne ne m'a rien dit, pourquoi on n'en a pas parlé dans le village ?

– Comment vouliez-vous qu'on en parle, commissaire ?

– Le père nous a dit que ce type était fou, qu'il ne fallait pas l'écouter. Il nous a dit : si je peux vous donner un conseil, ne dites pas un mot de tout ça. Ce sont des calomnies, et les calomniateurs se servent de la crédulité des gens comme vous et moi pour colporter leurs infamies ; ne soyez pas dupes, ne tombez pas dans le panneau. Voilà ce que nous a dit le père, commissaire. Et vous vouliez quoi ? Qu'on ne l'écoute pas ?

Le commissaire Giulotti pense qu'il a appris quelque chose et il incline la tête en signe de respect : il est impressionné par le pouvoir qu'avait ce curé sur ses fidèles : le pouvoir de

les faire taire. Un miracle, se dit-il, un authentique miracle, puis il sourit : un miracle réalisé tout spécialement pour lui.

– Non, bien sûr, le père méritait qu'on le respecte jusqu'au bout.

Le commissaire a obtenu ce qu'il voulait, il remercie l'infirmière González et l'autorise à partir ; il doit prendre énormément sur lui pour ne pas hurler de joie ou s'esclaffer. Le lendemain, il se rend à la préfecture de police, il cherche la fiche du père Augusto Fiorello, appelle quelques contacts, enquête sur sa participation à la répression des années soixante-dix. Il se dit qu'il doit d'abord chercher la raison pour laquelle le prêtre s'est retiré de l'armée : il y trouvera sans doute une clé. Mais ensuite, il part sur une autre voie. L'hypothèse de la vengeance terroriste lui paraît de plus en plus plausible. Et le vol de quatre ou cinq brouilles avait sans doute pour but de brouiller les pistes : on sait tous comment fonctionnent ces gens.

– Vous en êtes sûr, commissaire ?

– Je vous ai déjà filé des tuyaux foireux ?

– Non, commissaire, pas vraiment, mais...

– J'en suis sûr, Capa, vous pouvez le publier en toute quiétude.

Le commissaire Giulotti a raison : dès qu'il décide de recourir à une vieille connaissance qui travaille pour le journal local afin d'ébruiter l'hypothèse d'une vengeance, l'affaire du meurtre du curé, qui était en perte de vitesse, revient à la une. Selon le commissaire, les journaux télévisés qui, passé l'euphorie initiale, ont laissé tomber l'affaire, appliqueront dare-dare : Tres Perdices fera de nouveau les gros titres du

vingt heures et entrera d'une certaine manière dans l'histoire du pays : le lieu de la vengeance la plus sacrilège. Et ce sera grâce à lui, Mario Giulotti : le commissaire général l'appellera, lui présentera ses excuses, lui proposera un commissariat en plein centre.

Le reste n'est qu'une question de travail – or le commissaire n'a jamais rechigné au travail, quand celui-ci avait un sens : au bout de deux jours d'investigation, pendant lesquels il recoupe la liste des victimes de l'Aconcagua et celle de leurs proches vivant encore dans la ville, il lui reste trois possibilités : trois vengeurs possibles. Seuls ces trois-là ont une épouse – ou « compagne » – disparue à l'Aconcagua : le vieux a commis une erreur décisive en mentionnant sa femme. L'histoire du fils est plus étrange. Aucun des trois n'avait d'enfant disparu ; il en a peut-être parlé pour les induire en erreur. Cependant, le commissaire Giulotti est convaincu que le type voulait être identifié : il s'occuperait de cela plus tard. Pour l'heure, il lui suffit d'examiner quelques photos contenues dans les dossiers pour vérifier que l'homme qui a invectivé le prêtre durant la messe, le principal suspect de son inqualifiable meurtre, s'appelle Carlos Hugo Fleitas.

31.

- T'as su rester pur, toi, au moins.  
- Qu'est-ce que ça veut dire, pur, Juanjo ? Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

- Que tu ne t'es pas vendu, que tu as su rester le même que quand on avait vingt ans, exactement le même.

J'ai pensé que c'était peut-être la dernière fois que je l'écoutais parler ; cette idée m'a soulagé. Le problème n'était pas seulement qu'il me rangeait constamment dans des cases où je ne rentrais pas et me prêtait des préoccupations qui lui appartenaient. Je ne voulais plus perdre de temps avec une personne incapable de comprendre un tant soit peu ce que je lui disais. Pendant des années, j'étais passé outre ce désagrément : parfois l'amitié consiste à placer le poids d'un passé commun avant l'inintérêt criant du présent ; je n'avais plus de temps pour ces luxes. Même si je ne souhaitais pas m'empêtrer dans ce débat, je lui ai dit que quand on avait vingt ans, on ne voulait pas être purs mais purifier tout et tout le monde, et que cela m'était égal d'être ou de ne pas être comme avant.

- C'est vous qui êtes obsédés par l'idée de ressembler à ces camarades. C'est ton problème, Juanjo, pas le mien.

Cette fois, je n'avais pas eu besoin de patienter : la secrétaire était allée me chercher à l'entrée du ministère, m'évitant les formalités d'accès, puis elle m'avait conduit au deuxième étage par un escalier de service : personne sur le trajet, une pièce meublée d'une table en bois, ronde et usée, quatre chaises, un téléphone et des murs nus. Mon vieil ami Juanjo préférait me rencontrer en l'absence de témoins. À moins qu'il ait simplement préféré sortir du cadre officiel. J'avais demandé à le voir pour lui raconter ma rencontre avec Velarde, mais, comme à son habitude, il m'avait conduit sur des sentiers improbables. Juanjo semblait sur le point de se mettre en colère, ce qui était inédit.

– Qui t'a dit qu'on était obsédés par l'idée de ressembler à ces camarades ?

– Personne ne me l'a dit, vous parlez tout le temps d'eux. À ce propos, vous n'avez pas un peu honte quand vous dites que vous êtes en train d'accomplir « ce que voulaient ces camarades » ? Vous n'avez pas l'impression d'être un brin autoccomplaisants ?

– Autoccomplaisants ? On se souvient d'eux, on honore leur mémoire.

– Admettons. Et vous leur dites, eh, les gars, ce que vous avez voulu accomplir et que vous avez raté, nous, on l'a réussi.

– Mais non, qu'est-ce que tu racontes, Rouquin ? Jamais il ne me viendrait une idée pareille.

– Oui, enfin, ce n'est pas comme si tu regorgeais d'idées. Mais, tout compte fait, il est logique que celle-là ne t'ait pas traversé : ce que vous êtes en train d'accomplir n'a aucun rapport avec « ce que voulaient ces camarades », Juan, vous savez parfaitement que c'est une phrase creuse. Tu ne vas pas me faire avaler que vous avez à ce point oublié ce qu'ils voulaient,

que vous êtes capables d'aller inaugurer une autoroute, une école en croyant être en train de réaliser le rêve de ces camarades qui se sont fait tuer pour instaurer le socialisme ? Tu n'as pas un peu honte, non ?

Juanjo m'a regardé en se mordant les lèvres et en se frottant les mains : tu voulais me voir, je suppose que tu avais un truc urgent à me dire. Il était un homme politique, moi, un pauvre type : lui, un homme généreux, moi, un incorrigible roquet.

- Oui, excuse-moi. Tu me connais, je me laisse emporter.

- T'inquiète pas, Rouquin. Je suppose qu'à ce stade tu ne changeras plus. C'est là où je voulais en venir.

Dit-il avec un sourire. Je n'ai pas répliqué : il valait mieux lui donner l'impression d'avoir marqué un point.

- Oui, je voulais te voir pour autre chose. Il y a quelques jours, le type avec qui tu m'avais envoyé discuter m'a menacé.

- Comment ça, menacé ? Quel type ?

- Tu sais bien, ce fameux Velarde.

- Non, Rouquin. Quel Velarde ?

J'étais dans ce merdier depuis des semaines parce qu'il avait eu l'idée de me faire rencontrer Velarde et maintenant il ne se rappelait même pas qui c'était. Autrement dit : un geste qui ne l'avait pas occupé plus de dix minutes avait décidé de la vie que je menais depuis des mois. C'était, me suis-je dit, une définition possible du pouvoir.

- Velarde, le repentis avec qui ton sbire Giovannini m'a concocté un rendez-vous. Tu te souviens ?

- Ah oui, ça me revient. Mais comment ça, il t'a menacé ?

- Il m'a menacé, ni plus ni moins. Il m'a accosté dans la rue en pleine nuit, il m'a dit d'arrêter de remuer la merde de l'Aconcagua, du curé et tout le reste.

- Lui, il t'a dit ça ?

- Oui, lui.
- J'ai compris que c'était lui. Ce que je veux savoir, c'est qui l'envoyait, qui t'a menacé.
- Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Il m'a parlé d'amis à lui, mais il m'a dit que ça pouvait tout aussi bien être le gouvernement, les services, l'armée, des ex-Montoneros, l'Église, n'importe qui.
- Pour la moitié, c'est du pur délire.
- Sûrement. La question est de savoir quelle moitié.
- Arrête tes conneries, Carlos.

Juanjo a baissé la voix : sans doute une réaction instinctive car je ne pense pas qu'on nous écoutait. Presque dans un murmure, il m'a dit qu'il fallait faire attention – il ne m'a pas dit « tu dois faire attention », mais « il faut faire attention », comme si je n'étais pas le seul concerné –, puis il a posé sa main sur mon avant-bras pour me dire, un ton encore en dessous : dis-moi franchement, Carlos, t'as toujours en tête de te venger ?

Moi, qui n'ai jamais rien fait de sérieux, qui depuis si longtemps n'ai rien fait de sérieux, pourquoi m'adonnerais-je – m'adonnerais-je réellement – à une vengeance ? Pourquoi supposer que je pourrais aller jusqu'au bout ?

J'aimerais me rappeler à quel moment j'ai décidé de raconter le Mal à Juanjo : pourquoi je l'ai choisi pour confident. Ou peut-être ne l'ai-je pas choisi : je n'avais pas beaucoup d'alternatives. Il était vrai aussi que je l'admirais – ou peut-être l'enviais-je – autant que je le méprisais. Il est resté sans voix.

- Oh merde, Carlos, merde.
- Quelle éloquence !

– Que veux-tu que je te dise ?  
– Rien, je ne veux rien que tu me dises. Je suis sérieux : je ne veux rien que tu me dises. Je ne sais même pas pourquoi je te l’ai raconté.

– Mais il faut faire le maximum, te chercher le meilleur traitement. Je peux t’envoyer chez les meilleurs médecins...

– Tu ne vas rien faire du tout, Juan. Moi non plus, d’ailleurs.

Juanjo a essayé de discuter, je lui ai dit que c’était déjà suffisamment pénible d’avoir à mourir pour ne pas en plus consacrer mes derniers mois de vie à la mort : à la mienne, en tout cas – et aussitôt je me suis demandé pourquoi j’avais dit cela. J’avais dû avoir un ton convaincant : c’était une fanfaronnade d’homme terrifié, mais Juanjo l’a pris pour argent comptant ; sa contre-attaque serait subtile et décisive. Si je ne le lui avais pas raconté, toute la suite aurait été bien différente.

Supposons que j’aie décidé de tuer le prêtre. Pourquoi, au nom de quoi devrais-je aller jusqu’au bout ? Pour rendre hommage à une victime – aux victimes – de notre immense fiasco ? Dans ce cas, serait-il cohérent, convenable, respectueux que ma mission aboutisse ? Ou ne devrais-je pas plutôt la vouer à l’échec, par respect, par délicatesse ? Ne serait-il pas plus logique d’essayer de le tuer mais de ne pas y arriver, de me faire arrêter alors que je fuyais de chez lui tout couvert de sang, confier l’assassinat à un imbécile, laisser des tas de traces qui m’incrimineraient, lui donner cinq coups de couteau, dont aucun mortel, me tirer dans le ventre par accident, lui tendre une embuscade et rester muet, sidéré ?

Il n’a pas attendu ma réponse. Il a regardé en direction de la porte, m’a serré le bras et m’a dit de faire très attention

de ne pas faire une connerie : que lui, au final – il a dit « au final » : il employait de plus en plus d'expressions à la mode –, il pouvait comprendre que je veuille me venger, que je savais bien qu'il trouvait bizarre que j'y songe maintenant, après tant d'années, qu'il comprenait que certaines circonstances – il a dit « certaines circonstances » – pouvaient me presser d'agir, mais que si je voulais me venger, il valait mieux réfléchir à un moyen intelligent, pas cette connerie d'aller tirer sur un mec : ce serait vraiment désastreux pour tout le monde.

– Pour tout le monde ? De qui tu parles ?

– Pour nous tous, Rouquin. Si tu le tuais, tu serais encore une fois en train de faire passer tes intérêts personnels avant les intérêts collectifs.

– Quel langage, mon ami ! Ça faisait bien longtemps que je n'avais pas entendu parler des intérêts collectifs.

– Parce que tu as décidé depuis longtemps de ne plus entendre ces mots-là, Rouquin, pardon d'être aussi franc. Mais d'autres continuent de penser en ces termes. C'est pourquoi je te dis que ce serait désastreux. Tu ne vois pas qu'on tire notre force de notre statut de victimes ? Elle est là, la victoire d'Estela, et toi, tu voudrais tout saper ?

J'ai hésité à le lui dire, mais le doute m'étourdissait : ce que m'avait dit Velarde à propos du pacte était donc vrai ?

– Quel pacte, Carlos ? Dis pas de conneries.

– Je ne dis rien, Juanjo, mais t'es en train de répéter mot pour mot ce qu'il m'a dit que vous aviez fait : que vous vous êtes entendus pour ne pas vous venger et pour conserver votre rôle de victimes.

– Si quelqu'un l'a fait, je ne suis pas au courant, sois rassuré. Mais il n'y a pas besoin d'un accord : l'idée est là, elle

saute aux yeux, Rouquin, la meilleure vengeance d'Estela, c'est que nous soyons à cette place, en train d'accomplir des choses.

Cette fois je me suis tu : Juanjo savait ce que je pensais de ces choses qu'ils accomplissaient, de la manière dont ils utilisaient le sang des morts pour embellir – j'ai pensé : « pour repeindre en rouge » – un gouvernement qui ne tentait aucun changement. La figure du curé, le justificateur, celui qui envoyait des sicaires tuer au nom de la bonté, de la croix, du prochain, tambourinait dans ma tête.

– Ce type doit mourir.

Ai-je dit, presque dans ma barbe.

– Et c'est toi qui vas le tuer ? Tu vas définitivement gâcher ta vie.

– Quelle vie, Juanjo ? À ton tour de dire des conneries, maintenant.

Il m'a demandé des nouvelles du Mal, gêné, simplement parce qu'il ne pouvait pas ne pas m'en demander. Lui épargnant les détails, je lui ai dit qu'il n'y avait rien à signaler, que j'attendais gentiment ; il a souri, soulagé – par la nouvelle, parce que je ne l'avais pas plombé – et il s'est exclamé que j'étais capable de rire de n'importe quoi, que je ne changeais pas. Je crois qu'il a réalisé une seconde trop tard ce qu'il avait dit, il l'a regretté, il ne pouvait plus reculer.

Il a appelé pour demander deux cafés, il m'a dit que nous devons y réfléchir calmement – il m'a dit « nous devons y réfléchir calmement », s'incluant d'office dans l'affaire. Ensuite, on est restés muets pendant trois ou quatre minutes, jusqu'à l'arrivée du garçon de bureau en uniforme bleu lustré par l'usure, chargé d'un plateau en fer-blanc avec deux petites

tasses et des sachets d'édulcorant. Il a déposé le tout et s'est retiré aussi sec. Juanjo a regardé la porte comme pour s'assurer qu'elle était là, fermée, protectrice, et seulement alors il m'a dit que si j'étais vraiment certain de vouloir me venger, nous pouvions – il a dit « nous pouvons », s'incluant encore une fois – imaginer d'autres solutions. J'ai renoncé à lui objecter que ce que je ferais ou ne ferais pas ne le regardait pas, j'ai préféré l'écouter.

– Écoute, si tu veux, je peux contacter un magistrat très sérieux, très responsable, un des nôtres, pour qu'il le mette en examen. Si on arrive à faire parler les témoins, il peut prendre un bon paquet d'années.

– Et puis après ?

– Comment ? On saura qui il est, qui il a été...

– C'est exactement ce que m'a dit Velarde.

– Exactement ?

– Oui, il m'a menacé de monter un bateau sur notre soi-disant trahison, d'Estela et de moi, je t'ai raconté.

– Ça prouve que la personne, ou les personnes qui l'ont envoyé ne sont pas idiots. Mais dans le cas du curé, il n'y a rien à inventer, et puis nous, on l'envoie en prison.

– Pas en prison, chez lui.

– Oui, c'est comme ça que les gens de son âge vont en prison.

– Et tu trouves que c'est suffisant ?

– Mais oui, Rouquin. Imagine ce qu'aurait préféré Estela : un crime sordide ou un exemple démocratique ?

– Démocratique, Juan ? Estela t'aurait ri au nez.

Lui ai-je dit, mais je ne savais toujours pas à quelle Estela je faisais référence : la morte, la disparue, celle qui avait vécu

ces années-là ou celle qu'elle serait devenue si elle avait vécu jusqu'ici ?

– Ne sois pas aussi affirmatif, mon vieux, je ne vois pas sur quoi tu t'appuies pour être aussi affirmatif.

M'a dit Juanjo. Lui aussi, il l'avait bien connue. Je n'ai jamais su jusqu'à quel point : jamais su, par exemple, s'il avait couché avec elle. Je n'avais jamais voulu lui poser la question, il ne m'avait jamais rien raconté. Je ne savais pas non plus pourquoi cela constituait à mes yeux une mesure fiable de leur proximité. Ou plutôt je savais pourquoi, mais cela ne me plaisait pas. Juanjo m'a regardé, a fermé les yeux, a soufflé, consterné, m'a de nouveau pressé le bras : écoute, au pire, on peut organiser ça autrement – il m'a dit « organiser ça autrement », sur un drôle de ton, comme s'il était en train de me confier quelque chose qui nous unissait obscurément.

– Dans le pire des cas, on peut organiser ça autrement. Tu te souviens de ce que disait le Cordobés ? Y a peut-être moyen de provoquer un accident de voiture, une petite racaille qui le braque et le tue, il faudrait voir.

Je me suis tu, presque ému : si je comprenais bien, mon vieil ami Juanjo était en train de me proposer de se charger de cette exécution. Mais j'avais peut-être mal compris, alors, pour vérifier, je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, ce n'était pas à lui de s'occuper de ça. Juanjo m'a dit à ta guise, mais il est revenu à la charge : ne fais pas de conneries, Carlos, ne gâche pas ta vie, on va trouver une solution.

– En attendant, ne t'approche pas de lui, ne va pas le voir. Promets-moi que tu ne feras rien de grave, Rouquin. Ce serait un désastre. On peut très facilement établir un lien entre toi et nous.

L'émotion s'envola d'un coup. Je lui ai dit sur un ton sans doute infantile, grincheux, vengeur :

- Je suis déjà allé à Tres Perdices.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- J'y suis déjà allé, je l'ai vu.

- Et on t'a vu ?

- Ben oui, j'y suis allé en pleine messe, je lui ai gueulé dessus. Dommage que tu n'aies pas été là pour le voir.

- T'es vraiment con.

C'est seulement alors que ça m'a fait tilt. J'aurais dû comprendre plus tôt, mais j'ai toujours été long à la détente. En revanche, je suis fort pour parler sans trop réfléchir.

- Peut-être, mais toi, tu n'aurais jamais dû m'envoyer ce type.

J'ignore pourquoi je lui ai dit ça ; cela m'a traversé l'esprit et il fallait que ça sorte. J'allais pour lui présenter mes excuses quand j'ai vu son visage se décomposer. Juanjo a essayé de gagner quelques secondes.

- Quel type, Carlos ? De qui tu parles ?

- Fais pas l'innocent, Juan. Ce type, ce Velarde. Celui que tu m'as envoyé pour me menacer.

- Qu'est-ce que tu racontes, Carlos ? Comment peux-tu penser une chose pareille ?

- T'es un enfoiré.

Juanjo a gardé le silence pendant un moment en me regardant de haut, d'effroyablement haut, comme s'il observait un insecte, le pied déjà en l'air, se demandant s'il allait l'écraser. Il a finalement décidé de m'épargner.

- Tu ne comprends pas, Carlos, j'essayais de te protéger. Et de nous protéger tous au passage, je te signale. Tu passais les bornes. Tu t'apprêtais à commettre une grosse boulette.

## À QUI DE DROIT

– Je m’apprêtais ? Qu’est-ce qui te fait dire que j’y ai renoncé ? Tu crois sérieusement que tu peux contrôler tout le monde ?

Juanjo me regardait en silence, installant un silence définitif. Je n’avais plus rien à lui dire, moi non plus. Dès que je me serais calmé, je devrais me demander s’il avait tout ourdi depuis le début, s’il m’avait envoyé Velarde la première fois pour me mettre en branle. Le problème, c’était que je ne comprenais pas pourquoi je devais penser ça. À moins que, ai-je conjecturé, il soit en conflit avec l’Église – un problème de budget, une loi controversée, un candidat indésirable – et qu’il ait eu un intérêt à ce que Velarde me mette sur la piste de ce curé pour l’intimider, faire pression sur elle. J’ai trouvé cela délirant et je l’ai regardé dans les yeux.



Je l'avais pourtant appelée. Chaque fois qu'elle me reprochait mon arrogance imbuvable et qu'elle me demandait ce qui la justifiait, je lui disais qu'il était facile d'être arrogant quand cela était justifié : ça, ce n'est pas être arrogant, c'est profiter de ses acquis. Moi, je suis un vrai arrogant, lui disais-je : le type que personne ne respecte parce qu'on ne voit rien chez lui qui explique son attitude. Cela faisait rire Valeria. Mais cette fois, je n'ai pas été arrogant : je l'ai appelée, je lui ai demandé de venir. T'en es sûr ? Puisque je te le demande. Oui, mais t'en es sûr ? Non, je n'en suis pas sûr, mais j'aimerais que tu viennes demain. Peut-être je viendrai. Fais pas chier, Valeria. Bon, d'accord, je viendrai demain. Je t'attends ; apporte de la musique, si tu peux.

- Je voudrais te poser une question.
- Je t'écoute.
- Oui, mais je veux que tu répondes.
- Qu'est-ce que tu as, Carlos ?

Elle devait croire que, pendant tous ces longs mois, je m'étais donné cette peine – la peine de lui montrer que je n'avais pas l'intention de prendre la peine de lui faire plaisir – par peur

de m'engager : de me laisser aller, de tomber dans des eaux troubles qui m'effrayaient. Elle devait le croire et cela m'était égal ; j'espérais simplement ne pas le croire à mon tour : j'aurais trouvé cela vulgaire. Mais plus désagréable encore était le soupçon, renforcé par sa désertion de ces derniers temps, que, si elle me quittait – si elle mettait sa menace à exécution –, elle pouvait me séduire pour de bon. Elle s'en rendrait compte – elle était à deux doigts de s'en rendre compte – et alors, à tous les coups, elle userait de ce pouvoir : Valeria était de ces gens – de ces femmes ? – qui usent de leur pouvoir.

- Comment tu t'appelles ?
- Comment ça, comment je m'appelle ?
- Oui, je veux savoir comment tu t'appelles.
- Ben je m'appelle Valeria, tu le sais très bien.
- Admettons. Mais ton nom de famille. Tu ne me l'as jamais dit. Il serait temps que tu me dises ton nom.
- Ne posez pas de questions, ne racontez rien, ne permettez pas qu'on vous raconte quoi que ce soit.
- Arrête tes conneries. Comment tu t'appelles ?
- Pourquoi veux-tu le savoir ?

Je n'avais pas de réponse claire et nette : parce qu'il serait logique que je le sache, parce qu'en général les gens savent ces choses-là, parce qu'il n'y avait pas de raison que je ne le sache pas. Je ne pouvais pas lui dire que la seule raison était précisément qu'elle ne me l'avait pas dit – et que cela m'avait subitement paru étrange, agressif, inquiétant.

Je savais – soupçonnais – qu'elle avait grandi sans père, mais je ne l'ai jamais laissée me parler de son père. J'avais peur que tout s'explique par un fait aussi banal.

- Allez. Sérieusement, tu ne sais pas qui était mon père ?
- Non, comment veux-tu que je le sache ?
- Parce que je dois lui ressembler. Je suppose que je lui ressemble beaucoup.
- Oui, mais pour ça... Enfin, je n'en ai pas la moindre idée.
- Sincèrement ?
- Non. Qui est-ce ?
- Qui était-ce, plutôt. Je ne sais pas. Je ne l'ai pas connu.

J'aurais réellement eu envie alors de personnaliser mon intérieur pour que l'on puisse dire ici, c'est chez Carlos, il a vécu là pendant près de quinze ans et il a laissé des traces des empreintes des signes de son passage, mais Valeria, assise sur le canapé en Skaï verdâtre, les pieds sur le siège, enlaçant ses jambes plaquées contre sa poitrine, le menton posé sur ses genoux, pouvait regarder alentour sans que rien ne lui signale c'est ici qu'a vécu Carlos pendant quinze ans, rien à part cette fine couche de vieillesse, ce film, de sorte que, pour une raison obscure, il n'en serait que plus contradictoire que je décide de trahir Estela en lui racontant – comme je m'apprêtais à le faire – qu'on m'avait menacé ou quelque chose dans ce genre –, que je ne savais pas vraiment comment l'interpréter, mais qu'à n'en pas douter c'était une sorte de menace – sous prétexte que je m'obstinais à collecter des informations sur la vie d'un curé répresseur ou soulageur de répresseurs ou peut-être parce que certains pouvaient croire que je m'apprêtais à me venger, après tant d'années, tant de vie, tant d'histoire, et je ne savais toujours pas si c'était vrai, mais par moments j'avais l'impression que si. Je ne doute pas de la menace, la menace a eu lieu, ce que je ne sais pas,

c'était si je dois vraiment me venger ou plutôt la venger, venger Estela ou qui que ce soit, nous tous, pour la défaite, pour l'échec, alors Valeria a encore plus rapproché ses cuisses de sa poitrine un peu plate, ses pieds nus et crispés posés sur le Skaï du canapé, sa bouche fermée pour qu'on remarque mieux le mouvement de ses lèvres quand elle les a ouvertes comme pour me dire quelque chose puis, après un silence, a répété d'un ton neutre : une menace.

– Une menace ? On t'a menacé pour de vrai ?

– Oui, je crois. C'est peut-être ma dernière chance de faire ce que je n'ai toujours pas fait, de devenir un martyr.

Lui ai-je dit, tâchant d'édulcorer d'un demi-sourire la vérité extrême de mes propos. Elle a refusé de me suivre sur ce terrain et m'a dit c'est une connerie, on ne peut pas faire ça n'importe quand : maintenant, tu deviendrais vraiment une caricature.

– Maintenant, tu deviendrais vraiment une caricature. Tuer un vieux sans le moindre intérêt, même pas parce qu'il a voulu changer le monde mais pour qu'il arrête d'emmerder ceux qui ont réussi à faire en sorte que le monde ne change pas. Ça, ce n'est pas devenir un martyr, Carlos, c'est devenir une caricature. Mais peut-être que tu devrais faire quelque chose, oui. Je veux dire, toi personnellement, pas le faire faire par quelqu'un d'autre.

– Moi, je devrais faire quelque chose ?

– Je ne sais pas, c'est à toi de le savoir.

À moi de le savoir, je n'en savais rien, je lui ai dit que je n'en savais rien, mais qu'elle semblait très sûre d'elle, alors elle m'a dit que pas du tout, qu'elle me posait juste la question, que ce n'était pas à elle de me dire ce que je devais faire

ou pas, mais que si je pensais devoir le faire, je ne pouvais pas attendre, et encore moins maintenant.

- Encore moins maintenant.
- Encore moins maintenant quoi ?
- Maintenant, tu peux encore moins attendre pour le faire.
- Comment ça, encore moins maintenant ? Pourquoi

encore moins maintenant ?

- Tu le sais très bien.

M'a-t-elle dit, insinuant qu'elle le savait aussi. Et que ce que j'avais à faire ne la concernait en rien : la concernait si peu qu'il valait mieux ne pas lui en parler.

- Mais si tu dois le faire, fais-le.
- Le pire, c'est que tu as peut-être raison.

Lui ai-je dit, puis elle a dénoué ses bras, lissé sa longue jupe noire toute froissée, étiré ses bras en arrière avant de s'adosser au Skaï du canapé. J'étais debout à côté – pendant tout ce temps, j'étais resté debout –, je l'ai regardée et j'ai vu quelque chose.

Il y avait de la musique. J'ai entendu une musique, mais elle ne venait pas de mon radiocassette. Ça devait venir de chez quelqu'un d'autre.

Ce fut un moment de faiblesse ou de confusion ou d'extrême audace ou comme on veuille appeler cela : un instant, j'ai pensé que j'avais une issue – c'est le mot que je me suis dit : une issue –, que je pourrais peut-être vivre avec elle, lui faire un enfant, oublier définitivement toute cette histoire, fermer les yeux, mourir dans un autre monde. Je suis allé chercher du vin blanc dans le frigo, j'ai été soulagé d'entendre qu'elle

## À QUI DE DROIT

continuait à faire du bruit, j'ai rempli deux verres, je lui en ai tendu un et du ton le plus décontracté possible je lui ai dit :

– Et si on vivait ensemble ?

Valeria n'a eu l'air ni surpris ni choqué ; elle a légèrement grimacé, comme si elle venait de se faire piquer par un moustique, et elle s'est efforcée de réprimer un petit sourire insupportable.

– Toi et qui d'autre, mon cher ?

– Moi et mes souvenirs, bien sûr. Qui d'autre je pourrais supporter, à ton avis ?

– Je ne sais pas, mais je suis ravie de savoir que tu te supportes, ou du moins que tu le prétends. Ce n'était pas évident.

– Non, je sais. C'est pour ça que je m'entraîne avec toi. C'est un avantage : quand on te supporte toi, on est certain de pouvoir supporter n'importe qui.

Lui ai-je dit, et nous avons ri, soulagés.

33.

- T'es au courant de la dernière ?
- Non, quelle dernière ?
- Comment ça, quelle dernière ? À propos du curé.
- Oui, je sais qu'il est mort, évidemment que je sais.
- Tu vois, tu ne m'écoutes pas. Je parle de la nouvelle de l'arrestation du tueur.
- T'es sérieuse ?

Mme Irene se délecte et sourit. Pour une fois, elle va pouvoir raconter un scoop à son mari. Elle espère seulement – elle vient de réaliser – qu'il ne lui demandera pas comment elle l'a appris.

Julio Villalba, l'homme le plus riche – ou le deuxième homme le plus riche – de Tres Perdices, commande un autre whisky au café Bombom's et annonce que ce soir le commissaire ne pourra pas venir car il est débordé : depuis la mort du curé, il travaille comme un fou, et particulièrement ce soir car il est en train de boucler son enquête, dit-il d'une grosse voix assurée qui semble insinuer que le commissaire travaille sous ses ordres, ou du moins pour son compte à lui. Mais ses

trois copains de bistrot savent qu'il n'en est rien : que c'est simplement le style outrecuidant de Villalba.

– Ne le répétez pas. Pas un mot à qui que ce soit.

Les exhorte-t-il, sachant que c'est inutile – que s'ils se taisaient, ses révélations perdraient tout intérêt. Que s'ils savent tenir leur langue, dit-il, il va leur raconter ce qui s'est passé : que la veille, peu avant neuf heures, le commissaire a cru que l'affaire lui échappait des mains.

– Comment ça, lui échappait des mains ?

Lui demande Alberto Iniesta, propriétaire de l'unique pharmacie, parfait dans son rôle de courtisan : comment ça, lui échappait des mains puisqu'il n'avait plus qu'à attraper le vieux qui s'était vengé ? Julio Villalba se délecte de ces soirées au Bombom's : elles lui donnent le sentiment d'être puissant, respecté, il en oublie même par moments que chaque fois qu'il a voulu étendre son pouvoir au-delà des frontières limitées de Tres Perdices – jusqu'à la ville, sans aller plus loin –, il s'est cassé le nez : quelque chose ou quelqu'un l'a toujours remis à sa place.

– Tu dois savoir des choses que personne ne sait.

– Évidemment que je sais des choses, Beto. Vous, par contre, vous êtes largués.

Dit-il, répétant, ressassant l'idée inutilement : ils sont largués puisque l'histoire de la vengeance du vieux n'est plus d'actualité.

– Quoi ? !

S'exclament en chœur les trois autres, très opportunément, quoique sans intention de lui cirer les pompes, sincèrement stupéfaits.

– Comment ? !

Il ne s'était pas pris une telle douche depuis des années, depuis sa déconvenue avec le commissaire général. Cette fois-ci, l'affaire avait pris l'apparence banale d'une formalité administrative : lorsque le commissaire Giulotti avait appelé le bureau des registres pour demander l'adresse de Carlos Hugo Fleitas – avec l'intention, bien sûr non déclarée, de procéder à son arrestation –, la préposée lui communique sa dernière adresse connue : rue Piedras 735.

– Enfin, l'avant-dernière.

Ajouta-t-elle avant de marquer une pause. Le commissaire ne lui posa pas la question qu'elle attendait ; elle reprit donc, déçue :

– La dernière, ça doit être celle d'un cimetière.

Puis elle expliqua que, d'après le registre, M. Fleitas était décédé le 23 juillet dernier. Le commissaire resta sans voix ; puis il pensa qu'il y avait peut-être une erreur.

– Excusez-moi, vous êtes sûre qu'on parle de la même personne ?

– Certaine, oui, Carlos Hugo Fleitas, numéro national d'identité 9.257.587. Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit ?

– Oui, c'est ça. Et vous êtes sûre qu'il est mort ?

– Écoutez, il est marqué ici qu'il a été enterré. S'il n'est pas mort, il doit être en train de passer un sale quart d'heure.

– Mademoiselle...

– Je suis mariée, monsieur le commissaire. J'espère que je ne vous ai pas froissé. Oui, j'en suis sûre, tout ce qu'il y a de plus sûre.

Le commissaire Giulotti a murmuré un merci, a raccroché et fixé le mur blanc où il ne voyait rien pour le consoler.

– Que s'est-il passé, ma chérie, raconte-moi.

– Rien, ils ont attrapé le type.

– Comment tu l’as su ?

La question qu’il avait en tête n’était pas celle-là, se dit Irene : pourquoi cette manie de ne jamais dire ce qu’il a à dire ? C’est peut-être qu’il se doute vraiment de quelque chose.

Alberto Iniesta, propriétaire de l’unique pharmacie de Tres Perdices, sent que Julio Villalba a envie qu’on le flatte encore un peu et cela ne lui coûte rien de le satisfaire.

– Allez, Julio, raconte ce qui s’est passé. Allez, ne nous tiens pas en *baleine*.

Dit Iniesta, et Kowalski les regarde, assis un peu en retrait, comme en marge du groupe. Joaquín Kowalski est le gérant des camions de Villalba – après avoir été pendant vingt ans camionneur indépendant, propriétaire de deux engins, et avoir fait faillite lors de l’avant-dernière crise. Kowalski connaît l’histoire – sa femme la lui a racontée juste avant de venir, puis elle a fait l’innocente quand il lui a demandé de qui elle le tenait –, mais il doit savoir qu’il ne serait pas prudent de gâcher le scoop du patron.

– En fin de compte, c’était pas le vieux.

– Comment ça, pas le vieux ? Puisqu’on en était sûrs.

Dit Iniesta, et Kowalski lui demande qui en était sûr : parfois il ne le supporte vraiment pas. Iniesta ne se sent pas visé et Villalba reprend : eh bien non, c’est insensé, tout l’accusait, le commissaire en était convaincu, d’ailleurs quand il a appris que c’était impossible, il a eu du mal à le croire. Comment ça, impossible ? Oui, tenez-vous bien. Kowalski est au bord de l’explosion : il en a assez du numéro de son patron. Mais il se tait, il avale ; Villalba savoure le moment – Iniesta levant exagérément les sourcils et Bunder, le gérant de la banque Provincia, s’écriant vas-y, raconte, dis-nous ce qui s’est passé –,

il finit par dire au bout d'une pause interminable, oui, c'est fou, il s'est avéré que le type était mort, bon sang, il nous a tous bien eus. Bunder l'interrompt en en faisant des tonnes :

– Mort ? Vraiment mort ?

– Pourquoi ? C'était un ami à toi ? C'était ta cousine ?

Dit Kowalski, n'y tenant plus.

– Ce n'est pas la question, mes amis. La question, c'est que l'histoire du vieux était fausse, le pauvre type n'avait rien à voir là-dedans. Va savoir ce qui s'est passé, le fait est qu'il est venu insulter le curé ce jour-là et que, manque de bol, on l'a tué juste après, ça nous a tous induits en erreur.

Dit Villalba un peu vite : comme s'il craignait que la victoire lui échappe à deux doigts de la fin.

– C'est dingue, hein ? Ce qui fait que le vieux n'y est pour rien.

– Et qui était ce type ?

– Ah bon, tu ne sais pas.

– Non, bien sûr que je ne sais pas, ma chérie. Sans quoi, je ne te le demanderais pas. Et puis grouille-toi, je dois aller retrouver les gars.

– Tant pis, vas-y !

– Raconte-moi, sois pas vache.

– Personne, ce n'était personne. Un jeune, une petite racaille quelconque.

– Comment ça, une petite racaille quelconque ?

– T'es sourd ou quoi ?

– Et pourtant, il a fallu moins d'un jour au commissaire pour retrouver le vrai coupable. Il paraît que le ministre l'a appelé pour le presser, il lui a suggéré de vérifier l'hypothèse

d'un cambriolage. Enfin, c'est ce qu'on dit. C'est pour ça qu'il doit être si occupé, non ?

Dit Kowalski : il n'a pas pu se retenir. Villalba lui jette un regard assassin.

- Une minute, Joaquín. Si tu sais quelque chose, attends que Julio ait fini pour nous le dire.

Dit Bunder, et Kowalski hésite, puis finit par se taire. Julio Villalba le regarde l'air d'être en train de calculer : cela va te coûter tant et tant. Ensuite il respire bruyamment, boit une gorgée et condescend à expliquer :

- Non, il ne lui aura pas fallu plus d'un jour. Enfin, pas tout à fait. Ça lui a pris un peu plus. On lui avait déjà parlé de l'assassin, mais il était tellement occupé à suivre la piste du vieux, qu'il s'était désintéressé l'autre. Heureusement, il l'a vite retrouvé. Franchement, chapeau, le commissaire ! Vous verrez, demain, quand tous les journaux télévisés vont débarquer.

Dit-il, puis il demande à Kowalski pourquoi le troisième camion n'a pas roulé ce matin. Kowalski lui parle d'un problème de carburateur ; Villalba le regarde l'air de dire j'hésite à te croire.

## 34.

Cette odeur, Estela, ça ne serait pas la tienne ? L'odeur de ta défaite ?

Je dis : ta défaite.

Si différente de la mienne.

J'ai toujours porté la douleur – la rancœur, la haine – de ne pas avoir pu nous dire adieu. Et pourtant, on s'est si souvent fait des adieux, à cette époque. On s'en faisait chaque fois qu'on devait se séparer pour quelques heures, dès que je sortais, que tu sortais, et même si on ne se posait aucune question, – on ne pouvait pas se raconter ces choses-là –, on savait tous les deux que l'autre devait aller faire quelque chose qui pouvait mal tourner. On le savait tous les deux : à cette époque, on ne sortait que pour faire ce genre de choses, alors on se disait toujours au revoir comme si c'était la dernière fois : un baiser, tantôt long, interminable, tantôt presque furtif de crainte que cela ne ressemble trop à des adieux ou qu'à être trop insistants ils se transforment en de vrais adieux, parfois aussi un regard ou une phrase pour dire compte sur moi, rassure-toi, je ne te trahirai pas ; un jour, je me souviens, j'ai

même voulu te dire à quel point tu comptais pour moi, mais je n'ai pas su comment m'y prendre. Une autre fois, c'est toi qui me l'as dit, du moins c'est ce qu'il m'a semblé. On s'est si souvent dit adieu qu'à la fin, on ne pouvait plus le prendre au sérieux, tout en sachant que cela devenait de plus en plus sérieux. Puis on s'est dit adieu tant de fois encore : après, quand tu n'étais plus là. J'ai passé ma vie à te dire adieu. Mais maintenant on doit se le dire pour de bon.

– Puisque t'es en train de tout me raconter, tu ne veux pas me dire ce qu'est devenu notre fils ?

Estela a encore fait la sourde oreille.

Tu ne sais pas à quel point j'ai regretté de ne pas avoir cru que tu étais enceinte. Tu me disais que c'était sûr, que tu savais même que c'était un garçon, et je te disais que c'était de l'autosuggestion sous l'effet de la peur, de la vague de grossesses. Tu te souviens que plein de camarades sont tombées enceintes à cette période ? Comme si, prises de panique, elles avaient voulu se dépêcher de laisser une trace pour quand tout serait terminé – et moi, j'avoue, j'ai pensé que tu t'étais laissé suggestionner et je ne t'ai pas crue. Tu ne sais pas à quel point je le regrette. Tu ne me raconteras jamais ce qui s'est réellement passé ? Tu vas continuer à te venger, à faire la sourde oreille pour te venger du fait que je ne t'aie pas crue à ce moment-là ?

Je ne la regardais pas, quand je lui ai dit que ce n'était pas le moment d'avoir un enfant. Elle m'a demandé comment je pouvais savoir quel était le moment d'avoir un enfant. Elle était allongée sur le lit à mes côtés, on était tous les deux sur

le dos, sans se toucher, à vingt, trente centimètres l'un de l'autre, une distance infinie.

- Je veux dire que c'est une période difficile, trop houleuse.
- Avant tu disais que c'était une période de naissances.

J'ai failli lui dire que c'était une métaphore, mais cette fois, je me suis tu : sa capacité à ne pas comprendre – ou à feindre de ne pas comprendre – une métaphore me déroutait.

- Qu'entends-tu par période difficile ?
- Voyons, ma loute, tout ce qu'on sait déjà.
- Quoi ? Qu'on peut se faire arrêter demain ? Qu'on peut se faire tuer demain si on ne fait pas attention ou si on n'a pas de chance ?

Par superstition, je me suis touché le testicule gauche et je lui ai demandé de ne pas parler de ça, même pour plaisanter, comme si le dire ou ne pas le dire y changeait quelque chose : comme si on avait cru que ne pas dire que cela pouvait arriver pouvait empêcher que cela arrive, alors elle a ri : mes accès de superstition la faisaient toujours rire. Elle riait, mais elle m'écoutait. Elle m'a demandé encore ce que j'entendais par période difficile. Je lui ai dit que cela tombait sous le sens.

- Je veux dire que ce n'est pas le moment de mettre un enfant au monde, ce serait injuste pour lui, pour toi, pour nous.
- T'es en train de me dire que tu veux qu'on avorte.
- Tu ne sais même pas si t'es vraiment enceinte.
- Je le sais, moi, mon chou, les femmes sentent ces choses-là.
- Elles les sentent ?
- On les sent, oui.

J'étais si petit, si con : je lui ai dit oui, elles croient les sentir, mais à tort, puis je l'ai regardée comme si deux siècles

de pensée rationnelle se dressaient solidement entre nous, abondant dans mon sens, se moquant d'elle.

– Là-dessus, je ne me trompe pas. Je sais que je suis enceinte.

– Tu ne peux pas le savoir, ne dis pas de bêtises. Attends d'en avoir confirmation et on en rediscute, d'accord ?

– Il n'y a rien à discuter, mon chou.

Dis-moi au moins ce que tu as pensé quand on t'a arrêtée, pendant qu'on t'attrapait, quand ils te sont tombés dessus : je t'en prie, dis-moi ce que tu as pensé.

Cela faisait des années que je n'avais pas emprunté ce tronçon de la rue Matheu où nous avions vécu avec Estela durant les derniers mois : là où j'étais arrivé légèrement en retard ce soir-là. L'autre jour, quand j'y suis passé par hasard – petit mensonge, je savais très bien où j'allais –, j'ai compris qu'avoir évité cet endroit avait été une précaution inutile : rien n'était comme avant. Le vieil immeuble de trois étages où nous habitions avait disparu ; l'épicerie-bar, la boîte à lettres rouge avaient disparu au coin de la rue, les arbres étaient plus hauts, plus touffus, la rue était goudronnée, il y avait un centre d'appels surmonté d'une pancarte lumineuse, une station-service à la place de la maison de quartier. Tout semblait plus commercial, plus impersonnel. Encore un panneau de la Banque, cette fois expliqué : « Il faut redistribuer. » Et, plus bas : « Faites fructifier votre capital. Répartissez votre argent entre vos différents comptes, vos investissements, vos placements à taux fixe de la Banque de la Nation. »

Dis-moi au moins que tu n'as pas pensé à moi, que tu ne t'es pas dit où est ce gros enfoiré qui m'a balancée, qui m'a trahie, dis-moi que tu ne t'es pas dit ça, je t'en supplie, dis-moi que tu savais que ce n'était pas moi. Mais surtout, dis-moi que tu ne t'es pas dit heureusement que Carlos n'est pas là, qu'il n'est pas venu, dis-moi qu'en cet instant terrifiant confus décisif tu n'as pas eu ce geste d'amour insupportable, Estela, je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas fait ça.

Et je me suis rappelé l'époque où la ville était notre champ de bataille : un espace où nous évoluions – où nous pensions évoluer – comme des poissons dans l'eau ou comme des chiens dans la gadoue. On l'avait peu à peu peuplée d'itinéraires, cafés, cinémas, librairies, écoles, bureaux, universités, maisons qui nous permettaient de nous l'approprier, et nous étions résolus à faire de ce territoire le lieu de notre triomphe. Chaque coin de rue avait un sens, constituait une somme de signes qui nous renseignaient sur l'état de progression de notre occupation, notre conquête : ici a eu lieu telle manifestation, là telle opération, regarde, le graffiti n'a pas bougé. Gagner la rue était conquérir le pouvoir. Nous devions nous battre pour ces rues, les remplir de gens, faire reculer la police qui voulait aussi les occuper, nous les disputer l'une après l'autre – tantôt les conquérir, tantôt les abandonner –, mais également les gagner en silence chaque fois qu'un riverain nous ouvrait sa porte. Ma vie – ta vie, Estela, nos vies – était inscrite dans les rues de la ville : la ville était ma page blanche, le cadre de nos photos grouillant toujours de visages, légèrement flous. Elle est désormais un espace dénué de sens, le lieu où rien ne se produit qui me concerne. Je marchais et, même sur ce tronçon de la rue Matheu auquel j'étais venu faire mes

adieux, j'étais agacé de voir tant de gens étrangers. Qu'étaient, qui étaient-ils ? Pourquoi fallait-il qu'ils soient si nombreux ? Que faisaient-ils de cette ville ? Pourquoi la remplissaient-ils ? La ville était la scène de leurs vies dénuées de finalité, avec pour seul objectif de continuer, de survivre. La ville ne m'était plus d'aucun secours.

- Maintenant tu es trop vieille pour avoir un enfant, beaucoup trop vieille, ça se voit sur ton visage. Ça fait si longtemps que j'essaie de voir ton visage comme si c'était le même qu'autrefois, mais je ne peux plus me voiler la face : tu es vieille, Estela, aussi vieille que moi.

- Tu vas très mal, mon chou.

J'aurais simplement voulu lui demander si elle avait réussi à se débrouiller avec sa mort, à trouver quelque chose qui lui permette de traverser ce moment avec une certaine sérénité. Une chose qu'elle aurait aimé qu'on la voie faire, dont elle aurait pu tirer de la fierté ? Une chose qui l'aurait réconfortée quand elle avait compris que c'était inéluctable ? Un espoir auquel se raccrocher quand elle a vu qu'elle s'en allait ? Une idée du futur, du passé ? Une scène ressemblant à ces morts dont on nous avait abreuvés, le héros prononçant ses dernières paroles lourdes d'espoir, l'héroïne écrivant sa lettre d'adieux, triste mais emplie de courage et de foi en l'avenir ? Un message qui n'arriverait jamais ? Et aussi, d'une certaine manière, sans te l'avouer : l'espoir d'une vengeance, de ma vengeance ? Aujourd'hui, si longtemps après, j'aurais voulu lui demander comment c'était - en supposant qu'elle fût morte, morte depuis bien des années - de connaître une mort si publique : une mort vue par d'autres, quand ces

autres étaient ses ennemis, ceux qui étaient en train de la tuer. Lui demander ce que cela fait de mourir des mains d'un étranger.

Certes, croire en un autre monde ne m'aurait jamais autant servi que maintenant : ne pas être si effroyablement seul et démuné devant la fin si proche. Le problème, c'était le prix à payer : si j'avais eu la foi, si j'avais eu la certitude que je devrais répondre de mes actes devant une entité ou un tribunal, je n'aurais peut-être pas songé à faire ce que je prévoyais. Le voilà, le prix : s'il n'y a pas de fin, si tout continue, la responsabilité ne s'arrête jamais. C'était en même temps un frein. Si à l'époque nous avions vraiment cru en un ciel, un dieu, nous n'aurions peut-être pas tenu à ce point à réaliser quelque chose de déterminant sur terre, dans cette vie. Mais nous croyions qu'il n'y en avait pas d'autre et nous avions l'enthousiasme désespéré de ceux qui savent qu'ils jouent leur unique et dernière carte. Nous avions cependant le secours d'une autre sorte de vie éternelle, un autre ciel : nous vivrions dans le cœur d'un peuple reconnaissant, dans les manuels d'histoire, car nous serions morts pour leur offrir une nouvelle patrie – ou quelque chose de cet ordre. Comme il était plus facile de mourir à cette époque, lorsque cela avait un sens.

Mais je me souviens encore qu'à la fin elle voulait que nous partions. C'est du moins ce qu'elle m'a dit, quelques jours avant de m'annoncer sa grossesse. Elle en avait assez, elle avait peur et elle avait raison : l'organisation allait droit dans le mur. Elle en avait tellement assez qu'elle m'a proposé de faire la chose la plus honnie : partir, tout laisser tomber et partir. Et je lui ai dit – tu te souviens quand je te l'ai dit,

Estela ? – oui, d'accord, mais donne-moi quelques jours pour « organiser notre retraite » – putain de métaphore militaire. Je pensais que nous devions user de certains ménagements, tout expliquer à Marcos, nous justifier, lui laisser le temps de combler les trous que nous laisserions. Je n'ai jamais pu décider, par la suite, si mon idée avait été stupide ou seulement naïve. Nous avons discuté, je l'ai convaincue, elle a accepté ce petit délai, ne t'inquiète pas, c'est l'affaire de quatre ou cinq jours.

– Et qu'est-ce que tu vas lui faire, à ce curé, mon chou ?  
Tu vas le tuer oui ou non ?

– Toi tu voudrais que je le tue, hein ?

– Ne me mets pas ça sur le dos, mon chou, démerde-toi.

Tu as sans doute raison, Estela : réécrire sa vie est peut-être une bêtise – ou plutôt : une lâcheté. Son histoire est somme toute banale : par peur/ culpabilité/remords/roublardise/désarroi, un curé d'assassins cherche à se reconvertir en curé de village plus gentil que Lassie chien fidèle. Quel intérêt ? C'est à peu près ce qu'ont fait tous les Argentins qui en ont eu l'occasion après la dictature militaire. Certains n'ont pas pu – ce sont ceux qui paient aujourd'hui, et on nous a tellement gavés de leurs histoires qu'elles se sont banalisées : on a fait une telle indigestion de leurs histoires, de leur pornographie que plus personne ne s'en soucie. Tu as raison, Estela.

– Qui veux-tu que je tue ? Impossible, j'ai toujours été infichu de tuer qui que ce soit. Tu crois vraiment que j'en serais capable ? Merci, Estela. Je t'en suis sincèrement reconnaissant.

J'ai supposé que je devais m'en occuper : le médecin m'avait dit que l'échéance était proche. Je n'ai pas voulu lui demander de préciser, mais bientôt, quand j'essaierais de lever le bras, il ne m'obéirait plus. Ma tête ordonnerait – machinalement, comme n'importe quelle tête ordonne à un bras de se lever, comme ma tête a toujours donné ce genre d'instructions imperceptibles – et mon bras ne se lèverait pas. Ou peut-être se lèverait-il jusqu'à un certain point – je n'avais pas voulu poser la question –, tout en me faisant comprendre qu'il n'obéirait plus au doigt et à l'œil aux ordres de ma tête : mon corps commencerait à me montrer perfidement que ma tête – que moi – ne le dominait plus, qu'il avait entamé sa rébellion finale, définitive. Je devrais alors commencer à réfléchir à la manière de traverser ces dernières échéances – je n'avais pas voulu connaître les détails, mais j'avais entendu par hasard que cela ne serait pas long, qu'à partir de cette première désobéissance, tout, « tout » ne serait plus qu'une question de jours, de semaines –, je devrais décider si je me rendrais dans un hôpital, si je me retrancherais chez moi ou si j'irais au-devant de la rébellion, l'intimidant, la défiant, l'abrégeant. J'ai essayé de reléguer momentanément le tourbillon de la terreur dans un recoin de mon estomac – j'avais besoin de le reléguer, je ne savais pas pendant combien de temps je le pourrais –, et je me suis demandé si j'étais pressé de venger Estela et nous tous de la défaite parce qu'ensuite je ne pourrais plus ou pour éviter de penser qu'ensuite je ne pourrais plus – je ne pourrais plus du tout –, et j'ai décidé d'éviter momentanément – toujours momentanément – les questions stupides et contrariantes. Dans tous les cas, je devais me dépêcher : je ne savais pas quand cela arriverait, bientôt. J'ai

tendu le bras vers le verre : le bras s'est tendu. J'ai levé le bras qui tenait le verre : il s'est levé. J'ai bu une gorgée, soulagé, terrifié : je devais me dépêcher.

– Je ne pensais pas te le dire, Estela. D'un autre côté, si je ne te le dis pas, ça perd tout son sens. J'ai une idée. Oui, j'ai enfin une idée. Vas-tu m'écouter sans m'interrompre ?

J'avais envisagé cette possibilité : peut-être par impuissance ou par manque d'imagination, j'avais envisagé la possibilité de le tuer pour être quitte. Mais quand je me suis rendu dans son église et que je l'ai vu, au milieu de sa scène, devant le mort cloué sur sa croix, à côté de cette image de saint Sébastien criblé de flèches, pendant que ses fidèles le révéraient et reprenaient en chœur ces mots vieillots, j'ai trouvé mesquin de le tuer : la cible ne devait pas être lui, mais son Église. Alors, enfin, j'ai conçu un plan.

Mon idée était, comme la plupart des idées, le fruit de ma peur. Quand je l'ai vu dans son église, quand je l'ai entendu répondre à mes insultes par des phrases toutes faites, j'ai compris et j'ai eu peur : si je tuais le père Augusto Fiorello, un curé aumônier, pour avoir soutenu le moral des troupes qui avaient débarrassé l'Argentine du démon marxiste, je lui rendrais un service terrifiant. Son Église – la crème de la crème de son Église – était constituée de dames et de messieurs comme lui : des croyants qui s'étaient fait tuer pour avoir été fidèles à leur mission chrétienne. Son Église était cela ; les édifices de cette Église étaient des reliquaires bâtis pour abriter les ossements de ces martyrs sanctifiés : si je le tuais, je le transformerais en un de ces martyrs. Avec le temps, son Église pourrait le béatifier et à terme le canoniser : au lieu de

me venger, je lui rendrais un service extraordinaire, je le hisserais au rang où il avait toujours voulu être. Un frisson a parcouru mon corps.

Jusqu'à ce que je comprenne que c'était précisément ce que je devais faire : afin que son Église le canonise, sanctifie un prêtre d'assassins. Telle serait bel et bien ma vengeance : si je parvenais à mes fins, je n'aurais pas éliminé un curé sanguinaire, mais torpillé l'ensemble de son Église. J'étais excité, pris de vertige : toutes les pièces du puzzle retrouvaient soudain leur place. C'était fantastique. J'étais enfin revenu, j'étais là. Soudain, la clarté extrême : comme si une voix me chuchotait les détails de mon plan à l'oreille, étape par étape. J'avais compris.

Mon projet était insensé. Pour le réussir, je devais néanmoins en peaufiner le scénario. Car l'Église catholique aurait peut-être honte de béatifier un aumônier de tortionnaires mort des mains du proche d'une victime. Ce serait logique ; cette Église avait fait comme les Argentins friqués : après les avoir utilisés pour faire le sale boulot, elle les avait agonis, jetés aux lions. Elle n'oserait peut-être pas canoniser un pasteur trop clairement impliqué dans cette guerre. Mais si le sacrifice était plus propre, plus présentable, elle pouvait se laisser convaincre.

Il m'a fallu encore quelques minutes pour découvrir la méthode. Je ne pouvais pas le tuer moi-même : on aurait alors pu deviner trop facilement mes motivations. Je devais trouver quelqu'un qui le sacrifie dans un rite clairement satanique, qui le transforme *ipso facto* en martyr chrétien. Et, sans perdre de temps, je devais rassembler et ordonner toute l'information disponible sur le père Fiorello et chercher un jeune journaliste combatif à qui la confier. Je devais convaincre

celui-ci d'attendre le temps nécessaire, vingt ou trente ans : si tu es patient, mon cher, ces documents te fourniront le plus beau scoop de ta vie. Il me demanderait combien de temps, je lui dirais jusqu'à ce que les catholiques décident de canoniser le curé Fiorello. Canoniser le curé Fiorello ? Celui qu'on a tué l'autre jour au cours d'un rite bizarre ? Lui-même, oui, tu vas voir : d'ici quelques années, lorsqu'il sera devenu saint Augusto, tu pourras dévoiler toute la vérité sur lui. Mais pas avant, parce qu'alors tout tomberait à l'eau. Tu dois attendre qu'il soit canonisé, ou du moins béatifié : c'est à ce moment-là que tu montreras que c'était un putain d'enfoiré, et par la même occasion tu auras démasqué tout le système de l'Église, tu me suis ? En montrant qu'ils veulent faire passer pour un saint ce fils de pute assassin tortionnaire, c'est toute l'institution qui sera compromise, ils seront cuits. C'est un coup de maître, Estela. On va faire un sort à la foi catholique. Avec un mort à la clé, comme de bien entendu ; ils ont commencé avec, ils finiront avec. Encore un de ces meurtres comme ils en raffolent.

Trouver le journaliste ne serait pas une mince affaire – or c'était un élément clé. Mais il finirait par surgir. J'ai revu le plan : il me semblait parfait. J'ai ri en prenant conscience que ce serait une dernière tentative de travailler pour le futur : de continuer à réfléchir avec la logique d'alors. Je n'avais plus qu'à trouver le bourreau.

Tu aurais dû me voir, Estela. Tu n'imagines pas ce que j'ai fait. Le lendemain, muni d'une bouteille de gin, je suis allé retrouver le gars du garage, tu sais, ce Paredes. Je lui ai raconté que des gamins de la cité 14, tout près d'ici, en ville, m'avaient volé un bijou auquel je tenais beaucoup, l'alliance

de mon défunt père, et je lui ai demandé s'il connaissait un moyen de contacter un gros poisson du quartier pour qu'il me conduise jusqu'aux voleurs afin de leur proposer une récompense. Deux jours après, il m'a passé le numéro de portable d'un type qui m'a donné rendez-vous à un arrêt de bus à l'entrée de la cité. Il m'attendait avec une moue méfiante, affublé d'un pull vert, comme convenu.

- C'est toi, Teca ?

- Oui, c'est moi. Et toi, t'es le Rouquin ?

- Oui. J'ai un deal à te proposer.

Teca était un quadragénaire teint en blond platine. Il arborait des cernes profonds, une balafre sur la joue, un tatouage de taulard au poignet gauche. Il était petit et costaud, chaussé de baskets qui ressemblaient à des navires. Il a feint de ne pas être intéressé par mon offre ; donc, il l'était. Je lui ai dit qu'il s'agissait d'un boulot facile et juteux, il m'a demandé de préciser. Tu sais de la part de qui je viens ? Oui, de la part de Paredes ; tu dois être un mec de sa bande, m'a-t-il dit, et je n'ai pas répondu. Je lui ai expliqué qu'à Tres Perdices il y avait un curé corrompu qui détournait du fric de l'Église et qui cachait un paquet de pognon dans sa chambre. C'est combien, un paquet de pognon ? Dans les cinq mille pesos, ai-je dit, ajoutant que je me fichais de l'argent, qu'il pourrait tout garder, et qu'en plus, s'il faisait du bon travail, je lui en donnerais trois mille de plus.

- Vas-y, accouche !

Je lui ai dit que ce n'était pas sorcier : qu'il devait apporter des dessins sataniques que je lui donnerais, briser tous les saints et les crucifix qu'il trouverait et tuer le curé à coups de couteau, comme s'il s'agissait de l'œuvre du diable. Teca rigolait : tu ne serais pas un peu barje ? À mon tour j'ai ri, je

## À QUI DE DROIT

lui ai dit de ne pas s'inquiéter. Mais de ne pas le faire s'il avait peur, je trouverais bien quelqu'un d'autre. Teca a bondi : non, tu rigoles, ça me fait pas peur, ton truc.

- T'es sûr, pour le fric ?
- Archi-sûr.
- Alors c'est bon. File-moi l'adresse.

- T'es cinglé, mon chou.

- Non ma loute, pas toi. Tu ne peux pas me dire ça.

- T'es cinglé, je te dis.

- Non, tu ne comprends pas, mon plan est parfait. Il contient même une touche de justice poétique : ils vont d'abord penser que c'est un malfrat qui l'a tué, un marginal, un produit de ce pays qu'il a contribué à fabriquer quand il travaillait pour les militaires assassins. Tu ne trouves pas que c'est un détail génial ?

- Tu délires complètement, mon chou. Fais attention, t'es en train de perdre la boule.

– Voyons, sergent, lâchez-le un peu. On va reprendre depuis le début.

– Oui, monsieur le commissaire.

– Quand on a attrapé cette saloperie de basané, il a voulu nous faire croire qu’il n’y était pour rien. Alors comme ça t’as voulu nous rouler dans la farine, petit con, en prétendant que tu n’avais rien à voir là-dedans ?

– Qu’est-ce que vous vouliez que je vous dise, chef ? Je vous ai dit la vérité.

– Ta gueule, abruti, on t’a pas sonné.

– Mais je vous dis la vérité, monsieur le commissaire.

– Vas-y, dis-la-moi, la vérité. Dis-moi pourquoi t’as fait ça, espèce d’enfoiré.

– Pourquoi j’ai fait quoi ?

– Pourquoi tu l’as tué, connard, fais pas le malin avec moi.

– Je n’ai tué personne, chef, je vous le jure.

– Tu me prends pour un con ou quoi ? Abruti !

– Vous énervez pas, chef.

– Mais putain ! Comment veux-tu que je m’énerve pas, espèce de fumier d’assassin ? Ici, c’est moi qui décide ce qui est vrai et ce qui est faux, petit con.

- Oui, chef.
- Arrête de me dire oui chef. Tu sais comment ça va se terminer, non ?
- Oui, chef.
- Putain de merde. Tu sais vraiment comment ça va se terminer ? Ça m'étonnerait.
- Oui, monsieur, je sais : vous allez m'envoyer en taule.
- Tu rêves, abruti. T'y es déjà, en taule. C'est pas ça, le pire, tu verras.
- C'est-à-dire, chef ?
- Rien, connard, t'as pas besoin de savoir. On va reprendre depuis le début. Redis-moi à quelle heure t'es arrivé ?
- Arrivé où ?
- Chez le curé, imbécile, où veux-tu que ça soit.
- Mais chef, je ne...
- Arrête de m'appeler chef, putain ! Pour toi, je suis monsieur le commissaire.
- Oui, chef.
- Bon, alors, reprenons. Dis-moi où t'as mis ce que t'as piqué.
- Je n'ai rien piqué, chef.
- Sergent, combien on a confisqué à ce basané ?
- Six cents pesos, chef. Six cents en billets plus quelques pièces.
- Alors il avait déjà tout vendu.
- Non, chef, je vous en prie. Ces jours-ci, j'ai bossé en ville, vous pouvez vérifier.
- C'est pas à toi de me dire ce que je dois vérifier, crétin. Et si tu m'appelles pas monsieur le commissaire, on va tout recommencer depuis le début, putain de ta mère. À ce propos, ta mère ne serait pas impliquée là-dedans, par hasard ?

## À QUI DE DROIT

Parce que quand on a retrouvé le tee-shirt ensanglanté, c'est elle qui nous a dit que t'avais égorgé une poule.

– Non, monsieur le commissaire, ne mêlez pas ma mère à ça.

– Elle s'en est mêlée toute seule, abruti. Ta mère nous a menti pour te couvrir. Crache le morceau ou on la fait coffrer. Tu sais combien d'années elle peut prendre pour complicité de meurtre ?

– Non, commissaire, vous n'allez pas faire ça.

– Je vais me gêner, tiens ! Sergent, montrez-lui ce qu'on sait faire.

– Tout ce que vous voulez, monsieur le commissaire, mais laissez ma mère en dehors de ça.

– Parfait. Alors raconte-nous comment t'as fait pour tuer le curé, sale enfoiré de basané.

– Le curé ? Moi ?

– Oui, et arrête de faire le mariolle. À moins que t'aies envie que ta mère se fasse violer quatre fois par jour en taule, connard.

Le garçon hurle non, il va leur dire ce qu'ils veulent. Le garçon a moins de vingt ans, les cheveux noirs et longs, le visage tuméfié.

– Alors vas-y ! Raconte-nous comment t'as tué le curé.

– Le curé ?

– Fais pas chier. Voilà tes aveux. Si tu sais lire, lis, sinon, tant pis. Signe et puis c'est marre.

– Mais, monsieur le commissaire...

– Qu'est-ce que t'as encore ? Tu vas nous obliger à recommencer depuis le début ?



Il m'a fallu encore un jour pour comprendre : je dois m'en charger personnellement. Mon plan est bien – je continue de penser qu'il est bien –, mais il ne pourra fonctionner qu'à très long terme – or, à très long terme, tout peut foirer. Dans vingt, trente ans, soit il y aura eu une révolution et l'Église ne signifiera plus rien, et il sera donc devenu inutile de s'en prendre à elle, soit tout continuera comme maintenant et un tel coup ne lui fera ni froid ni chaud. D'un autre côté, je ne peux plus continuer à me servir du futur pour me défausser du présent, je ne peux pas me soustraire à mes obligations sous prétexte que l'avenir me dédouanera quoi qu'il arrive. J'appellerai le journaliste, je lui dirai de faire ce qu'il veut des documents que je lui ai confiés. Non, ma loute, tu avais raison : si quelqu'un doit le faire, c'est moi, c'est à moi de m'en occuper : parce que je ne supporte pas que ces gens soient toujours en place, qu'après ce qu'ils ont fait ils puissent encore se travestir en gentils petits curés, en hommes d'affaires couronnés de succès, en intellectuels pénétrants, en gouvernants scrupuleux. J'ai déjà appelé Teca pour lui demander de tout arrêter, Estela. Teca m'a dit que ce n'était plus possible. Je l'ai prévenu que je ne lui donnerais rien. Il m'a dit qu'il s'en foutait, que les

## À QUI DE DROIT

cinq mille pesos lui suffisaient largement. Ce n'est même pas sûr que je les ai. C'est quoi, ton problème, espèce d'enfoiré ? Tu veux faire bande à part ? Non, mon pote, je suis sérieux, ne le fais pas. Va te faire foutre, il m'a dit, puis il m'a raccroché au nez. Il ne m'a plus répondu au téléphone. Je sais que c'est à moi de le faire, ne t'inquiète pas : personne ne peut le faire à ma place. Je vais m'accorder encore quelques jours pour réfléchir au meilleur moyen, mais je vais le faire. L'odeur est revenue, nauséabonde, mes bras me pèsent, j'ai les idées un peu embrouillées, mais je vais le faire. Tu verras, Estela, ne t'inquiète pas : cette fois, je ne te décevrai pas.

## NOTE DE L'ÉDITRICE

Ils ont dû mourir le même jour. Je n'ai pas fait le calcul – je trouvais obscène de faire le calcul –, mais je suis persuadée qu'ils sont morts le même jour. Le 24, au lendemain de la mort du curé, le gardien de l'immeuble de Carlos s'inquiéta de ne pas l'avoir aperçu depuis deux jours. Il alla sonner, personne ne vint lui ouvrir, il sentit une odeur intense – c'est le terme qu'il employa : intense –, il alla chercher son double de clé. Il le trouva mort dans son lit, « le visage paisible, comme s'il dormait ». L'autopsie conclut à une « mort naturelle suite à un arrêt cardio-respiratoire », autrement dit ils n'ont trouvé d'indices d'aucune autre cause, bien qu'ils n'aient pas cherché non plus. Je l'ai appris le soir même, par hasard : nous étions mardi, mais j'avais décidé de me rendre chez lui après avoir entendu à la télévision que le père Fiorello avait été tué, j'avais pensé que la nouvelle justifiait une entorse à nos règles. C'était l'heure de la sieste ; j'ai sonné pendant un bon moment à l'interphone, jusqu'à ce que le gardien vienne m'ouvrir, la mine ensommeillée, et me demande si je n'étais pas au courant. J'ai failli lui dire que justement je venais pour ça, mais je me suis ravisée : l'homme n'avait aucune raison de me parler de la mort du curé. Je lui ai demandé au courant

de quoi et il s'est décomposé : il s'est rendu compte qu'il en avait trop dit et qu'il ne pouvait plus reculer. Alors il m'a raconté comment il l'avait découvert, le branle-bas de combat après l'arrivée de la police, les photos, l'ambulance. Les chaînes de télévision n'étaient pas encore venues – pas encore, m'a-t-il dit. Il avait l'air déçu.

Je suis montée. Depuis le jeudi précédent, rien n'avait bougé dans cet appartement un peu froid, un peu vide – comme habité depuis longtemps par un mort. Ses notes étaient sur la table : Carlos y travaillait peut-être quand il avait eu son attaque – à supposer qu'il en ait eu une. J'ai commencé à les lire sans plus pouvoir m'arrêter ; je crois que c'est à ce moment-là – déjà – que j'ai décidé d'y mettre de l'ordre.

Je me suis rendue à Tres Perdices pour connaître les circonstances de la mort du curé et pouvoir les relater. J'ai repris ses brouillons : j'ai passé quelques semaines à corriger sa prose – d'une étrange aspérité. Maintenant que j'ai terminé, j'ai le sentiment que plus que se venger du curé, il a voulu écrire son histoire. Et, comme tout ce qu'il a entrepris, il n'a pas réussi. Mais ce n'est pas à moi de le juger. Je me suis efforcée de garder l'essentiel de son récit ; j'ai seulement omis certains détails de notre relation qui ne regardent personne.

Il ne m'a jamais comprise, bien sûr. Il s'est peut-être douté de quelque chose quand il a écrit que mon piercing ne cadrerait pas avec le reste : il n'avait aucun moyen de le savoir, mais je ne le mettais que pour aller chez lui. Je n'ai jamais escompté non plus qu'il me comprenne, mais ses notes – la maigre place qu'il m'y consacre – me montrent qu'il n'a pas pris la peine d'essayer : il a préféré m'inventer, comme les hommes ont coutume de le faire. Je n'en reviens pourtant pas qu'il ait cru que j'ignorais la gravité de son état.

À QUI DE DROIT

Tant pis pour lui. Moi aussi j'aurais pu faire ce que je voulais de son histoire, mais j'ai préféré ne pas y toucher. De toute manière, qui s'en soucie.

Buenos Aires, juillet 2007



Chercher

Je ne l'ai jamais vue nue.

Je n'ai jamais fait l'amour avec elle. Autrement dit : je n'ai jamais connu avec elle un de ces moments d'abandon, de jkadfhlkjhasd que procure parfois le coït. Lkjadhflkj

Quelle est ma responsabilité ? En ai-je une ? En quoi ?



COMPOSITION ET MISE EN PAGES  
NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR XXX  
À XXX  
EN XXX

Dépôt légal : XXX  
*Imprimé en France*

